

La longue distance

POUR

LES NULS*

*ceux qui partent de zéro



Du 21 au 25 août 2011
ORGANISÉ PAR **Audax Club Parisien**
PARIS-BREST-PARIS
SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES
R A N D O N N E U R



On va à Brest avec ses jambes,

On en revient... avec sa tête.

"Un voyage de mille lieues commence toujours par un premier pas."

Lao-Tseu

Avant-Avant-propos

La longue distance pour les nuls. Pourquoi un tel titre ?

Je le dois à une rencontre avec un confrère Diagonaliste, rencontré au hasard de la route lors de la première nuit d'effort sur PBP 2011. Alors que je le rattrapai puis le dépassai, il m'interpella à la vue de mon macaron des Diagonales de France, ostensiblement épinglé à la sacoche arrière de ma randonneuse.

Nous faisons ainsi connaissance. Jacques et André, son compagnon de route, sont originaires de Vic-Fezensac. Nous avons donc en commun d'être à la fois Diagonalistes et habitants du Sud-Ouest. Après les présentations, ses premiers mots sont : « On est nuls ! On n'avance pas. Depuis le départ, on est doublé par tout le monde ! Nuls, je te dis ! ... ».

J'ai essayé de le rassurer en lui prédisant que bon nombre de ceux qui l'avaient dépassé roulaient probablement plus vite que leur réel potentiel et qu'ils n'arriveraient pas tous à la fin du voyage.

L'idée de rédiger un Paris-Brest-Paris pour un « nul » était née. Puis, le récit est resté inachevé et les challenges de longue distance se sont empilés au fil des années. Durant les douze années écoulées, j'ai eu le privilège de boucler quinze randonnées de la famille « les plus de 1000 » : neuf Diagonales de France, un BRM 1000, une ronde Aliénor, deux Paris-Brest-Paris, et deux Londres-Edimbourg-Londres.

J'ai beaucoup appris durant ces nombreuses heures de selle, sur moi, sur le matériel, sur la stratégie à adopter en fonction des aléas de la route. Et lorsque j'écris en page de couverture qu'on y va avec ses jambes et qu'on en revient avec sa tête, ce n'est pas seulement pour faire un bon mot. Le mental est le petit truc en plus pour tous ceux qui n'ont pas nativement des qualités physiques hors normes. Et il sera d'autant plus important que votre potentiel physique sera faible.

Etre « nul », c'est dans ce cas, partir de zéro, être un novice et quelqu'un de tout à fait normal. Pas un champion, pas une machine à gagner, pas un monstre athlétique ni un adepte du « pot belge ». Non ! Pas du tout ! Juste un monsieur tout-le-monde qui a décidé un jour de relever un défi, qui s'est piqué au jeu, et apprend au fil des kilomètres, sinon à apprivoiser la sorcière aux dents vertes, à faire avec. Je peux en parler, j'ai fait partie de ces « nuls ». La recette : de bonnes jambes, un bon vélo, un bon mental, un peu de courage et beaucoup de patience, puis savoir qu'à chaque fois qu'on est à court d'un ou plusieurs de ces ingrédients, il faudra puiser dans les autres et que s'il ne doit en rester qu'un seul, c'est le mental qu'il vous faut garder le temps que les autres ressources soient à nouveau disponibles.

Si par ces quelques pages, je parviens à semer une petite graine qui pourrait germer et se transformer en envie chez un de mes lecteurs ou une de mes lectrices, j'en serai ravi. A titre d'exemple, PBP n'est pas un Everest inaccessible. La chose n'est certes pas facile, mais avec une approche circonstanciée elle devient tout à fait réalisable.



Avant-propos

Un PBP à vivre...

"Ton premier Paris-Brest, tu le fais. Le second, tu le vis."

Cette formule, je l'ai entendue il y a quatre ans de la bouche d'un « *Parisbresteur* » multirécidiviste. D'ailleurs, c'est par elle que je termine mon récit du PBP 2007. Telle une petite graine, elle a germé pendant quatre années et l'idée de me présenter à nouveau sur la piste d'athlétisme du gymnase des droits de l'homme s'est renforcée au fil du temps. Ma décision fut vite prise : en 2011, j'y goûterai à nouveau.

C'est ainsi que j'ai pu apprécier toute la justesse de ces propos. En 2007, ce fut la réalisation d'un rêve, d'un truc inaccessible pour le néophyte que j'étais. A certains moments, j'y ai roulé comme un véritable robot halluciné, et je n'ai pas le sentiment d'avoir vécu l'intégralité de l'itinéraire, comme si le tracé continu du parcours avait par endroit été remplacé par quelques traits pointillés. J'aurais aimé avoir eu la capacité d'engranger et de restituer l'intégralité de l'aventure avec la même précision que mon compteur a pu le faire.

Mon premier Paris-Brest, je l'ai fait et j'ai beaucoup appris, surtout sur moi-même. J'y ai découvert tout ce que l'on peut demander à sa carcasse et même un peu plus si cela est nécessaire. J'y ai découvert également une ambiance sur et hors route comme nulle part ailleurs. J'y ai vécu des conditions météo extrêmement défavorables, expliquant que pratiquement un randonneur sur trois ait renoncé, statistiques jamais vues jusqu'alors. Alors, fort de cette expérience et des autres longues distances qui sont venues enrichir ma toute jeune collection, je me suis présenté devant un PBP 2011, non seulement à faire, mais à vivre et je l'ai merveilleusement vécu.

J'ai savouré chaque bon moment avec gourmandise, j'ai réussi à relativiser les pépins qui ne manquent jamais de se produire dans ce genre d'exercice. J'ai vécu mon second PBP (et non pas mon deuxième !) à la fois comme acteur et spectateur et je l'avoue bien volontiers : le spectacle m'a plu.

Le Paris-Brest-Paris



C'est probablement la plus connue des randonnées au long cours. C'est en tout cas la plus ancienne épreuve cycliste. Tous les quatre ans, on vient de tous les continents pour affronter les 1200 kilomètres et les quelques 10000 mètres de dénivelé prévus au menu. Et chaque édition voit grandir inexorablement le nombre de candidats. En 2007 et 2011, nous étions un peu plus de 5000 au départ de Saint Quentin en Yvelines. La langue la plus utilisée y est l'anglais, compte tenu de la participation massive des étrangers (plus de 50 nationalités représentées et plus de la moitié des partants).

2007 fut hors norme du fait des conditions climatiques extrêmement difficiles. Vents contraires, froid et pluie tenaces ont eu raison d'un bon tiers des participants.

2011 a été tout son contraire, vents favorables et météo très convenable ont rendu l'épreuve plus abordable. Attention, je ne veux pas dire pour autant que PBP 2011 a été facile mais juste souligner que le même parcours peut, selon les conditions climatiques, devenir « galère » ou « croisière ». Bien entendu, d'autres paramètres entrent en jeu comme l'état de forme ou la mécanique mais la première chose à retenir lorsque l'on se lance sur une longue distance, c'est que quelle que soit la qualité de sa préparation, la météo joue souvent le rôle de juge arbitre.

La deuxième chose que l'on se doit d'intégrer pour se présenter au départ du jour J, c'est que précisément le jour J a été choisi par l'organisateur et non par nous. Alors, lorsque l'on peaufine sa préparation, il nous faut sortir quelles que soient les conditions atmosphériques. C'est parce qu'il est capable de résister à l'appel de la couette que le randonneur se forge petit à petit une cuirasse et un moral lui permettant d'affronter les éléments qui ne manqueraient pas de lui pourrir la vie lors de l'épreuve. J'en ai vu des randonneurs qui lâchent lorsque les conditions météo se durcissent alors que leur potentiel physique leur permettrait largement d'aller au bout de l'aventure. Je ne saurais dire si leurs entraînements ne se déroulaient que par météo favorable, mais je sais que les miens ont, au fil du temps, enduré toute sorte d'événements climatiques. D'ailleurs, je n'en retire aucun mérite. Mon manque de disponibilité ne me laissait vraiment pas le choix quant aux sorties possibles.

Un autre paramètre que je voudrais mettre en avant c'est de ne pas perdre de vue l'Objectif. Si ce dernier est suffisamment riche et motivant, il va de soi que les efforts consentis sont bien plus gratifiants que contraignants. L'Objectif étant fixé, il sera bon de puiser dans sa besace tous les arguments qui permettent de se persuader encore et encore que cela vaut le coût d'être tenté et vaut le coup d'être réussi. Et je dois bien l'avouer : sans Objectif, ma randonneuse resterait piteusement pendue à son clou.

Le dernier point à retenir est qu'à l'instar des joueurs de foot interviewés, il faut prendre les matchs les uns après les autres. Bien sûr, c'est d'une banalité affligeante et vous êtes déjà en train de vous moquer. Mais la seule envie est mauvaise conseillère et pourrait vous faire brûler les étapes. Il ne le faut pas. C'est d'ailleurs ce même bon sens qui prépare le néophyte au Paris-Brest-Paris puisque son prérequis à l'inscription impose les brevets qualificatifs sur quatre distances progressives. Bien entendu, le randonneur chevronné devra lui aussi satisfaire à cette exigence mais, se connaissant mieux, il a plus de latitude pour organiser sa préparation.



La préparation

Paris-Brest-Paris mérite une préparation sérieuse. Cependant, chacun positionnera le curseur là où il le veut ou plutôt là où il le peut. Pour ma part, je ne suis pas très comptable des kilomètres effectués avant le départ et à l'inverse de nombre de randonneurs qui mémorisent régulièrement le cumul kilométrique de leurs sorties, je suis totalement incapable de fournir le moindre chiffre. Quoi qu'il en soit, la meilleure façon de se préparer reste d'accumuler les heures de selle dès que votre emploi du temps le permet. Me concernant, mes contraintes professionnelles et de fréquents déplacements ont réduit ma disponibilité comme peau de chagrin et j'ai consacré mon peu de temps libre aux sorties vélo. En ce point, 2007 et 2011 auront été très semblables et le temps consacré aux entraînements, s'il a été maximal, n'a pas du tout été optimal. Les deux écueils à éviter absolument sont le surentraînement (ce qui m'a été facile...) et le manque d'activité après le brevet de 600 kilomètres. Plus de deux mois séparent ce dernier du départ du PBP et un travail régulier reste nécessaire. S'endormir sur les lauriers du 600 n'est pas une bonne affaire et je ne peux que le déconseiller aux novices.

En 2011, outre les brevets qualificatifs, une sortie montagne et la randonnée Bordeaux-Sète sont à mettre au crédit de ma préparation. En dehors de ces deux bons moments de vélo passés avec mes potes, je n'ai effectué que des sorties que je qualifierai de « sorties de devoir » de 200 à 250 kilomètres, pratiquement tous les samedis qui ont suivi le BRM 600, et jusqu'à la semaine précédant PBP. Cela m'a permis d'aborder Saint-Quentin en bon état de forme physique mais avec la hâte d'en découdre tellement je me suis ennuyé seul sur mon vélo à faire des ronds de 100 bornes autour de chez moi.

Les brevets qualificatifs

Comme dit précédemment, ils sont obligatoires pour donner le droit de s'inscrire à l'épreuve du PBP. Mais au-delà de cet aspect réglementaire, ils permettent d'affronter dans la saison des difficultés qui vont crescendo et ainsi de se préparer à l'épreuve reine. Ces brevets sont organisés sous l'égide de l'Audax Club Parisien (ACP), seul habilité à leur homologation. Il s'agit de se conformer à l'itinéraire imposé par l'organisateur, à "allure libre", tout en respectant le délai maximum imparti et les horaires d'ouverture et fermeture des différents points de contrôle. Le règlement précis des BRM (Brevets Randonneurs Mondiaux) se trouve sur le site de l'ACP.

En 2007 comme en 2011, mon choix s'est porté sur les brevets organisés par le club du Haillan, près de Bordeaux, pour des raisons de proximité géographique, également pour l'accueil sympathique de ses membres, et grâce au fait que les circuits 2011 étaient totalement inédits, permettant de découvrir d'autres contrées que celles visitées en 2007.

Le BRM 200 (délai 13h30) : le premier de la série. Histoire de se mettre en "cannes". Cette distance, tout randonneur se doit de l'avoir dans les jambes sans trop puiser dans ses réserves. La seule difficulté réside dans le fait que le brevet est organisé assez tôt dans la saison (début mars). En effet, les conditions météo peuvent y être assez rigoureuses et proches des frimas hivernaux. Me concernant, le "200" ne me pose pas de problèmes particuliers si je l'aborde avec une ou deux sorties d'une centaine de kilomètres au préalable.

Le BRM 300 (délai 20h00) : la première longue distance par excellence. C'est d'ailleurs la valeur étalon d'une étape de Diagonale. Quelques semaines après le 200, il nous faut remettre le couvert pour une sortie d'une quinzaine d'heures sur le vélo sur un parcours souvent bien plus accidenté. Ce fut le cas en 2011 où les difficultés du relief se sont enchaînées, combinées avec un

vent fort défavorable sur la majeure partie du parcours. Un "300" particulièrement exigeant qui eut le mérite de me lancer dans la saison.



Le BRM 400 (délai 27h00) : la première nuit sur le vélo. Pour un novice, passer une nuit sur le vélo est une épreuve. Néanmoins, pour aspirer au titre de *ParisBresteur*, l'exercice nocturne est un incontournable. Autant s'y être préparé et le 400 a ceci d'utile qu'il permet non seulement au randonneur de s'y confronter mais aussi de tester son équipement et surtout son éclairage. En 2011, le circuit, plutôt plat, nous emmenait faire le tour de l'île d'Oléron. Pas de difficultés liées au parcours, mais cette distance déjà respectable, outre son côté nocturne, permet d'appriivoiser la monotonie engendrée par les nombreuses heures de selle.

Le BRM 600 (délai 40h00) : là, c'est du sérieux ! Pour que le brevet soit crédible, l'organisateur se doit de tracer un parcours exigeant. Après tout, ne s'agit-il pas de la dernière épreuve avant le départ à St Quentin-en-Yvelines ? L'année 2011 n'a pas échappé à la règle et le club organisateur s'est montré particulièrement imaginatif quant au circuit proposé. Pour rajouter à la dramatique, les éléments climatiques se sont mis au diapason, ce week-end-là. Pluie à l'aller, nuit très fraîche et vent fort de face pour le retour pour un dénivelé positif total de 5800 mètres.

En 2007, un parcours aussi sélectif ne m'aurait pas permis de participer au PBP. Manquant d'expérience en la matière, j'aurais dû me contenter d'une arrivée hors délai dans le meilleur des cas. D'ailleurs, j'ai rencontré en début de parcours un cyclo qui, après avoir échoué sur un 600 du grand Ouest le week-end précédent, s'était rabattu sur le BRM600 du Haillan, en espérant un parcours réputé plus clément. Le malheureux a explosé en plein vol au premier tiers du parcours et a jeté l'éponge, voyant s'envoler toutes ses chances de participer au Paris-Brest-Paris. J'espère que cet échec lui permettra de rebondir et qu'il se représentera à la prochaine édition, mieux préparé et plus fort moralement pour affronter ce type de difficultés.

Le franchissement de ce dernier obstacle donne le droit de s'inscrire à la plus célèbre des épreuves de cyclo randonneurs de la planète : **le Paris-Brest-Paris**.

Le matériel

Le choix du matériel et de l'équipement est bien souvent affaire de goût. Les vélos qui prennent le départ de Paris-Brest-Paris sont un mélange de classique et de moderne, voire futuriste pour certains. L'important, c'est que vous devez être à l'aise sur votre monture. Le temps passé dessus est suffisamment significatif pour ne pas céder à la seule mode. Ensuite, il doit être pratique, accueillir un éclairage, et des sacoches permettant de recevoir l'équipement minimum pour tout randonneur qui se respecte. Le principe à respecter scrupuleusement est le suivant : c'est le vélo qui porte, pas le cyclo. Les sacs à dos sont à bannir. S'ils peuvent être pratiques sur des sorties de courte durée, ils deviennent de véritables fardeaux sur la longue distance, ils tiennent chaud et finissent par faire mal au dos. De plus, leur contenu est rarement accessible en roulant. Quand on voit dans quel état certains finissent car leurs muscles du cou ne peuvent plus tenir le poids de leur tête, il est inutile d'en rajouter. Pour en avoir été spectateur, les casques attachés par des tours de chattering sur la poitrine pour garder la tête haute ou la tige de bambou fixée au guidon en guise de mentonnière, franchement, très peu pour moi. Autre détail d'importance, la selle. La changer peu de temps avant l'épreuve est autodestructeur. Tout comme le cuissard. Préférez toujours le vieux cuissard dans lequel vous vous sentez bien, à un cuissard flambant neuf qui va vous détruire le postérieur après les 300 premiers



kilomètres. Les blessures à la selle sont lancinantes et très handicapantes, elles vous minent le moral. Les soigner et calmer la douleur reste possible mais quand on peut les prévenir, c'est encore mieux.

Le vélo : mon choix s'est porté tout naturellement sur une randonneuse acier sur mesure, made in Bretagne, à Plouha très exactement. Le regretté Daniel Salmon, cadreur de son état, a conçu et fabriqué ma « *Salmonette* », comme j'ai coutume de l'appeler. Je n'ai jamais regretté mon choix, ma randonneuse m'a accompagné sans sourciller dans toutes mes aventures. Elle est capable de porter bagages et sacoches. Et son chargement est un peu à géométrie variable en fonction du parcours sur lequel elle va rouler. Pour PBP, une sacoche de guidon et une sacoche de selle de taille moyenne suffisent amplement. Rien à voir avec les vélos pour cyclosportifs légers comme le vent. Rappelez-vous, je ne suis pas là pour aller vite mais pour aller loin et comme je n'ai pas l'aptitude à gagner sur les deux tableaux, j'ai depuis longtemps choisi mon camp. Avant le départ, une révision s'impose. En 2011, je suis parti avec un jeu dans le boîtier de pédalier, car je n'avais pas trouvé de vélociste compétent et réactif à proximité. Résultat des courses, le jeu s'est accentué et j'ai fini avec l'équivalent d'un œuf de poule sur le tendon d'Achille. Le diable se cache dans les détails, c'est bien connu. Eviter donc, autant que faire se peut, de changer le moindre réglage avant de partir.

L'éclairage : élément déterminant pour le candidat au Paris-Brest. Le meilleur des éclairages reste, selon moi, le moyeu dynamo. Couplé avec des lampes à led à fort rendement, il fait des merveilles. La lumière est puissante, confortable et toujours disponible. Le frottement est imperceptible, en tout cas pour celui qui va loin. L'inconvénient, c'est que cette solution est assez chère à l'achat, mais si vous avez en tête de vous lancer dans la longue distance, c'est un excellent investissement. Rajoutez une frontale qui s'avérera très utile pour lire les indications du GPS ou de la feuille de route et être une excellente solution pour aller chercher du regard les panneaux indicateurs et les flèches du parcours.

L'Aventure

Le départ : pour mes deux PBP, il était donné au stade des droits de l'homme à Montigny-le-Bretonneux. Moment magique où les sentiments contraires se côtoient. Impatience, fébrilité, envie de s'élancer et de retourner à la maison. Les départs se font par vagues successives et l'attente fait partie de l'événement. En 2007, nous marchions dans la boue et attendions sous une pluie battante. En 2011, c'est un soleil de plomb qui nous avait donné rendez-vous et un bon nombre de participants avaient déjà vidé les bidons avant le premier coup de pédale. Lorsqu'arrive votre tour, vous êtes transportés par les encouragements de la foule nombreuse, amassée derrière les mains-courantes. Cela vous fait chaud au cœur et comme vous savez que vous partez pour 90 heures, vous ne faites plus le mariolle. Un conseil pour les lambins comme moi, réprimez votre fougue et laissez-vous dépasser. Les départs sont très rapides mais la route est longue. Un sur régime d'entrée de jeu ne peut être sans conséquences. Personnellement, je ne prends aucun wagon, je roule selon mon train et ne déroge jamais à cette règle. Ainsi je ne me fatigue pas plus qu'il ne le faut et je limite le risque de chute inhérent au groupe.

Les villes contrôles : pour le parcours aller : Mortagne-au-Perche, Villaines-la-Juhel, Fougères, Tinténiac, Loudéac, Carhaix-Plouguer et Brest. Pour le trajet retour, on rajoute Dreux, dernier contrôle avant celui de l'arrivée. Ces contrôles jalonnent le circuit. En fait, vous ne partez pas pour 1220 kilomètres, tout cela c'est de l'esbroufe. Vous partez pour quinze randonnées successives dont la plus longue est la première qui fait 140 km. Grosso modo, 80 bornes séparent en moyenne les villes. Présenté comme ça, c'est tout de suite beaucoup plus facile. Eh bien, c'est comme ça qu'il faut



aborder le PBP, étape par étape. Chaque coup de tampon sur la carte de route ouvre le droit à une nouvelle aventure. Au contrôle, tout est possible. On peut y pointer, se restaurer, se reposer, se « soulager », se doucher et aussi beaucoup attendre... On est rarement seul sur une épreuve engageant plus de 5000 candidats et la perte de temps est réelle. File d'attente pour pointer et pour chaque activité prise en charge par l'organisateur. Pour cette raison, j'y mange le moins possible, je ne me douche pas, et je n'y ai jamais demandé de couchage. Je sais mon temps précieux et si je dois le consommer c'est sur le vélo. Si vous êtes un cyclo plus rapide que je ne le suis, prenez le temps de vous y arrêter et d'apprécier à sa juste mesure l'accueil qui vous y est fait. Dernier conseil, toute prestation est payante, autant avoir prévu ce qu'il faut en espèces. Voilà pour les contrôles officiels. Deux autres contrôles vous attendent, tapis sournoisement dans l'ombre : les contrôles secrets. Ils permettent de rajouter deux sésames à votre carte de route et peuvent donner lieu à des anecdotes mémorables. N'insistez pas, je n'en dirai pas plus pour l'instant.

L'ambiance : Un seul mot : FORMIDABLE. Toute la région Ouest se mobilise: les encouragements à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, les gamins qui vous tapent dans les mains, les villages qui vous reçoivent en musique, les cafés et boissons diverses, les gâteaux et crêpes distribués généreusement par les riverains, inoubliable ! En 2007, même la pluie sur le parcours n'avait pas empêché les plus hardis à braver le mauvais temps pour nous soutenir. En 2011, les conditions clémentes ont mis encore plus en évidence la participation de la population. Pour un cyclo qui roule le plus souvent dans l'ombre, ces moments de rencontre avec des gens qui vous encouragent inconditionnellement sont des instants de pur bonheur qui vous aident bien souvent à retrouver des ressources.

Les meilleurs moments : Ce sont les rencontres, les vivats du public, les petits moments fugaces qui ponctuent le parcours. L'un de mes meilleurs souvenirs en 2007, est passé par un bol de soupe. Il faut, contrôle secret sur le retour, des trombes d'eau me sont tombées dessus. Je suis trempé jusqu'aux os lorsque je suis arrêté par le barrage du contrôle secret. Une salle y fait office de lieu de pointage et de restauration. On m'y sert une soupe qui, à ce moment-là, fut la meilleure soupe de toute mon existence. Un bol de soupe aux légumes avec des tranches de pains comme mouillettes. J'en ai encore la nostalgie et je ne sais même pas comment l'expliquer. Quatre ans plus tard, pour ce même contrôle secret, au même endroit, on m'a aussi servi un bol de soupe. Ce fut juste une soupe bien quelconque sans comparaison possible avec le breuvage des dieux de 2007 qui s'était révélé être ma potion magique. Et que dire encore de cet accueil triomphal au contrôle de Loudéac en 2011. Acclamations et applaudissements au beau milieu de la nuit me font me retourner pour voir qui derrière moi peut susciter un tel engouement. Personne ! Je suis seul dans la rue et cet accueil m'est destiné, à moi, l'anonyme traité comme un vainqueur d'étape du tour. Je vous assure qu'un truc pareil ça vous remue les tripes, embue vos yeux et vous recharge en adrénaline pour un sacré bout de temps. Inoubliable !

Les coups de « moins bien » : difficile d'imaginer un Paris-Brest-Paris sans les petits tracas qui font, eux aussi, partie de la longue distance. Les coups de « moins bien », la somnolence, les pépins mécaniques, la bobologie, les risques de chute, la qualité de la route, la répétition des bosses... Tous font partie du jeu et on se doit de les surmonter. L'Objectif doit vous permettre de gérer les petits problèmes qui ne manqueront pas de se passer. Imaginez-vous un instant dans la nuit noire du Perche, sur le retour, en train de grimper une nième *bugne* avec un fessier endolori, des jambes lourdes et en train de vous demander pour la millionième fois « Mais qu'est-ce que je fous là ? » Répondez « Je suis en train de réussir mon Paris-Brest et je t'emmerde ! ... » Réussir PBP, c'est d'abord et surtout parvenir à gérer ses temps faibles, parce que lorsque tout va bien et que tout semble facile, les jambes se suffisent à elles seules. En dehors d'un vrai coup dur qui vous empêcherait définitivement de continuer, ne prenez jamais la décision d'abandonner lorsque vous êtes sur le vélo. Allez au prochain contrôle, restaurez-vous, reposez-vous et posez-vous la question. Vous verrez que la réponse qui



semblait évidente en pleine galère sur la route ne l'est plus tant que ça. Ne vous sous-estimez pas, vous verrez à l'usage tout ce que vous pouvez demander à votre corps. A chaque fois que vous passerez outre, vous transformerez votre coup de « moins bien » en petite victoire qui vous servira pour les prochains kilomètres.

Le coup dur : Là ça se complique ! Celui-là il est susceptible de tout faire basculer.

Je n'ai pas eu la malchance d'être blessé ou malade à un point qui m'interdisait de continuer. Je n'ai pas connu d'incident mécanique immobilisant définitivement mon vélo. En revanche, sur le PBP 2011, j'ai connu un avatar qui aurait bien pu devenir un vrai coup dur. Sur le parcours aller, la ville de Quédillac accueille le PBP comme point de ravitaillement et de couchage. N'ayant ni besoin de dormir, ni de me restaurer, je passe le point d'accueil et continue ma route sans rencontrer quiconque. 20 bornes plus loin, un randonneur girondin que je connais pour avoir partagé la route avec lui en d'autres occasions, me rattrape et nous échangeons quelques mots. « Tu t'es arrêté au ravito à Quédillac ? » lui demandai-je. « Bien obligé, me répondit-il, c'était le contrôle secret ! ». Mon sang n'a fait qu'un tour ! « C'est pas possible ! On m'y a laissé passer sans m'arrêter, tu déconnes ? » Eh bien non ! Ce n'était pas une plaisanterie et la pilule a eu beaucoup de mal à passer. Deux solutions s'offrent à moi : Faire demi-tour ou continuer en essayant de plaider ma cause au prochain contrôle. J'ai regardé l'heure, j'ai retourné le vélo et j'ai décidé de retourner à Quédillac. J'ai eu alors la confirmation que nous avions l'avantage du vent puisque j'ai dû remonter la vingtaine de kilomètres à contre-courant. La colère a été mon carburant et j'ai croisé bon nombre de cyclos qui se demandaient ce que je faisais dans ce sens, mon allure ne leur permettant pas d'imaginer que j'étais déjà sur le retour. Quand je suis enfin arrivé à Quédillac, je n'ai pas pu m'empêcher d'expliquer aux bénévoles du point de contrôle tout le bien que je pensais d'eux. Avec mes mots, ceux de la colère ! A tel point que les interlocuteurs à la table de contrôle sont restés comme deux ronds de flans en murmurant quelques plates excuses. Je pense qu'après mon passage, ils ont été plus vigilants pour les autres randonneurs. Je ne suis pas sûr non plus qu'ils se rendaient compte de ce que sont 40 kilomètres supplémentaires sur un parcours en comptant 1220, mais je peux vous dire que lorsque cela vous arrive, c'est un sacré coup de massue. Pourtant, lorsque tout cela est derrière nous, cela devient une magnifique anecdote et le fait d'y avoir « survécu » nous donne l'impression d'en sortir grandi. Et puis, comment aurais-je réagi si la chance ne m'avait pas fait rencontrer Thierry à un moment où le retour en arrière était encore possible ?

Le physique : Etre en bonne forme physique semble être un minimum pour participer à l'Aventure. Logiquement, votre entraînement vous permet d'envisager la chose avec une certaine sérénité. Il vous reste quelques calories à perdre. Pas d'inquiétude, PBP est fait pour vous. Vous apprendrez que l'organisme ira puiser dans vos stocks de graisse dès qu'il en aura besoin pour régénérer votre énergie. Partir avec une légère surcharge pondérale ne nuit pas. Bien au contraire. Et comme le dit si bien *mon ami* Lao-Tseu : « *Quand les gros seront maigres, les maigres seront morts* ». Pendant l'épreuve, nourrissez-vous régulièrement. Pour une fois qu'il est possible de faire jusqu'à six repas par jour sans le payer sur la balance, n'hésitez pas. L'impossibilité de s'alimenter est une des pires choses qui puissent arriver sur une longue distance. En cas de problèmes gastriques persistants qui sont plus nombreux qu'il n'y paraît, beaucoup sont obligés de jeter l'éponge par manque d'énergie. On peut faire illusion pour une balade du dimanche matin mais pas sur un PBP. Alors un conseil, mangez des choses simples mais mangez. Mangez peu mais souvent. Préférez une assiette de pâtes à un cassoulet et un sandwich au jambon à un gâteau à la crème. Gardez les plats sophistiqués pour l'arrivée, votre estomac vous en saura gré.

La gestion du sommeil est l'autre point très important qui concerne votre aptitude physique. 90 heures, c'est long et, pour les plus lents d'entre nous, imposent plusieurs nuits sur le vélo. Autant vous le dire tout de suite, au risque de vous choquer : les hommes ne sont pas égaux, ou alors, comme disait Coluche, « *certains sont plus égaux que d'autres* ». Nous n'avons pas tous développé les mêmes qualités physiques ou les mêmes aptitudes à nous reposer. La qualité et la durée de notre sommeil interviennent pour beaucoup dans la régénérescence de notre potentiel, tant physique que



mental. Certains se contentent de peu mais d'autres gros dormeurs sont à la rue dès qu'il faut passer une nuit blanche dans la nuit noire du PBP. Pour ceux-là, il vaut mieux être bon rouleur pour aménager correctement les périodes de pause. Seule la pratique va vous permettre de mieux faire connaissance avec vous-même et il faudra donc multiplier les expériences pour y parvenir. PBP a ceci de particulier qu'il fait partir les candidats aux 90 heures, le soir. Le spectacle sur la route de la première nuit est hallucinant. Une ligne continue de feux rouges à perte de vue. Tous se retrouvent dehors avec des capacités physiques encore intactes et cette forme apparente va fondre comme neige au soleil au fil de l'épreuve. Les nuits suivantes, les randonneurs sont plus parsemés et les zombies à vélo ne sont pas rares. La gestion du sommeil intervient alors, et un arrêt de quelques minutes avec une micro sieste permet de repartir ragaillardi. Sans cette pause salutaire, le randonneur s'enfonce dans son marasme, perd sa lucidité et un temps précieux. Cela peut même le conduire à faire n'importe quoi. En ce qui me concerne, la nature m'a doté d'une faculté qui compense largement mon manque de vitesse sur le vélo. J'ai besoin de peu de sommeil et me contente de courtes pauses. Devant ces disparités, il est difficile mais pas impossible d'envisager de partir avec quelqu'un et de partager la route avec des rythmes de roulage et de repos différents pour chacun. Le risque de partir en ami et de finir brouillé n'est pas à exclure. Partez du principe qu'il s'agit d'une épreuve individuelle et que la route sur la longueur vous permettra de faire des rencontres, de retrouver vos copains et de partager avec eux les meilleurs moments.

L'assistance : J'ai profité lors de mes deux participations d'une assistance hors pair. En 2007, nous étions deux, Michel et moi, à partir ensemble. Nos deux épouses assuraient l'assistance. Michel les a rejointes après son abandon et a continué leur mission en s'acquittant de cette tâche avec un dévouement exemplaire. En 2011, ma petite brune s'étant portée volontaire, elle m'a accompagné et a joué le rôle d'ange gardien qu'elle connaît si bien, s'occupant toute seule de l'intendance et apportant toute son attention dans les tâches d'assistance lui incombant ainsi que son soutien sans réserves. Franchement, accompagner un candidat à Paris-Brest-Paris n'est pas un cadeau. Vous vous reposez quand vous avez le temps, vous reprenez la route sur un itinéraire bis dès que possible pour arriver avant votre randonneur, vous lui faites à manger, vous préparez le contenu de sa sacoche et de ses bidons, vous soignez ses bobos, le tout avec le sourire. Vous l'encouragez lorsqu'il vous laisse toute seule sur le parking et vous allez au point de contrôle suivant. Chapeau bas Madame ! Je ne sais pas si j'en aurais été capable. J'ai, par la suite, pris le départ de nombreuses longues distances sans assistance et je pense que cette formule me convient mieux parce que moins exigeante avec votre entourage. Je suppose que l'expérience pour les assistants vaut d'être vécue mais d'une certaine façon, culpabilise le randonneur tant la mission n'est pas de tout repos.

La route : 1220 kilomètres, 10000 mètres de dénivelé, 365 côtes ce qui fait une bosse tous les trois km. Aucune bugne avec des pourcentages délirants mais quelques portions très casse-pattes, comme le Perche et le tronçon breton Loudéac-Brest-Loudéac. Une des difficultés réside dans la succession de côtes qui entame le moral et le physique. Le phénomène d'usure est très caractéristique de la longue distance et PBP n'échappe pas à la règle. Côté paysage, pas de quoi écarquiller les yeux sur les contrées visitées. Personnellement, j'ai toujours un petit pincement quand j'aperçois les premiers toits d'ardoise et un gros pincement quand je me retrouve sur le pont Albert Louppe avec la carte postale sur l'Elorn puis, un peu plus loin la plage du moulin blanc qui s'offre alors aux regards. Paris-Brest-Paris vaut plus par son atmosphère atypique que par la beauté de ses paysages. Et quand on est pris par l'ambiance, franchement, on s'en fout un peu que les paysages ne se hissent pas tout à fait à la hauteur de l'évènement.



Les diagonales de France

Avant-propos

Autre longue distance et autre exercice. Les diagonales de France relient les six sommets de l'hexagone lorsqu'ils ne sont pas consécutifs. Ainsi, les villes de Dunkerque, Strasbourg, Menton, Perpignan, Hendaye et Brest ont été choisies pour représenter les sommets. Chaque Diagonale (il y en a neuf) se voit attribuer un délai maximum qu'il ne faut pas dépasser pour en obtenir la validation. Le parcours et le calendrier vous appartiennent. Vous êtes donc libre du découpage des différentes étapes. Votre feuille de route est envoyée aux délégués fédéraux qui vous expédient en retour une plaque de cadre et un carnet de route. Sur ce dernier, figurent outre les commissariats de départ et d'arrivée, les différents points de contrôle qui sont prévus et pour lesquels un coup de tampon est requis pour valider le passage. Enfin, chaque Diagonale doit faire l'objet d'un compte-rendu obligatoire en vue de son homologation. Voilà pour l'aspect administratif. Pour plus d'informations, le site des Diagonales de France explique en détail toutes les modalités. Ce qu'il faut retenir c'est que si vous partez à plusieurs, vous arrivez à plusieurs, sauf abandon dûment justifié. D'autre part, l'autonomie complète est de rigueur, véhicules suiveurs totalement prohibés. Donc, un Diagonaliste sans sacoches, cela n'existe pas ou alors chez quelques spécimens de notre confrérie, et encore ! Ah oui, j'allais oublier de vous dire que lorsqu'on a réussi une Diagonale, on porte le titre de Diagonaliste et que l'on peut adhérer à l'Amicale des Diagonalistes de France (ADF). Vous êtes Diagonaliste tout court et chacun se fout que vous en ayez réussi une ou 35. Maintenant, quand on se prend au jeu, l'objectif est de terminer un cycle c'est-à-dire faire les neuf Diagonales et puis, pour les plus mordus, faire un deuxième cycle, c'est-à-dire les mêmes dans l'autre sens et ainsi de suite... Comme pour toute épreuve de longue distance, la principale des qualités reste la détermination, d'autant plus pour celui qui Diagonalise en solitaire. C'est une ressource qu'il va devoir puiser en lui-même. Toute méthode est bonne, l'important c'est qu'elle vous fasse sortir du trou dans lequel vous vous trouvez. La totalité de mes Diagonales, une en trio, quatre en duo, quatre en solo, a enrichi mon expérience et chacune d'entre elles a apporté sa leçon. Pourtant, celle qui m'a peut-être apporté plus encore, c'est ma première tentative Strasbourg-Brest en 2007, sur laquelle nous avons abandonné Michel et moi, après 700 kilomètres, usés tant par la fatigue que par le fort vent de face. Nous étions partis pour notre deuxième Diagonale et étions beaucoup trop tendres pour encaisser les conditions très particulières. Cet échec, je l'ai rejoué un certain nombre de fois et je sais aujourd'hui que le costume était alors trop grand pour les « *newbies*¹ » que nous étions. La deuxième raison de cet échec, était que l'Objectif de mon année, le Paris-Brest-Paris, avait lieu quelques semaines plus tard, et en ce qui me concerne, valait bien que je sacrifie cette Diagonale et la mette au rang d'une sortie d'entraînement. Erreur fondamentale que de galvauder ainsi une Diagonale de France. Comme le dit l'adage, on apprend de ses erreurs, et depuis, à chaque fois que je me suis présenté dans un commissariat de Police au départ d'une Diagonale, c'était avec la ferme intention d'obtenir le tampon du commissariat d'arrivée quelques dizaines d'heures plus tard. Vous devez traiter plusieurs Objectifs dans la saison comme un seul Objectif à la fois, vous vous souvenez : ...l'un ...après ...l'autre.

Chaque Diagonale ayant fait l'objet d'un récit circonstancié, je me contenterai dans les paragraphes qui suivent, de vous donner l'humeur générale et le fait marquant de chacune d'entre elles.

¹ Débutants



2005 : Hendaye – Strasbourg (1170km/99h), du 14 au 18 juillet, avec

Philippe LABARBE et Michel BEGEL.

Ma première Diagonale, c'était pour accompagner Michel sur son projet. Rallier Hendaye à Strasbourg. Philippe aussi était de la partie. Trois candidats pour une première dans notre club cyclo. Pour moi, c'était donc presque par hasard, je ne connaissais les Diagonales de France que par ce que m'en racontait Michel. Lui en rêvait, et je me souviens qu'il m'avait montré, envieux, le macaron DF sur un garde-boue d'un vélo lors d'une concentration cyclotouriste. J'ignorais alors de quoi il s'agissait.

Une année auparavant, j'étais venu à bout d'un Bordeaux-Paris dans la catégorie des moins de 35 heures, déjà avec Philippe, et Rémi, le jeunot du club. Encore auréolé de cette très bonne performance, je me sentais prêt à affronter une distance plus longue. Pendant des mois, Michel a préparé l'itinéraire de sa Diagonale. Son fastidieux et méthodique travail à la table à cartes terminé, la date fut fixée au calendrier. Le 14 juillet, nous arborions fièrement un drapeau tricolore pour prendre le départ à Hendaye. C'était notre premier pointage dans un commissariat et nous étions comme des gamins à leur première rentrée des classes, fébriles mais contents d'y être. Pour l'occasion, ma « salmonette » rutilante, bardée de sacoches, allait partir vers son premier long périple.

J'ai beaucoup souffert sur cette Diagonale et probablement plus que mes deux partenaires qui ont semblé plus à leur aise. La chaleur d'abord, m'a définitivement convaincu que les degrés Celsius et mon organisme étaient moyennement compatibles. Que ces degrés-là combinés avec le degré des bosses interminables du Limousin faisaient un cocktail qui, à défaut d'être Molotov, a bien failli être explosif. Nous avons sillonné la France pendant une semaine caniculaire et la première image qui me vient à l'esprit est la traversée des villages, volets fermés, rues désertées comme après une attaque nucléaire. La douleur ensuite m'a fortement handicapé jour après jour. La transpiration due aux fortes chaleurs et ma selle Brooks insuffisamment rodée ont entamé mon fessier à tel point que j'ai fini l'Aventure avec les chairs qui restaient collées au cuissard. Je ne me souciais guère de terminer dans les temps, les Diagonales de France ne faisant pas partie de mon ADN, la seule pensée d'arriver à destination suffisait à mon bonheur. J'ai serré les dents pour y parvenir et pourtant, en dehors de mon postérieur à vif, les jambes ne tournaient pas si mal. La bonne étoile nous a permis de rallier Strasbourg dans les délais. A défaut d'ADN, nous étions devenus éligibles pour l'ADF. Le virus venait de m'être inoculé. Celle qui est surnommée par les géographes « *la diagonale du vide* », du fait qu'elle réunit les territoires français les moins peuplés, a rempli mon esprit de beaucoup d'ambitions.

2008 : Hendaye – Menton (940km/78h), du 14 au 17 juin, avec Michel BEGEL.

Après l'échec de 2007 sur Strasbourg-Brest, nous nous retrouvons à nouveau au départ d'Hendaye en direction de Menton. L'une des deux petites Diagonales. Donc plus facile, me direz-vous. Détrompez-vous ! Tout d'abord, aucune Diagonale n'est facile ou alors, elles le sont toutes. La plus facile sur le papier peut être vécue comme une véritable galère en fonction d'un nombre incalculable de paramètres, météorologiques, mécaniques ou bien encore physiques. D'autre part, le temps imparti sur une Diagonale dite « petite » laisse très peu de place à l'imprévu. Peu de poire pour la soif, donc il faut coller le plus possible à sa feuille de route idéale. Michel, selon notre tradition, a dessiné l'itinéraire. Nous avons décidé de faire une grosse étape Hendaye-Béziers, en passant la première nuit sur le vélo afin de mettre à profit notre fraîcheur au départ et de rouler la nuit et le dimanche matin sur une route nationale que nous redoutions (la RN117). Bien moins fréquentée que nous ne le pensions, nous avons atteint le but de notre première étape sans souci notoire. En revanche, la partie Sud-Est de la Diagonale s'est montrée bien plus hostile par son trafic plus soutenu, par le vent latéral qui a gêné notre progression et par les nombreuses incivilités des conducteurs autochtones à notre égard. Pour preuve, une chute de Michel, provoquée par une automobiliste irresponsable. Certes, la chute fut sans conséquences ni mécaniques, ni physiques (à part un coude sanguinolent et endolori) mais, elle nous a fait réaliser combien la frontière entre le succès et l'échec est ténue. Cette Diagonale,



bien que réussie, m'a laissé un souvenir mitigé, partagé entre la satisfaction de l'avoir validée et la colère ressentie vis-à-vis des crétins sur la route qui ne se soucient guère des cyclistes.

2010 : Brest - Perpignan : du 15 au 18 juin (1060 km/89h), avec Michel BEGEL

Quand je lis les différents comptes rendus de cette Diagonale rédigés par d'autres candidats, j'aurais tendance à en relativiser la difficulté tant les vents ont tendance à vous pousser vers Perpignan. Mais lorsque je dis qu'aucune Diagonale n'est facile, ce fut aussi vrai pour celle-là. Le vent d'est dominant nous a extrêmement perturbé sur la partie bretonne en particulier, et combinée avec la difficulté du terrain, les premières étapes nous ont marqués physiquement. L'itinéraire tracé une fois de plus par Michel, fut particulièrement exigeant. Il faut préciser ici que, lorsque Michel définit un circuit, il va souvent trouver des routes impossibles pour aller du point A au point B. Le critère déterminant, c'est que la route soit réputée calme du point de vue de la circulation et qu'elle ne s'écarte pas trop de la route théorique. Ce travail de fourmi a deux incidences, d'une part les paysages traversés sont souvent plus sympathiques hors des sentiers battus et d'autre part le relief des routes à l'écart des grands axes est souvent plus accidenté. C'est le prix de la tranquillité à payer. La troisième étape va être fatale à Michel, qui au bout de ses forces va jeter l'éponge entre Dordogne et Lot-et-Garonne. Ce fut un vrai coup dur que cet abandon tant pour lui que pour moi. J'allais donc me retrouver seul pour terminer cette Diagonale et ce, pour la première fois. En retard sur les prévisions, j'allais finir l'étape fort tard dans la nuit. La dernière journée sera presque une formalité. Le vent favorable tant attendu sera au rendez-vous et me poussera jusque dans les faubourgs de Perpignan.

2012 : Strasbourg - Brest : du 23 au 27 juin (1050 km/88h), avec Michel BEGEL.

La revanche, pourrait-on la nommer. Cinq années plus tard, nous remettons le couvert pour rejoindre la Bretagne en partant de l'Alsace. Les conditions climatiques rencontrées n'ont pas été favorables et il a fallu progresser encore une fois contre les vents d'Ouest, certes moins forts qu'en 2007. Nous étions aussi plus aguerris. Nous avons su gérer les difficultés rencontrées et terminer nos étapes presque conformément à notre plan de route. En tout cas sans accumuler du retard tel que nous avons pu le faire lors de notre précédente tentative. L'hiver précédent, Michel a revu complètement l'itinéraire sur les portions normande et bretonne, ce qui a constitué une magnifique variante au sempiternel parcours de Paris-Brest. Le fait marquant est que nous renouons avec le succès Diagonaliste sous deux aspects. D'une part, nous effaçons des tablettes la Diagonale tronquée de 2007 et d'autre part, nous arrivons dans les délais et à bon port tous les deux, Michel se réconciliant avec la réussite. Ce qui me fait dire à la fin du récit que d'autres aventures « *Diagonalistiques* » attendent le Yin et le Yang. Je me suis bien trompé car depuis, nous n'avons jamais réussi à prendre à nouveau le départ d'une Diagonale ensemble, Michel ayant décidé de mettre les Diagonales en mode hibernation. Néanmoins, il se consacre aujourd'hui à une autre activité Diagonaliste d'importance : le SAR (Service d'Accompagnement Routier). Les Diagonalistes, dans leur grande majorité, vous diront combien la rencontre avec un SARiste est bénéfique et, à plus forte raison, quand vous êtes seul sur la route. J'ai eu la chance de trouver sur le chemin de chacune de mes Diagonales au moins l'un d'entre eux et je pense que cela est suffisamment rare pour être souligné.

2013 : Perpignan - Dunkerque : du 9 au 13 juin (1190 km/100h), en solitaire.

Un sacré morceau. La méridienne coupe le Massif Central en son cœur. Michel a tracé le parcours mais a décliné l'invitation d'y participer pour un état de forme qu'il a jugé insuffisant. Me voici donc à l'assaut de ma première Diagonale en solo que j'aborde avec un peu d'appréhension. Cependant, j'ai même imaginé faire le retour Dunkerque-Hendaye si les conditions sont favorables. Dès le départ de Perpignan, je me trompe d'itinéraire et persiste dans l'erreur. Lorsque je rectifie le tir, j'ai déjà un retard conséquent sur ma feuille de route. Je vais encore l'aggraver en empruntant une piste cyclable à peine carrossable et inappropriée pour l'exercice. Je suis au début de ma première étape et les vraies difficultés n'ont pas commencé. Lorsque je me présente au pied du Massif Central, 300 bornes



accidentées m'attendent dans le froid, la pluie et le vent. J'ai bataillé tout au long de cette Diagonale pour tenir tête aux différents éléments. Pour couronner le tout, mon genou est en délicatesse depuis les pluies glacées du premier soir. Ma randonneuse fait des bruits sinistres. Je sais déjà que le retour vers le Sud-Ouest se fera en train et non à vélo comme initialement espéré. Durant ce périple, j'ai souffert jusqu'au bout, et même les cent derniers kilomètres ont été très compliqués du fait d'un vent violent qui m'a bousculé jusqu'à l'Hôtel de Police dunkerquois. J'en termine victorieux mais épuisé. J'ai affronté les embûches, seul sur le vélo, et j'ai pris conscience que d'une part, j'en sortais très largement renforcé et que, d'autre part, la longue distance en solitaire était un exercice qui me plaisait. Rétrospectivement, je ne suis pas sûr que cette Diagonale aurait plu à Michel.

2014 : Menton - Dunkerque : du 30 mai au 3 juin (1190 km/100h), en solitaire.

Un an plus tard, je repars en solo. Et pour la première fois, j'ai dû m'attabler pour définir mon itinéraire. De toute évidence, je n'ai ni le talent, ni le goût de Michel pour cette activité. Je vais me contenter de compulsiver les études sur les itinéraires du site des Diagonalistes. Je tiens compte des conseils pertinents et statistiques diverses afin de déterminer mon trajet et ma feuille de route. Vite fait, bien fait. Pour la première fois, je me rends en train à Menton avec ma fidèle randonneuse. Le tortillard en question va mettre une journée entière pour atteindre la cité des citrons. En revanche, comme l'année passée, j'ai prévu de rentrer de Dunkerque par la Diagonale Dunkerque-Hendaye. J'espère cette fois être en état pour réaliser ce challenge. Mais ceci est une autre histoire.

Partant de Menton à une heure d'embauche, j'avais choisi de passer par la Turbie puis par Tourette-Levens pour éviter le plus possible le trafic routier. Le prix de la tranquillité à payer fut deux belles grimpettes mais, en ce début de Diagonale, ce fut une bonne mise en jambes. Sur la quasi-totalité du parcours, il a fallu, une fois de plus, que je me batte contre le vent. Les Diagonales m'ont rendu philosophe à la longue et appris à composer avec les caprices d'Eole.

Côté positif, j'ai eu la chance de voir mon fiston sur le parcours. Résident à Grenoble, il m'attendait à deux pas de chez lui, sur la piste cyclable qui traverse l'agglomération. Je me rappelle lui avoir glissé à l'oreille que je n'envisagerai le retour à vélo que si les conditions de vent étaient favorables. Ce fut une Diagonale difficile mais globalement maîtrisée. M'aurait-elle laissée la même impression sereine quelque temps auparavant, je ne le pense pas. L'aurais-je même terminé ? Rien n'est moins sûr...

2014 : Dunkerque - Hendaye : du 5 au 8 juin (1050 km/88h), en solitaire.

Je m'accorde une journée de repos à Dunkerque. J'en profite pour soigner mes bobos et découvrir la ville plus avant que je ne l'avais fait précédemment. Je ne souffre d'aucune douleur rédhibitoire. Ma randonneuse est en état. Je prends donc la décision à l'unanimité de m'engager sur Dunkerque-Hendaye. Un petit problème toutefois à régler. Nous sommes à la veille des commémorations du débarquement du 6 juin 1944 et je n'ai pas pensé à réserver un hôtel pour ma première étape en Normandie. C'est compter sans Jérôme Baclet (SARiste local bien connu) qui, au courant de mes projets, m'appelle dans l'après-midi et m'informe qu'il a trouvé une chambre libre dans un hôtel d'Evreux. Il n'y a donc plus d'obstacle pour envisager le retour si ce n'est... le vent. Figurez-vous qu'il a pivoté à 180 degrés pendant que j'avais le dos tourné à Dunkerque. Incroyable mais pourtant vrai ! La sorcière qui décidément ne lâche rien, a décidé de durcir une Diagonale, réputée pourtant plus facile. En effet, aucun massif montagneux n'est traversé et le relief dans la deuxième portion est particulièrement favorable. Malgré Eole et ce que j'avais pu dire à Grenoble, je ne tiens pas parole et me présente au commissariat de Dunkerque. Ma septième Diagonale suit un itinéraire tracé par Michel un an plus tôt. Elle emprunte tout un réseau de petites routes dont Michel a le secret mais qui justifie pleinement l'emploi d'un GPS. Elle commence relativement difficilement contre la pluie et le vent et les quelques portions accidentées très casse-pattes, le Perche notamment. Sa deuxième partie est beaucoup plus plate et roulante. Le soleil s'est enfin invité pour les deux dernières étapes. La traversée de l'Aquitaine sera marquée par une chaleur écrasante, me faisant écrire dans mon compte-rendu que j'avais connu les quatre saisons sur mes deux périple enchaînés.



2016 : Strasbourg - Perpignan : du 26 au 29 mai (940km/78h), avec Rémi LAFARGUE.

Depuis que mon binôme Michel a mis sa carrière de Diagonaliste entre parenthèses, j'ai pris une certaine habitude à diagonaliser seul et, je l'avoue, un certain plaisir à me retrouver en tête à tête avec moi-même. Bien sûr, la solitude a le mauvais côté de ne pouvoir s'appuyer sur personne en cas de « coup de moins bien » et limite la plupart des échanges aux seuls poseurs d'estampille sur le carnet de route. Cependant, elle peut conduire à une certaine méditation et révéler au « *poor lonesome cowboy* » de la Diagonale ses aptitudes à se sortir tout seul du marasme dans lequel il s'est bien souvent lui-même plongé. Cette capacité à ne pas renoncer, à ne pas écouter le chant des sirènes à l'approche des gares de la SNCF, à crever un plafond imaginaire mais qui se présente souvent comme un obstacle infranchissable, elle s'apprend au fil des expériences et se développe lors des aventures en solo.

Pourtant, quand Rémi m'a proposé de faire équipe sur Strasbourg-Perpignan, je n'ai pas hésité une seconde. Nous avons eu l'occasion par le passé de partager positivement quelques aventures cyclo, tel qu'un Bordeaux-Paris randonneur alors qu'il était encore tout jeune. Ma seule inquiétude concernait mon niveau de préparation : le minimum *minimorum* syndical d'un membre distingué de l'ADF. Une Diagonale est déjà suffisamment difficile sans rajouter un boulet à Rémi, que je savais affûté et prêt pour l'exercice.

Les conditions météo ont, une nouvelle fois, rendu cette Diago exigeante. La chaleur des premières étapes et le vent contraire sur tout son parcours et dont la force grossissait au fil des kilomètres (à part la dernière heure, à lire sur le récit de Rémi) a mis et nos forces et nos nerfs à rude épreuve. Chacun a eu ses moments de « moins bien » et, malgré tout, l'ambiance entre nous a toujours été excellente et nous avons roulé de concert dans la bonne humeur.

Si comme le dit le dicton adapté à l'exercice d'une Diagonale « Mieux vaut rouler seul que mal accompagné », Diagonaliser avec un complice en partageant chaque instant est plus agréable encore. Rémi, a été le partenaire idéal, puisque au-delà de son comportement modèle pendant cette belle virée, il a pris en charge le choix du parcours, les fonctions administratives d'inscription, et la rédaction du compte-rendu. Pour ma part, j'ai donc fait une Diagonale de « feignasse » tant pour l'avant que pour l'après. Pendant, j'ai essayé de pédaler et de ne pas trop handicaper mon jeune partenaire.

2017 : Menton - Brest : du 24 au 28 juin (1400km/116h), en solitaire.

J'avais prévu de la faire un an plus tôt. Deux mois après Strasbourg-Perpignan, tel avait été défini mon calendrier de la saison 2016. Une chute dans l'escalier d'un hôtel ardéchois mi-juillet à quinze jours du départ en a décidé autrement. Ma cheville droite en a alors vu de toutes les couleurs et il a bien fallu se résoudre à repousser l'Aventure d'une année. En revanche en 2017, cette Diagonale qualifiée de « *Royale* » se cumule au Londres-Edinbourg-Londres un mois plus tard. La « *gourmandise* » n'a pas de limite pour cette saison, que j'envisage être la dernière. Je me suis préparé très tardivement cette année mais malgré tout avec le maximum de sérieux dans le minimum de temps. Depuis que je Diagonalise, je sais que je clôturerai mon cycle par Brest-Menton ou Menton-Brest. Terminer par la Diagonale la plus longue que l'on puisse tracer dans l'hexagone est à mes yeux la meilleure façon d'illustrer la fin d'un cycle. Sur le papier, pour un Diagonaliste confirmé, bien que la plus longue, elle reste accessible par son délai de 116 heures qui permet un découpage optimal, voire des possibilités de rattrapage. J'ai choisi de partir de Menton parce que les expériences azuréennes m'ont renforcé dans l'idée de plutôt choisir mon heure de départ que d'y subir l'heure d'arrivée. En prenant cette décision, je sais que je ne prends pas la solution de facilité. J'ai ainsi tous les *chances* de me confronter une fois encore aux vents contraires. Ce qui ne va pas rater ! Cette fois, je l'aurais bien cherché et je ne vais pas être déçu ! Est venu se rajouter un épisode caniculaire sur les deux premières étapes plutôt accidentées. Royale, non ? Malgré tout, aucun problème mécanique, aucun pépin physique ne sont venus contrarier ma détermination. Pour conclure, j'ai aimé cette Diagonale, riche en difficultés mais aussi riche de toutes ces contrées différentes traversées. Je ne pouvais pas mieux terminer mon cycle des neuf.



Une Diagonale et un long brevet type Paris-Brest-Paris sont des exercices différents à plusieurs égards. Bien que les distances soient sensiblement identiques, elles ne s'abordent pas de la même façon.

Le Diagonaliste roule en parfaite autonomie, ce qui implique la nécessité de se ravitailler selon ses propres moyens et de transporter plus d'équipement. En revanche, le délai qui lui est imparti est un peu plus large que sur un brevet et il n'est calculé que sur la différence entre les pointages de départ et d'arrivée.

Les BRM intègrent des délais intermédiaires sur les points de contrôle qui, s'ils ne sont pas respectés, peuvent compromettre la réussite du brevet.

Le Diagonaliste, lui, a toute latitude d'organiser son périple dans le temps octroyé et cela fait une sacrée différence. D'un point de vue général, le Diagonaliste peut s'offrir le luxe d'une nuit à l'hôtel chaque jour. La distance étalon de chaque étape est de 300 kilomètres. Dans ce cadre-là, sa performance sur le vélo conditionne bien évidemment la longueur de son séjour hôtelier.

Sur un brevet, le randonneur, tel l'écureuil, se doit de grappiller des ~~noisettes~~ minutes à chaque contrôle pour se constituer un pécule temps. Ce que les anglais nomment si bien le « *time in hand* ». Lorsqu'il peut se le permettre, le randonneur puise dans le temps ainsi épargné pour s'aménager des périodes de repos qui peuvent être d'autant plus longues que l'escarcelle est pleine. En mode brevet, pas de crédit. On ne dépense pas ce que l'on ne possède pas.

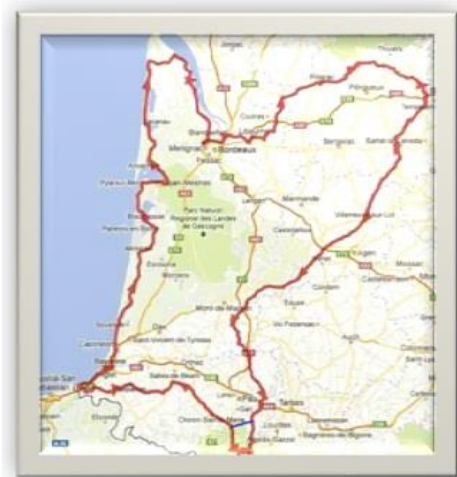
Une autre différence importante, c'est que sur un parcours de Diagonale, vous n'avez aucune chance de vous immiscer dans un groupe et ainsi profiter de la force collective. Vous êtes donc livré à vous-même dans l'intimité de l'équipe de la Diagonale, à plus forte raison quand l'équipe se résume à un seul membre.

Je ne cherche pas à opposer les deux, je tente juste d'en lister les principales différences. Quelle est la formule que je préfère ? Aucune. Les deux apportent leur lot de doutes, de difficultés, de bonheurs fugaces et de plénitude dans leur réussite. Sachez pour en terminer sur le sujet, que rien n'interdit de faire une Diagonale dans l'esprit d'un brevet. L'inverse, comme vous l'aurez compris, n'est pas possible du fait de la contrainte temps. Alors, pourquoi ne pas essayer les deux ?



2014 : La Ronde Aliénor d'Aquitaine

Le club du Haillan, près de Bordeaux, a organisé en 2014, la Ronde Aliénor d'Aquitaine. Je connais ce club et ses membres depuis 2007, puisque c'est chez eux que je suis allé faire tous les brevets



qualitatifs pour les PBP auxquels j'ai participé. J'ai adhéré au projet dès sa publication. L'idée originale est de suivre un parcours qui lèche les frontières de l'Aquitaine. Je n'ai pas hésité une minute, un BRM 1200 autour de chez moi, cela ne se refuse pas. 1200 et quelques kilomètres à parcourir dans un délai de 90 heures, c'est-à-dire un format semblable à un Paris-Brest-Paris. Je me suis inscrit dès le mois de janvier et clin d'œil du destin ou de l'organisateur, ma plaque de cadre porte le numéro 40. La préparation physique pour ce brevet n'a pas posé de problème puisque j'enchaîne la ronde Aliénor un mois après mon doublé Diagonaliste. Je compte donc rester sur le

haut de la vague. Celle d'Hendaye bien sûr!

Je me rends au départ le dimanche 6 juillet. Nous nous élançons à 20 heures. Le pont d'Aquitaine, souvent emprunté lors des brevets du Haillan, sera la première difficulté du parcours. Ne dérogeant jamais à la règle qui est de suivre mon propre rythme, je me trouve très vite tout seul sur la route. Le contrôle à Saint-Emilion est cependant si proche du départ que le premier pointage génère une file d'attente parmi le flot des randonneurs insuffisamment dilué sur le parcours.

A l'instar du Paris-Brest-Paris qui démarre en soirée, chacun sait que la première nuit se fera à vélo. Celle-ci est plutôt tranquille et la météo si capricieuse avant le départ nous apporte une trêve appréciable. Le second département visité est la Dordogne que nous allons traverser jusqu'à sa frontière corrézienne. Cette portion, faite de nuit, est un peu plus bosselée. A la hauteur de Badefols-d'Ans, nous sommes au point le plus oriental de notre ronde. Nous prenons le cap au Sud pour plonger vers la Dordogne à partir de Condat. J'apprécie cette région chargée d'histoire et de préhistoire et les noms de Montignac, Lascaux, Roque-Saint-Christophe résonnent en moi comme autant de visites touristiques. Pour l'heure, le tourisme n'est pas vraiment d'actualité. Je m'arrête à une boulangerie des Eyzies afin de remplir ma sacoche de victuailles. Deux beaux sandwiches spécialement préparés pour moi feront l'affaire et je prévois de les déguster un peu plus tard sur le parcours. J'ai choisi depuis le départ de m'approvisionner en totale autonomie parce que d'une part, je perds moins de temps dans les points de contrôles et d'autre part, je n'ai pas eu l'impression que ces derniers aient correctement dimensionné les besoins des randonneurs. Dans la matinée, la pluie s'installe et la route se complique dès que l'on cesse de suivre la Dordogne. Plus loin, le Lot-et-Garonne nous accueille avec ses belles bosses et je suis tout heureux d'atteindre Montpazier. J'y pointe vers 13 heures. Je décide de reprendre la route pour casser la croute un peu plus loin. Lorsque je dégote un endroit adéquat pour manger à l'abri, impossible de mettre la main sur mes sandwiches. Je retourne toutes mes affaires sans résultat. J'essaie de reconstituer mes gestes à la sortie de la boulangerie et... tout s'éclaire... Je me souviens avoir posé les sandwiches sur le rebord de la vitrine pour pouvoir sortir de mes sacoches mes affaires de pluie. J'ai enfilé ma veste, refermé mes sacoches et quitté les lieux. Mes sandwiches, eux, m'ont regardé partir. Compte tenu de l'heure et de la faible importance des villages traversés, les points de ventes ont baissé leurs devantures et il me faudra atteindre Villeneuve-sur-Lot, pratiquement deux heures plus tard, pour trouver de quoi me sustenter. Une petit moment d'inattention, bien désagréable sur le coup, mais qui fait la part belle à l'anecdote. A Prayssas, un contrôle secret est organisé. J'y reconnais Serge Polloni, un Diagonaliste agenais qui y officie. Une fois les dernières difficultés lot-et-garonnaises franchies, cap sur les Landes que je vais retrouver vers Gabarret. Je connais l'itinéraire emprunté depuis le départ pour l'avoir pratiqué à plusieurs reprises mais, à partir de ce point, je suis sur mes routes d'entraînement. Si bien que lorsque je vois arriver un cyclo dont les attitudes me sont familières, je reconnais immédiatement Michel, venu à ma rencontre. Il vient prendre des nouvelles, m'accompagne un bout de route jusqu'au Frêche où un point de rendez-



vous a été organisé avec ma petite brune. Je suis à quelques encablures de la maison et profite, pour une fois, d'être le local de l'étape. Cette courte pause, à défaut de reposer mon physique, m'a permis de recharger mon moral. Je suis reparti dans la nuit landaise. Néanmoins, après le pointage de Grenade-sur-Adour, mon manque de sommeil se fait de plus en plus sentir et je décide de m'arrêter à Eugénie-les-Bains dans le sas d'une agence bancaire. Ainsi à l'abri, je tente de me reposer. Mes micros siestes sont entrecoupées toutes les 5 minutes par un jingle et un message vocal m'invitant à profiter des services de la banque en question. Elle est jolie la voix de la dame qui sort des murs, mais je l'aurais préféré moins bavarder. Finalement, elle a le dernier mot et je suis obligé de quitter les lieux. Je pousse jusqu'à Geaune où je trouve une place sous les arcades pour une nouvelle tentative de repos. Cet épisode ne sera pas plus réussi. Une voiture vient bruyamment se garer sur la place, des jeunes, visiblement avinés, en sortent. Ils ont manifestement l'intention de refaire le monde en débattant à voix haute et forte. Dégouté, je remonte sur le vélo et repars dans la nuit. Mes somnolences vont me reprendre un peu plus loin, je m'arrête à nouveau, cette fois-ci à Sévignac. Un quart d'heure plus tard, je trouve sur la route deux cyclos qui ont l'air dans le même état apathique que moi. Nous faisons connaissance, Philippe et Christophe sont de Cognac. Philippe est un randonneur expérimenté alors que Christophe s'essaie sur sa première longue distance. Nos échanges vont nous permettre de nous réveiller et d'atteindre Soumoulou. C'est le premier point de contrôle qui offre aux randonneurs un vrai ravitaillement. Riche idée car nous sommes au pied des grosses difficultés de la randonnée, à savoir le Soulor puis l'Aubisque. Après une heure de pause bienvenue, je repars, seul. Mes récents compagnons ont choisi de prolonger leur pause. A Nay, après avoir franchi le gave de Pau, les 40 kilomètres qui m'attendent constituent l'ascension vers le point culminant de la ronde Aliénor. Ces montées je les connais parfaitement, par toutes leurs faces, mais je ne les ai jamais abordées avec 600 kilomètres dans les jambes et si peu de repos. Jusqu'à Ferrières, la montée est tranquille. A propos, ici, nous transgressons les frontières de l'Aquitaine et passons en Midi-Pyrénées pour treize petits kilomètres, le Soulor se trouvant dans les Hautes-Pyrénées. A partir d'Arbéost, plus de répit, on est dans le dur. Je m'accroche tant bien que mal, me fait dépasser par des cyclos plus montagnards que moi mais en dépasse aussi un certain nombre qui sont à pousser leur vélo, à pied dans l'ascension. Arrivé au sommet du Soulor, la récompense est magnifique pour les yeux. Il y fait frais, certes, mais le soleil est franchement présent. Je n'avais encore jamais vu le Soulor aussi verdoyant et les ruissellements sur les roches aussi prolifiques que ce jour. Les journées précédentes ont été particulièrement humides dans les Pyrénées et la carte postale y est de toute beauté. J'estime alors avoir fait le plus dur. Le circuit du Cirque du Litor doit me faire descendre le Soulor sur 2 km puis entrer à nouveau en Aquitaine et remonter vers l'Aubisque sur huit bornes. Pourtant, les derniers kilomètres de l'ascension sont terribles tant à cause de la fatigue accumulée depuis le départ que de la mauvaise appréciation de la difficulté, très largement sous-estimée dans mes souvenirs. Mon mental n'était pas suffisamment préparé aux rampes qui m'attendaient. Je constate ne pas avoir été le seul dans cette galère. Nombre de cyclos sont à pied et l'un d'entre eux est même en larmes. Je finis péniblement la montée. Je retrouve au sommet mes deux compagnons charentais. Nous nous installons à une table du restaurant en haut du col et nous y dégustons une garbure délicieuse accompagnée d'une cervoise. Ainsi attablés, nous reprenons des forces et nous faisons plus ample connaissance. Sans concertation particulière et sans le savoir, nous venons de ratifier un pacte implicite de compagnonnage et nous y resterons fidèles jusqu'à l'arrivée. Lors de la descente de l'Aubisque, je suis mes deux compères et, pour éviter un randonneur arrêté sur la chaussée, j'ai, en freinant, bloqué ma roue arrière. Cette dernière, en dérapant, s'est mise en tête de vouloir rattraper ma roue avant. Je ne sais pas comment j'ai pu éviter la gamelle qui m'était promise, mais j'ai réussi à remettre le vélo dans l'axe de la route. Réflexe de motard additionné d'une sacrée dose de chance. En tout cas, un peu d'adrénaline pour continuer dans la vallée d'Ossau et entamer le trajet retour de la randonnée. Le vent est orienté au Nord, mais le relief clément nous permet de progresser assez rapidement. Au contrôle de Sauveterre, on nous annonce que l'itinéraire prévu est modifié. Du fait des forts orages et des inondations que la région a connus quelques jours auparavant, des routes sont coupées. On vient de gagner une rallonge d'une dizaine de kilomètres. Après une pause de deux



heures, nous partons affronter notre troisième nuit. Beaucoup de montées, une route très casse-pattes et des organismes fatigués sont autant d'éléments qu'il va nous falloir prendre en compte. Mais, unis comme un seul homme, nous allons venir à bout de ce tronçon extrêmement pénible et parvenir à Hendaye au terme de côtes interminables. Nous profitons de ce contrôle et de ses locaux pour aller dormir sur les bancs des vestiaires. Inconfortables mais les bras de Morphée sont trop tentants pour nos corps fatigués.

A peine deux heures plus tard, nous reprenons la ronde. Le jour s'est levé, la météo maussade va nous accompagner sur la route de la corniche jusqu'à Saint Jean-de-Luz. Mais même sous la pluie, cette route reste splendide.

Nous avons fait 820 km et quasiment tout le dénivelé positif de cette randonnée. A partir de ce point, le relief va devenir plat. Cependant, deux nouvelles difficultés nous attendent. Le vent contraire et la circulation. La remontée du littoral landais va être sur ces deux points exemplaire. La solidarité et la bonne humeur de l'équipe vont nous permettre de gérer et l'un et l'autre, mais j'avoue que l'accueil sur les routes landaises, en plein jour, par les vacanciers et autochtones n'a pas été un moment très agréable. Un excès manifeste de testostérone combiné à beaucoup d'imbécilité n'a pas rendu mes compatriotes très sympathiques aux yeux des randonneurs extra-aquitains. Dépassements dangereux, coups de klaxons rageurs, injures en tout genre vont nous escorter une bonne partie de la journée. Nous allons retrouver un peu de tranquillité avec le soir. Le mauvais vent et les crétins en voiture avaient ce jour-là le même agenda que la course du soleil.

C'est l'heure de trouver un endroit pour casser la croute et nous allons jeter notre dévolu à la Teste-de-Buch. Nous nous arrêtons dans une petite boutique de pizzas à emporter. Compte tenu de l'espace réduit de l'établissement, le patron installe des tables et des chaises dehors sur lesquelles nous posons nos fessiers endoloris. Les pizzas sont bonnes, les bières sont fraîches et nous voyant ainsi installés, d'autres randonneurs viennent nous rejoindre. Un passant non initié pourrait penser à un repas cyclo à la fin d'une sortie. Le temps a suspendu son vol et nous passons un bon moment en oubliant volontiers que 200 bornes nous séparent encore de l'arrivée. Nous savons aussi que les minutes qui s'égrènent seront des minutes de sommeil en moins mais notre arrêt se prolonge parce que nous nous sentons bien. Lorsque finalement nous nous décidons à repartir, notre moral est au beau fixe. Nous faisons le tour du bassin et nous arrêtons à Andernos à un point de contrôle. Un très bon accueil des bénévoles et une excellente soupe nous y attendent. Tout ce qu'il faut pour affronter notre prochaine et dernière nuit. Nous discutons entre nous le plus souvent possible pour échapper aux somnolences qui ne manquent pas de se produire et il nous faut gérer nos coups de moins bien à tour de rôle. A Lacanau, un drap tendu dans un jardin souhaite une bonne route au dossard n°40. Belle surprise que celle préparée par François et son épouse, devant chez qui la route de la ronde Aliénor a été tracée. François avait la ferme intention de s'inscrire dans cette ronde mais des ennuis de santé l'ont découragé de se lancer dans l'aventure. En tout cas, merci à eux pour leur encouragement qui m'a fait énormément plaisir. Nous empruntons ensuite un réseau de pistes plus défoncées les unes que les autres et il nous faut toute notre concentration pour éviter les nids de poule. A ce moment précis, les moments de fatigue sont difficiles à conjuguer avec une attention redoublée et nos arrêts vont se multiplier. Cette nuit au milieu de nulle part, je vais la trouver interminable et je pense que mes deux compères sont dans le même état. Lorsque nous arrivons enfin à Montalivet, le jour est levé. Nous nous restaurons d'un plateau repas au point de contrôle. Bravo aux bénévoles qui poussent le souci du détail jusqu'à nous servir du Médoc pour accompagner le repas. C'est presque gagné. Il nous reste 90 bornes d'ici l'arrivée. Cap à l'est jusqu'à toucher l'embouchure de la Gironde puis descendre l'estuaire au cœur des vignes du Médoc jusqu'aux faubourgs bordelais. Cette partie du parcours a été un pur bonheur et ce à plusieurs titres. Tout d'abord, la région que je traverse m'est inconnue jusqu'alors et je découvre avec plaisir ces hauts lieux de la viticulture française. De plus, les villages et leurs châteaux, hauts en couleur, sont remarquablement mis en valeur par le soleil enfin présent. Enfin, le trio qui se rapproche de la fin du périple, a la plaisanterie facile et, même si le plus jeune a beaucoup de mal à rester dans le rythme, nous nous efforçons de le divertir en plaisantant et continuons à l'encourager. Après un contrôle très original organisé dans la cour d'un château à Saint-



Yzans-de-Médoc, nous sommes arrêtés à nouveau à Pauillac. Les copains de mes deux acolytes du club de Cognac ont arrangé un arrêt « surprise » dans un bistrot et nous offrent des viennoiseries accompagnées d'une mousse qui, malgré l'heure matinale, passe comme une lettre à la poste. Un comble au pays du bon vin, mais que cette bière fut bonne ! Les cinquante derniers kilomètres ne sont plus qu'une formalité que j'avale avec une vraie gourmandise. Nous arrivons enfin dans le parking de la Sablière au Haillan. Il est midi passé. Après une poignée de mains échangée avec mes compagnons de route et une interview de l'organisateur dans le vif de notre arrivée, il est temps pour moi de déguster l'instant présent et de songer à un repos bien mérité.

La ronde Aliénor est un magnifique brevet et sa première édition, certes encore perfectible, a été une vraie réussite. Bravo et merci aux organisateurs et bénévoles des clubs participant à cette aventure. L'accueil et l'ambiance y ont été excellents de bout en bout. Ce fut aussi un brevet très difficile par ses conditions météorologiques plus automnales qu'estivales et au parcours extrêmement exigeant. Le dénivelé positif est plus important que sur un Paris-Brest-Paris et au lieu de le ventiler sur 1200 km, il est réparti sur les 800 premiers. Toutes ces difficultés en ont d'ailleurs découragé plus d'un.

Il faut mettre également au crédit de ce BRM la beauté des paysages de l'Aquitaine et les contrastes saisissants du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. La région est riche de sa diversité et se confronter à toutes ses facettes a été un réel plaisir pour mes yeux.

Enfin ce brevet a été, en ce qui me concerne, la parfaite illustration que des randonneurs ne se connaissant ni d'Eve ni d'Adam sont à même de s'entendre comme larrons en foire sans effort ni artifice. Ils sont, le temps de l'aventure, cyclo-compatibles à un degré de connivence et de complicité que même des partenaires habituels ne connaissent pas nécessairement.

Pour tout cela, Aliénor restera un excellent souvenir et plus encore à mes yeux de résident aquitain.

Le Londres-Edimbourg-Londres 2013



Avant-propos

La lecture de certains articles relatant les tribulations des randonneurs Outre-Manche m'avait par le passé franchement intrigué. Le brevet du Londres-Edimbourg-Londres, LEL de son petit nom, est devenu au fil des années une épreuve de rang mondial et probablement la plus connue après Paris-Brest-Paris. Après deux PBP réussis et l'appétit venant en mangeant, je me suis intéressé au LEL. Les quelques témoignages que j'ai pu lire ont eu raison de ma raison et je me suis décidé à y tenter ma chance en 2013.

A l'heure de l'ouverture des inscriptions, le doigt sur la gâchette souris, plus rapide que mon ombre, j'ai validé mon enregistrement. Il me reste un peu moins de sept mois pour me préparer tant sur le plan mental que sur le plan physique. Une Diagonale Perpignan-Dunkerque, planifiée un peu plus tôt dans l'année, va me donner l'occasion de parfaire cette préparation. Réalisée dans une météo très « british », elle m'a donné un avant-goût de LEL un petit peu avant l'heure.

Philippe et François se sont également inscrits et je les covoiture de Marmande jusqu'à leur hôtel, situé à quelques miles de Loughton, lieu de départ de l'aventure. Pour ma part, j'ai décidé de planter la tente au camping à proximité du point zéro. Un partenariat entre l'organisateur et le camping permet aux candidats du LEL de laisser, le temps de la randonnée, équipement et véhicule sur leur emplacement, moyennant un tarif raisonnable. Planter la tente se résume aujourd'hui à un jeté de guitoune et à son amarrage à l'aide de quelques sardines. En tout cas, plus de temps à l'écrire qu'à le faire.

Nous avons une journée et demie à tuer avant l'évènement et je propose à mes compagnons de profiter de notre après-midi libre pour visiter Londres. Il semble acquis que je vais devoir servir d'interprète car je sens mes deux copains en indécidat avec la langue de Shakespeare. Pour ma part, bien loin de pratiquer la langue couramment, je sais que je suis à même de me débrouiller chez les Grands Bretons. Nous allons découvrir Londres, ses hauts lieux, son métro et ses pubs avec beaucoup d'enthousiasme. Je ne suis pas adepte des grandes villes mais l'humeur qui y règne est très différente de celle de Paris, par exemple.

Le lendemain est consacré aux formalités d'enregistrement du LEL puis au repos avant de basculer dans l'épreuve proprement dite.

L'Aventure

Philippe, François et moi avons constitué une équipe afin de faire partie du même train de départ. Une équipe toute à fait fictive parce que, bien avant de nous élancer, les choses étaient claires dans nos esprits. Philippe et François roulaient ensemble et je faisais équipe avec moi-même. Je connais trop les contraintes du « rouler ensemble » et la liberté procurée par le « rouler tout seul » sur des longues distances. Je ne souhaitais pas déroger à ce qui est, pour moi, une règle d'or.

Nous faisons partie du deuxième wagon des départs. La nervosité est palpable chez Philippe qui comme souvent est mesurable à sa vitesse de clignements d'yeux. François est plus décontracté. Moi, j'essaie de faire fonctionner mon GPS qui, à quelques minutes de prendre la route, refuse de m'afficher l'itinéraire. Un petit démontage et une gratouille des contacts de la carte SD plus tard, tout est à nouveau en ordre. « Are you ready ? ». « Yes ! Of course ! ». Nous voilà partis et au premier virage, je rappelle à François qu'il est impératif de rouler à gauche. Pendant les premiers kilomètres, les ronds-points négociés seront très importants pour pouvoir appréhender la route en mode british et finalement, cela se fit assez naturellement.

Je roule à mon rythme. Philippe et François sont plus rapides mais malgré tout, nous roulons très souvent ensemble à la faveur d'un nombre de « stop and go » moins important en ce qui me concerne.



Lorsque nous atteignons le premier point de contrôle à Saint-Yves, un autre élément montre à quel point nos rythmes sont différents. Une photo prise lors d'un arrêt, que je n'ai pas réussi à retrouver, l'illustre parfaitement. Je mange mon dessert, Philippe sa soupe et François est en train d'enlever ses gants. Au-delà de cette image plutôt marrante, cela démontre qu'il est très difficile de rouler au diapason et de gérer ses pauses selon un rythme identique. Nous ne sommes qu'au début du parcours et pourtant les évidences sont là. Malgré ces déphasages, nous allons rester ensemble jusqu'au contrôle de Pocklington, le profil n'étant pas suffisamment sélectif pour que les plus rapides prennent leurs distances. Nous allons avoir le plaisir de traverser l'estuaire du Humber sur le pont du même nom. L'obscurité totale n'est pas encore tout à fait là et j'apprécie la traversée sur ce pont suspendu très impressionnant. Nous arrivons au contrôle, un peu plus de 300 kilomètres parcourus, relativement faciles. Philippe nous confie qu'il éprouve la nécessité impérieuse de s'y reposer. Notre avance sur le planning étant suffisante, nous décidons donc de demander un couchage. Sitôt couchés, j'entends ronfler Philippe. François trifouille de longues minutes dans sa sacoche à la recherche de je ne sais quoi et j'essaie de trouver le sommeil dans cette atmosphère bruyante de gymnase jonché de matelas où s'entassent un nombre impressionnant de randonneurs dans un concert de ronflements, borborygmes et bruits divers. Un moment plus tard, à l'heure dite, un bénévole vient nous réveiller. Pour ma part, intervention totalement inutile, puisque je n'ai pas réussi à fermer l'œil. Question œil, celui de François n'a pas l'air plus vif. Seul Philippe est parvenu à dormir de tout son saoul, l'heureux homme !

La reprise sur le vélo va encore accentuer les différences de nos états de forme respectifs. D'autant plus que le profil est maintenant bien plus accidenté. Cette route casse-pattes va avoir raison de notre compagnonnage. Philippe se plaignant de plus en plus du rythme trop lent à son goût, je lui rappelle que chacun peut aller selon sa propre cadence et qu'il n'est pas du tout prévu que je me mette dans le rouge plus que de raison. Je l'invite donc à rouler selon ses propres aspirations. Philippe sollicite François pour aller de l'avant et, à ma grande surprise, François décline l'invitation préférant rester avec moi dont le rythme est plus compatible avec ses moyens du moment. A partir de cet instant, nous allons François et moi, rouler comme un seul homme. Sur le vélo, son potentiel est bien supérieur au mien, mais il m'attend en haut des bosses et nous nous entendons parfaitement dans une bonne humeur communicative. Lors des arrêts, c'est à mon tour de l'attendre et malgré l'état de fatigue, je me suis bien souvent marré devant sa distraction incroyable et sa grande désinvolture.

Nous allons ainsi nous hisser au sommet de Yad Moss, le point culminant du LEL, sous le soleil et les rafales d'un vent frais et de travers. Notre lente progression va nous emmener jusqu'à Moffat. Nous sommes en Ecosse, à moins de 100 kilomètres du terme de notre voyage aller. Nous profitons de ce contrôle pour aller nous reposer. Bien plus petit qu'à Pockington, le point de couchage nous accueille. Malgré un bruit permanent de ventilation au-dessus de nos têtes, je parviens à trouver rapidement le sommeil. Le ronronnement incessant des buses d'aération a eu au moins l'avantage de couvrir les ronflements des randonneurs présents. Au réveil, nous nous restaurons et reprenons notre périple, reposés et d'excellente humeur. La route s'élève durant une douzaine de kilomètres. Le paysage est magnifique. Le soleil, déjà présent, fait fondre peu à peu les volutes cotonneuses laissées par les brumes de la nuit. Le calme accompagne chacun de nos coups de pédale. C'est un moment magique de ce LEL où tous les ingrédients sont réunis pour vivre un instant de sérénité. Cet endroit gravé dans ma mémoire s'appelle Devil's Beef Tub. Je ne sais pas si le diable s'y cache, mais ce matin-là, il m'a offert un moment de grâce.

Je perds François un peu plus loin, je parviens en haut d'une côte avant lui. Persuadé qu'il va me rattraper, je continue ma route. Une voiture de police me double et s'arrête. La « bobbie » qui en descend me demande si je suis français. Elle m'explique qu'un français est un peu plus loin derrière, arrêté suite à un problème mécanique. Je rebrousse chemin et retrouve François sur son vélo. Il s'est arrêté suite à un problème de feu arrière et a fait comprendre aux policiers que son collègue était devant. Nous atteignons enfin Edimbourg, avec la satisfaction d'avoir rempli la moitié du contrat. Nous entamons le trajet retour par une boucle écossaise, méchamment *collineuse* et venteuse mais tellement superbe dans ses paysages qu'on lui pardonne volontiers sa rudesse. Deux contrôles y sont prévus, Traquair, où des improbables gâteaux à la crème et une dégustation de whisky single Malt



sont proposés aux randonneurs, et Eskdalemuir, petit contrôle qui jouxte un haut lieu de culte bouddhiste. L'endroit s'y prête, et c'est zen que j'attends que François ressorte du bâtiment hébergeant le contrôle. Je fais connaissance avec un jeune Diagonaliste Nordiste qui lui aussi attend son compagnon. Nous échangeons sur nos expériences de la longue distance et sur les Diagonales de France. Je vois enfin apparaître François qui arbore fièrement une paire de gants et qui les agitant ostensiblement me dit d'un ton moqueur : « C'est pas tout d'être le plus rapide à table, il faudrait voir à ne rien oublier ! » Je le regarde, regarde mes mains, et les voyant gantées, les montre à François : « Certes, mais je pense que tu devrais rapporter ces gants à leur propriétaire. Ils lui serviront plus qu'à moi qui suis déjà équipé ! » Le voilà parti dans un éclat de rire à la recherche de celui à qui il a dérobé les mitaines. Et voilà, quelques minutes supplémentaires d'attente. Du vrai François dans le texte. Je me remémore de la métamorphose de sa mine triomphale à celle déconfite lorsqu'il s'est aperçu de son erreur et j'en ris encore.

La boucle écossaise, si belle soit-elle, va user nos organismes, d'autant plus qu'un orage énorme va nous tremper jusqu'aux os et que le vent continue de balayer la région, gênant notre progression. Nous arrivons à Brampton, fatigués, mais je persuade François qu'il vaut mieux continuer, le vent se calmant généralement la nuit. Notre arrêt va tout de même durer plus de deux heures, histoire de se restaurer et de se reposer un minimum avant d'aller affronter Yad Moss une nouvelle fois.

Grosso modo, 80 kilomètres nous séparent de Barnard Castle, le prochain contrôle. Nous allons mettre pratiquement sept heures pour y parvenir. Jusqu'à Alston, tout va bien, la route s'élève mais, comme je m'y attendais, le vent s'est calmé. Nous nous enfonçons dans la nuit fraîche, en plaisantant sur tout et sur rien. La bonne humeur reste notre carburant. Arrivé au bas de la côte pavée, je déchausse et monte à pied en poussant mon vélo. François, le grimpeur, continue à vélo et m'attend en haut de la bosse. Les dernières habitations ne sont plus en vue. Place à Yad Moss, dans le silence et le froid de plus en plus prégnant. Quatre petits degrés en tout et pour tout. François va lâcher prise. Je ne sais pas si son état de fatigue s'aggrave avec l'engourdissement lié à cette fraîcheur, mais il ne tient plus sur son vélo. J'ai beau essayé de le faire parler, chanter. Rien n'y fait. Lorsqu'il est dans la lumière de mes phares je le vois penché comme un vieillard et qui dévie systématiquement sur sa droite. Je n'ai pas compté le nombre de chutes qu'il a ainsi cumulées, heureusement sans gravité. Autant de fois par terre, autant de fois debout, m'assurant que tout allait bien jusqu'à ... la prochaine gamelle. Je n'ai pas compté non plus le nombre d'arrêts forcés pour qu'il essaye de se reposer, en vain. Nous parvenons à quelques encablures du contrôle mais une nouvelle pause s'impose à lui. Il s'allonge sur un carré de pelouse et s'endort comme un bébé. Il se réveille un quart d'heure plus tard, se lève comme propulsé par un ressort et remonte sur son vélo. Il est transi mais va nettement mieux. Plus de perte d'équilibre à déplorer. Nous atteignons enfin le contrôle de Barnard Castle. François a besoin de repos, il le sait et, bien que son idée soit l'abandon, je lui conseille d'abord d'aller se reposer. Pour ma part, je décide de continuer seul après un arrêt le plus court possible. L'étape précédente a été bien trop chronophage pour que je m'offre le luxe d'une halte prolongée. J'étais parti pour faire ce LEL en solitaire, mais perdre un compagnon de route aussi agréable que François, après plus de 900 kilomètres, en a été le plus mauvais moment.

La journée qui s'annonce va être difficile. La fatigue accumulée et le manque de sommeil ne vont pas tarder à se faire sentir et les routes casse-pattes de Thirsk à Pocklington, les « Howardian hills », vont m'obliger à mettre plusieurs fois le pied à terre pour pousser le vélo. Malgré quelques micro siestes sur cette portion, je décide d'aller me coucher à Pocklington pour un sommeil plus réparateur. Je retrouve le même gymnase qu'à l'aller mais en cette fin d'après-midi, peu de couchages sont occupés. C'est le moment que choisit ma petite brune pour prendre de mes nouvelles. Fin de la sieste mais le plaisir de l'avoir au téléphone me ragaille tout autant. Enfin, c'est ce que je crois sur l'instant, car la soirée et la nuit qui m'attendent vont être extrêmement éprouvantes.

La traversée du Humber Bridge se fait sous une pluie battante, contrastant avec le passage à l'aller bien moins agité. La pluie va m'accompagner jusqu'à Market Rasen sans discontinuer. Les routes défoncées sont gorgées d'eau boueuse et il est impossible de distinguer les ornières. Je finis par planter ma roue avant dans une saignée longitudinale. Miraculeusement, j'évite non seulement la



chute, mais la crevaison voire plus grave, le bris de ma jante. J'en suis quitte pour une grosse frayeur. Les averses incessantes et la mobilisation de tous mes sens ont eu le mérite de me garder éveillé et j'arrive au contrôle de Marken Rasen trempé, fatigué mais intact. Une file d'attente pour accéder aux couchages me dissuade de perdre trop de temps. Je me restaure et entreprends une micro sieste avant de repartir dans la nuit. La pluie va enfin cesser et je vais me retrouver sur la route, seul, en souffrant énormément du manque de sommeil. Plusieurs arrêts seront nécessaires. Je vais jeter mon dévolu sur un abri bus en pierre. Mon sac de couchage déplié va m'apporter un lit de fortune convenable. Mais mon repos est de courte durée, d'autres randonneurs bruyants s'installant à côté. Alors, je vais me traîner sur cette route, je n'ai pas de jus et j'ai l'esprit complètement embrumé. Mes jambes tournent mécaniquement sans entraînement. Je suis ailleurs. Au lever du jour, une équipe d'Audax UK, menée par un tricycle, me ramasse sur la route. Le « *tri-cycliste* » m'invite à prendre ses roues. Je suis impressionné par sa maîtrise du pilotage sur sa drôle de machine et je suis aux premières loges lorsqu'il négocie les virages en se déhanchant en guise de contrepoids, laissant parfois décoller une des deux roues arrières. Les relais vont se succéder, me permettant de retrouver une certaine vélocité. Je vais enfin sortir de ma torpeur et me réveiller. Le rythme ainsi imprimé va nous emmener jusqu'au point de contrôle suivant. Je remercie mes compagnons de circonstance pour m'avoir accueilli parmi eux sur ces quelques kilomètres régénérateurs. La pause à Kirton est la bienvenue et je me souviens avoir pris un petit déjeuner pantagruélique. Les « Fens », pays de marais plat comme la main, vont me permettre de tracer ma route relativement facilement. Le soleil est au rendez-vous, la brise n'est pas trop gênante. St-Yves m'accueille à la fin de cette zone roulante. C'est le tout début de l'après-midi, la chaleur est désormais installée. Quel contraste avec les températures rencontrées il y a seulement quelques heures. Je profite d'ailleurs de ce contrôle pour me badigeonner de crème solaire. Les 75 kilomètres qui me séparent de Great Easton vont être terribles. Un soleil de plomb combiné avec un relief très exigeant et comme si cela ne suffisait pas, un fort vent du Sud donne la curieuse sensation de lutter face à un sèche-cheveux. Si on m'avait dit que je souffrirais de la chaleur outre-manche ! D'ailleurs je ne suis pas le seul à souffrir de ces conditions. Les quelques zones d'ombre sont prises d'assaut par les randonneurs et c'est aussi le cas des échoppes qui servent des boissons fraîches. J'apprendrai plus tard que dans cette partie de l'Angleterre, cet après-midi-là, le mercure allait flirter avec les 38° Celsius. Le contrôle de Great Easton arrive comme une libération. C'est le dernier avant l'arrivée, il est 20 heures et la douceur relaye la chaleur. Il reste moins de 50 kilomètres à parcourir. J'enfile mon maillot du LEL 2013 bien mérité. Je vais savourer chacun des kilomètres qui me rapproche du but. Je vais terminer seul et arrive sous quelques applaudissements des randonneurs qui ont déjà rallié l'arrivée. Ma carte de route est tamponnée une dernière fois puis conservée par les organisateurs pour validation par l'Audax Club Parisien. En revanche, j'ai le plaisir de recevoir ma médaille de *finisher* qui m'est remise immédiatement.

Ce LEL fut une formidable expérience mais extrêmement exigeante. A tel point que, même si je termine en excellent état, je proclame à qui veut l'entendre qu'on ne m'y reprendra plus. Je voulais l'affronter au moins une fois pour voir. Eh bien, j'avais vu et cela suffisait largement à mon bonheur. L'objectif atteint, je passe un coup de téléphone à François pour prendre de ses nouvelles. Il a réussi à rentrer en train et se repose à l'hôtel. Philippe, quant à lui, est arrivé à bon port et lui aussi est en train de reprendre des forces. Nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin, je dois les amener à la gare pour qu'ils regagnent leur pénates par le rail. Et moi, ma petite brune doit me rejoindre pour remonter faire du tourisme en Ecosse. Mais ceci est une toute autre histoire. Pour l'heure, je rentre au camping, mon voisin de tente vient lui aussi d'en terminer et nous célébrons notre réussite en trinquant avec une canette de bière tiède, tellement dégueulasse mais tellement bonne !

Le Londres-Edimbourg-Londres 2017



Avant-propos

Plus jamais ! avais-je dit à l'issue de l'édition précédente. Je l'avais même écrit sur ma réponse au sondage fait par l'organisation. Fantastique mais trop difficile. J'ai tenu ce raisonnement pendant longtemps. Mais le temps a estompé les difficultés rencontrées et a mis en relief toutes les bonnes choses de ce LEL. Ce dépaysement total, ces paysages magnifiques, cet état d'esprit *So British* sont remontés à la surface. Deux ans ont passé. Puis j'ai reçu un mail de l'organisateur recherchant des souscripteurs pour la production de la vidéo officielle du LEL 2013. L'organisation récompensait les premiers souscripteurs en leur octroyant une pré-inscription pour la prochaine édition, celle de 2017. Je n'ai pas résisté à la tentation de goûter une fois encore à cette atmosphère si particulière et j'ai très volontiers mordu à l'hameçon.

A plusieurs reprises, j'ai reçu des mails me confirmant qu'une place m'était réservée. A quelques jours de la date d'ouverture des inscriptions, j'ai confirmé ma participation. Pas d'autres démarches et tracasseries administratives, j'étais officiellement inscrit.

Suite à un petit contretemps la saison précédente, une Diagonale reportée est également inscrite au calendrier 2017. Pas n'importe laquelle, Menton-Brest alias la Royale. Avec le LEL, deux fois 1400 km. Deux Everest. De la gourmandise en somme...

En tout cas, la préparation pour Menton-Brest et la concrétisation de ma neuvième Diagonale m'ont mis dans les meilleures dispositions physiques et mentales pour me présenter fin juillet Outre-Manche. Cette fois, je me véhicule tout seul vers Londres. D'ailleurs d'un point de vue général, peu de français sont inscrits, 49 pour 1500 partants. Nous étions 89 en 2013 pour un millier d'engagés. Le coût et les modalités de l'inscription de l'édition 2017 expliquent sûrement cela.

J'arrive à Loughton dans la matinée du Samedi, la veille du grand départ. Le soleil brille sur le camping où tout un champ a été réservé pour les candidats au LEL. Je jette à la fois mon dévolu et ma tente *Quechua* au bout du pré bordé par une haie d'arbrisseaux. Concernant mon bivouac, l'installation est toute aussi rapide qu'il y a quatre ans. Je fais connaissance avec mon voisin, un allemand prénommé Manfred qui en est à sa deuxième tentative. En 2013, il a échoué à mi-parcours, exténué et sans forces.

Je sors ma randonneuse du coffre et j'entends un petit tintement métallique au moment de la poser au sol. Un coup d'œil rapide sur le cadre ne m'alarme pas outre mesure. C'est au moment de fixer les roues que je vais constater l'anomalie. L'étrier du frein avant a perdu son ressort de rappel. La roue est donc en frottement constant avec le patin de frein. Difficile d'imaginer faire 900 miles avec ce handicap supplémentaire. A quatre pattes sur la pelouse, je me mets en quête de la petite pièce manquante à l'origine du drelin entendu. Je la retrouve, la regarde et constate tristement que la tige s'est cassée. Raccourcie, il n'est donc plus possible de la remettre dans ses encoches prévues à cet usage. J'en appelle au dieu écossais que chacun connaît sous le nom de MacGyver. Après plusieurs essais infructueux, une paire de pinces, le ressort raccourci et deux colliers plastiques rabibochent les mâchoires de mon frein avant. Combien de temps cela va-t-il fonctionner ? Nul ne le sait. Il ne reste plus qu'à demander la plus grande clémence à l'autre dieu écossais : MacAdam...

Mon premier test consiste à descendre à vélo jusqu'à la « Davenant Foundation School », point zéro du LEL mais aussi lieu d'enregistrement pour prétendre prendre le départ le lendemain. Après la présentation de mon passeport, je récupère ma carte de route et ma plaque de cadre. Cette année, l'organisateur a prévu également dans le paquetage des bouchons d'oreille et des sur-chaussures en papier. Si vous avez lu le compte-rendu de mon LEL 2013, vous savez que les dortoirs peuvent être extrêmement bruyants. Ok pour les bouchons mais les chaussettes en papier ? Il faut savoir que dans tous les points de contrôles, le randonneur est invité à se déchausser et à laisser ses chaussures à l'entrée. En effet, les sites qui nous accueillent sont des écoles dont les parquets vernis ont tout à



craindre des cales des chaussures des cyclistes. Les protections en papier sont donc laissées à la disposition des randonneurs pour éviter de marcher pieds nus. Un petit conseil pour les futurs *LEListes* ? La randonnée est longue et les points de contrôle que vous allez croiser sur le parcours vous verront dans des états divers et variés. La lucidité ne sera pas toujours au rendez-vous et vous constaterez qu'il n'est pas toujours facile de retrouver sa paire de chaussures parmi les nombreuses paires entreposées. Collez-y une étiquette bien visible rappelant votre plaque de cadre. Cela vous permettra de les retrouver plus facilement sans erreur possible. D'autre part, même si vous conservez la possession de tous vos moyens, vous empêcherez par cette astuce qu'un autre, moins réveillé, se trompe de chaussures et vous emprunte les vôtres. Des histoires comme celle-là, se produisent à chaque édition. Imaginez en plus qu'il faille remonter sur le vélo avec des chaussures qui ne sont pas les vôtres et pas de la bonne pointure !

Je reçois également mes deux « drop bags » dans lesquels vêtements de rechange et diverses choses seront forts utiles lorsque je les retrouverais sur ma route (Barres de céréales, piles, ...) Seuls sont interdits les produits liquides. Cette année, j'ai choisi Thirsk et Edimbourg comme points de chute. Une fois les deux sacs remplis, je les laisse à la charge des organisateurs. Puis, je récupère mon maillot et mon gilet commandés pour l'occasion. J'en ai fini des modalités d'inscription. Je remonte au campement de base. Il me reste un après-midi à tuer. La météo va s'en charger, la pluie a remplacé le soleil brulant du matin. Je vais m'enfermer sous la toile, condamné à un repos forcé. Une accalmie en début de soirée va me permettre de descendre à pied jusqu'à Loughton pour quérir mon repas du soir. Une merveille de « *Fish and Chips* » servi dans une petite gargote sans prétention va ravir mes papilles et mon estomac.

L'Aventure

Mue par un gros orage, la pluie va redoubler de force durant la nuit. J'ai du mal à fermer l'œil, mais au moins, ma tente réussit haut la main son test d'étanchéité. Malgré mon sommeil en pointillés, je m'extrais de ma tente en assez bonne forme. Fort heureusement, la pluie a cessé et mes préparatifs s'en voient ainsi facilités. Mon départ est prévu à 10h30, me laissant plus de temps qu'il m'en faut. Malgré cela, je suis incapable de trouver mes gants. Après avoir retourné mes affaires, j'en conclus que chacune de mes deux paires a été glissée dans les *drop bags*. C'est donc mains nues, que je me rends à la « Davenant Foundation School ».

Je profite du copieux petit déjeuner offert par l'organisation et assiste au départ des différents groupes qui me précèdent dans une ambiance de joyeuse kermesse où se mêlent fébrilité, impatience et bonne humeur : tous ces sentiments contradictoires que chacun peut ressentir lorsque le début de l'aventure est si proche. Puis le top du départ est un véritable exutoire. Tout s'efface et laisse la place au seul plaisir d'être là. Le groupe dans lequel je suis parti, implose à la première petite bosse. Je vois partir les plus rapides en même temps que je m'éloigne des plus lents. De telle sorte que, dès les premiers kilomètres, je suis seul sur la route. Cela ne me dérange pas, je roule à mon rythme. Les départs de ces brevets sont toujours très nerveux et nombreux sont ceux qui tombent dans le piège de rouler au-dessus de leurs moyens, soit pour rester dans un groupe, soit parce qu'ils succombent aux sirènes de leur potentiel physique encore intact. Avant d'arriver à St Yves, je me fais rattraper par un français. Nous faisons connaissance et engageons la conversation. Eric est parti un petit peu avant moi mais a été victime d'une chute. Il faisait partie d'un petit groupe et à l'approche d'un stop, il a été renversé par un cyclo-randonneur coréen distrait. Résultat, le gars s'en sort sans bobo mais la roue avant de son vélo est complètement voilée. Nous arrivons ensemble au premier contrôle. Eric dépose son vélo au stand technique tenu par un bénévole. Nous nous attablons pour le premier repas de ce LEL. Sitôt avalé et le plein des bidons fait, je reprends la route pendant qu'Eric attend que sa roue soit retapée. La centaine de kilomètres qui s'annonce est plus plate que la main. La traversée de la région des Fens, zone d'anciens marais, se fait facilement, en ce premier jour, grâce à un vent plutôt favorable. Je



progresses rapidement, mais encore plus rapides, deux français, venus de l'arrière, m'apostrophent. Mon macaron des Diagonales de France, cousu sur la sacoche arrière, tel un signe de ralliement est à l'origine de cette prise de contact. Tous les deux sont Diagonalistes du Nord, et Aurélien, le plus jeune des deux, me rappelle notre rencontre sur un point de contrôle écossais quatre années auparavant. Nous sympathisons et échangeons sur nos dernières expériences vélocipédiques. Sur le LEL 2013, Thierry avait abandonné, à bout de force mais Aurélien avait réussi le challenge après avoir failli renoncé sur le retour à Alston. A la dérive, il avait été hébergé par un autochtone et cette halte salvatrice lui avait permis de rallier Londres dans les délais.

Ils m'interrogent sur mon plan de route, sur mon premier arrêt dodo prévu etc... Je leur explique que ma stratégie est d'en avoir aucune. J'aime rouler sans plan particulier. Ce sont les circonstances qui guident mes choix. Tout en papotant, nous roulons à bonne allure. A l'occasion d'un regroupement, la vitesse augmente encore d'un cran et, fidèle à ma philosophie de la longue distance, je laisse partir le groupe et finis l'étape à ma main, jusqu'à Spalding. C'est pour moi, l'occasion d'apercevoir, pour la première fois, un match de cricket qui se joue sur le site du point de contrôle. Je m'accorde une pause rapide d'une demi-heure.

La partie plate se prolonge une quarantaine de bornes mais s'arrête assez brutalement à une trentaine de kilomètres du contrôle de Louth. La première nuit s'invite au LEL, la fraîcheur aussi. Au moins, aurons-nous profité d'une météo clémente sur ces premiers kilomètres. Comme je m'y attendais, pas de couchage disponible à Louth. Un arrêt et une micro sieste plus tard, je retrouve le bitume. Ma radio me tient compagnie, les musiques de la BBC2 rythment ma progression et d'autres randonneurs se collent à mes basques pour lutter contre leur propre sommeil, ou pour profiter de mon GPS pour ceux qui en sont démunis. C'est le cas d'un indien qui, perdu sur la route, me demande la permission de rouler à mes côtés. Nous allons traverser le Humber Bridge au cœur de l'obscurité et rejoindre Pocklington au petit matin où la plupart des couchages sont libres. Je retrouve la même salle de sports qu'il y a quatre ans pour un sommeil bref mais réparateur. Prochaine étape, Thirsk, ses tronçons de route pourrie puis la traversée des Howardian Hills avec sa succession de bosses en ligne droite, ses monuments au milieu de la route et son pont alambiqué au milieu de nulle part. J'atteins Thirsk dans les délais que j'avais espérés. Mon premier Drop Bag s'y trouve. Je n'ai besoin de rien sinon de la paire de gants que j'espère y trouver. Espoir de courte durée, car je ne vois point de mitaines dans mon sac.

L'étape suivante fait une soixantaine de kilomètres. Je vais pourtant la trouver abominablement longue. Les vents de travers, le mauvais rendement d'une route granuleuse qui monte, la sensation de ras-le-bol participent à ma mauvaise humeur du moment. Toutefois, la vue furtive du grand cheval blanc de Kilburn, au loin sur un flanc de colline et la traversée du magnifique pont de bois de Whorlton sont deux petites éclaircies dans la grisaille. Barnard Castle s'annonce. Il est le dernier contrôle avant...Yad Moss. Bien que le parcours jusqu'ici n'a pas toujours été une sinécure, je sais qu'à partir de maintenant, cela va se durcir et les conditions changeantes vont rajouter du compliqué au terrain déjà naturellement difficile.

Le site de Barnard Castle est de loin mon préféré. L'école qui nous accueille nous plonge dans l'Angleterre victorienne et on s'attend à tout moment à y croiser Harry Potter ou l'un de ses copains.





Si la pierre s'impose à l'extérieur, le bois est omniprésent à l'intérieur, du sol au plafond. L'atmosphère y est magique et je prolonge un peu mon arrêt dans l'espoir, peut-être, qu'un petit peu de poudre de perlimpinpin du héros de Madame J.K. Rowling viennent conjurer tous les maléfiques qui m'attendent dans les heures à venir.

Chacun sait que la poudre de perlimpinpin est une charlatanerie et la preuve m'en est donnée un peu plus loin. Les premiers panoramas proposés par le début de la montée de Yad Moss sont toujours aussi magnifiques mais au fil des kilomètres la noirceur des nuages qui s'accumulent face à moi ne me dit rien qui vaille. Les éléments vont alors se déchaîner, un vent tourbillonnant qui couche à l'horizontale une pluie glaciale, accompagné d'une baisse spectaculaire de la température. Six petits degrés Celsius lorsque je bascule au sommet et j'ai maintenant droit à l'air froid supplémentaire que me procure la descente vers Alston. La pluie me cingle le visage et, malgré les lunettes, j'ai beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. C'est dans ces conditions dantesques que j'arrive en haut des pavés détremés d'Alston que je descends avec beaucoup de précaution. Il existe certaines circonstances où tenir le haut de pavé n'est pas forcément enviable !

La pluie va m'accompagner jusqu'à Brampton mais fort heureusement avec moins de vigueur. Pas de couchage disponible, je jette mon dévolu sur la banquette de l'accueil du contrôle et m'endors comme un bébé. Réveillé par le froid, après à peine deux heures de repos, je retrouve la nuit moite et me dirige vers l'Ecosse, le long d'une route qui longe l'autoroute. Je ne rencontre pas âme qui vive sur cette portion, randonneur compris. Vers 2h30, au cœur de la nuit, mes phares captent un panneau plein de signification « *SCOTLAND welcomes you* ». Je quitte l'Angleterre après 580 kilomètres au compteur pour entrer en Ecosse par la ville de Gretna, première visitée. Un peu plus loin, je traverse Lockerbie, qu'un Noël de 1988 a rendu si tristement célèbre. J'arrive à Moffat à l'heure du petit déjeuner, « *Scottish Breakfast of course* ». Je quitte le contrôle une heure plus tard et m'attaque à la montée du Devil's Beef Tub. Il fait froid, le brouillard est long à se dissiper, pourtant il y règne ce même calme et ce même charme que ceux ressentis quatre ans auparavant. Une fois la descente entamée, les kilomètres qui me séparent d'Edimbourg sont un véritable calvaire, le revêtement des routes écossaises est épouvantable, mes mains dépourvues de gants me font mal, les chaos incessants de cette route vont même jusqu'à casser un de mes supports de phare. Malgré tout, après avoir dû affronter les éléments « à mains nues », Edimbourg finit par se rendre. Côté positif, je suis à la moitié du parcours, en avance sur mes prévisions et à part les paumes de mes mimines, aucun bobo rédhibitoire. Côté négatif, j'ai très peu dormi et je sais que sur la route du Sud les vents dominants vont être franchement défavorables.

L'arrêt à la « Grace Mount High School » d'Edimbourg sera de courte durée. Après une restauration rapide, mais néanmoins copieuse, je récupère enfin dans mon deuxième Drop Bag, une paire de gants, je change cuissard et maillot et puis je fais un peu de mécanique pour rafistoler tant bien que mal mon support de lampe cassé. Me voici prêt à reprendre la route du retour, luisant comme un sou neuf. Dès les premiers kilomètres, la montée est sévère. Vingt bornes d'ascension pour remonter sur les hauteurs écossaises. Les rampes sont droites et le vent se met violemment en opposition. La traversée des terres écossaises se mérite et fait payer assez cher la beauté de ses tableaux. Ses routes sont souvent en triste état et dures sont les conditions climatiques au caractère pour le moins imprévisible. Mais bon sang ! Que je suis content d'y être ! Cette boucle justifie à elle seule les heures passées sur le vélo. Je suis tombé sous le charme de ce pays de creux et de bosses et même si, de temps en temps, une averse vous transperce jusqu'aux os, dites-vous bien que c'est déjà une chance si vous avez eu le temps d'enfiler une veste de pluie. Ma boucle écossaise va se calquer à la course du soleil. De son lever à Moffat, à son coucher à Eskdalemuir, j'ai été le spectateur privilégié d'un magnifique décor. Au contrôle, comme quatre ans auparavant, au même endroit, je retrouve Aurélien et Thierry, les deux Diagonalistes dunkerquois. En fait, notre chassé-croisé n'a pas cessé depuis le départ. Ils vont plus vite sur la route et je m'arrête moins longtemps. Nous repartons ensemble, discutons de choses et d'autres, puis à l'occasion d'une énième côte, je les laisse partir de l'avant. Je me retrouve à nouveau randonneur solitaire sur la route. C'est ainsi que je salue l'Ecosse et retourne en Angleterre. Je refais la jonction avec la route du Nord à Longtown. Un petit peu avant minuit, j'arrive à Brampton sous

une pluie battante et vais retrouver, comme à l'aller, les canapés du point de contrôle. Je les quitte trois heures plus tard et commence ma longue remontée jusqu'à Alston. La galère de ce tronçon en 2013 me revient car c'est à cet endroit que François a flanché. J'ai à ce moment précis une pensée pour lui et cette diversion m'aide à lutter contre le froid et la pluie. Cette année, Alston s'est proposé pour offrir un point d'accueil et d'hébergement et je m'y arrête pour souffler un peu et me mettre un peu au sec. Les lieux sont relativement exigus mais l'accueil fait par les bénévoles y est vraiment chaleureux. Je leur demande s'il est possible de se reposer une heure et je suis conduit à un dortoir. Une heure plus tard, un *volunteer* vient me réveiller, il m'offre un café, quelques biscuits secs et refait le plein de mes bidons. Grand merci à vous, Messieurs d'Alston, votre havre m'a remis sur mes pieds et me voilà d'attaque pour affronter une dernière fois Yad Moss. Une fois à l'extérieur, je suis saisi par le froid. Il ne pleut plus mais mes vêtements encore humides me transissent et c'est en claquant des dents que je remonte sur ma randonneuse. Les « *cobbles*² » se présentent à moi tout de suite. Je ne réfléchis même pas, je me lève sur les pédales et monte les forts pourcentages pavés. Arrivé en haut, deux satisfactions : j'ai fait mieux qu'il y a quatre ans et je n'ai plus froid. Fier de moi, je me rajoute un challenge supplémentaire, je prends la résolution de ne pousser le vélo à pied sous aucun prétexte et ce jusqu'à l'arrivée à Loughton.

Au kilomètre 900, dans la montée retour de Yad Moss, un fourgon blanc est garé en bordure de route. Un écriteau posé sur une chaise propose gracieusement aux randonneurs des boissons chaudes et des pâtisseries. Je décide de m'y arrêter, histoire de boire un café. C'est d'ailleurs ce que je demande au gars qui sort de sa camionnette aménagée. Il me sert un mug de café bien chaud, me fait choisir un gâteau fait maison, m'explique qu'il a plusieurs Paris-Brest-Paris à son actif, et qu'il a décidé cette année de rendre un peu, à sa manière, ce qu'il avait reçu en matière d'accueil sur les terres bretonnes. Je le regarde avec plus d'acuité, et soudain je réalise...

Je lui demande s'il est l'homme que j'ai vu sur PBP en 2007, monté sur un vélo d'un autre âge, avec une tresse d'oignons attachée au guidon. Son sourire est un aveu. J'ai en face de moi Drew Buck, ParisBresteur multirécidiviste. Pour les néophytes, je le qualifierai comme une pointure de la longue distance, presque une légende. Celui qui s'aligne sur les brevets les plus difficiles en corsant la difficulté par l'utilisation de vieux matériel totalement obsolète. Je lui demande s'il a déjà participé au LEL. Il me répond par l'affirmative. En 2013, il était sur un vélo datant de la seconde guerre équipé d'un système de rétropédalage. Toujours pour les profanes, ce mécanisme permet de bénéficier d'un développement plus petit à condition ... de pédaler à l'envers dans les côtes. Je lui dis que si les français trouvent les anglais un peu fous, il y participe à plein. Il se marre, Drew. C'est sa philosophie et il me répond avec simplicité : « J'aime m'amuser et amuser les autres ». J'adore ce trait de caractère des gens qui font les choses sérieusement sans se prendre au sérieux. Il a ainsi passé la nuit à accueillir et à servir les cyclos qui le souhaitent et les dix petites minutes que j'ai passées à échanger avec lui m'ont regonflé à bloc. Son café était bon, son flapjack était bon, et le personnage délicieux. Je le remercie pour tout et lui demande de poser pour la photo. Nous échangeons une franche poignée de main. Chacun repart à ses occupations du moment, lui au service d'un nouveau randonneur et moi à l'assaut des quelques hectomètres me séparant du sommet de Yad Moss.

Il ne me reste plus qu'à basculer dans la descente vers Barnard Castle. A l'entrée de la ville, je croise un cyclo irlandais, perdu, qui tourne en rond et qui n'a pas réussi à trouver le pointage. Je lui fais signe de me suivre. Il me remercie, visiblement soulagé. C'est ensemble que nous entrons dans la cour de l'école de ce brave Harry Potter. Je profite, pour ce que je sais être la dernière fois, de ces lieux qui transpirent le charme désuet de la vieille Angleterre avant de reprendre la route vers Thirsk que je rejoins relativement facilement malgré un léger vent défavorable. Le moral est comme la météo du moment, au beau fixe. Les jambes tournent bien. Mille kilomètres sont désormais derrière moi. Viennent ensuite, les « Howardian hills » qui sur la route du Sud font encore plus mal, compte tenu de l'état de fatigue. Des toboggans toute en ligne droite et des bosses qui coupent les jarrets. En 2013, j'en avais monté plusieurs à pied mais fidèle au défi lancé à Alston, c'est à vélo que je vais les franchir cette fois.

² Les pavés dans la langue de Shakespeare



A Pocklington, les volontaires préposés au contrôle préviennent les randonneurs qu'une erreur s'est glissée dans la trace GPS retour. Ils conseillent donc de suivre la trace aller à proximité du Humber Bridge. Sont affichées également les prévisions météo pour les heures à venir. Elles ne sont pas fameuses, la pluie refait son apparition dans la nuit et le vent fort est annoncé pour le début de matinée. Je retrouve Aurélien et Thierry qui ont choisi d'aller se coucher quelques heures avant de repartir. Pour moi, restauration et micro sieste au programme. Puis je choisis la version pluie et entame ma quatrième nuit sur le vélo. J'ai eu beaucoup de mal à trouver l'accès cyclable du Humber Bridge. J'ai tourné en rond, en large et en travers sans trouver l'entrée. Aucune aide à espérer de quiconque à cette heure déjà tardive et pas un cyclo en vue. Je rebrousse chemin et je perds patience. Je suis à deux doigts de faire passer le vélo et le bonhomme au-dessus de la barrière quand je finis par trouver l'ouverture. Passé le pont, je m'arrête au premier village et trouve une couchette de fortune sous un abri bus. Je déploie ma couverture de survie et m'allonge sur le banc. Je ne parviens pas à trouver le sommeil. La couverture frissonne sous l'effet du vent et fait un bruit d'alu froissé caractéristique. Puis une ronde de police vient vérifier que tout va bien. Puis un autre cyclo investit l'abri bus voisin et c'est parti pour un concert à la belle étoile pour deux couvertures de survie. Au bout d'une heure, dépité, je lève le camp. Je rattrape un peu plus loin un cyclo qui zigzague en plein milieu de la route. Je lui demande si tout va bien. Il me répond que non, qu'il a envie de dormir. Alors nous engageons la discussion. Il s'appelle Andy, c'est un anglais vivant à Edimbourg. Nous papotons comme des vieux amis et nous allons passer le reste de la nuit à refaire le monde lui, ma radio et moi. C'est ainsi que nous arrivons à Lough. Andy est trop fatigué pour continuer à rouler sans se reposer. Je le laisse donc au contrôle et reprend la route. Conformément aux prévisions météo, la pluie a cessé mais le vent s'est levé avec le jour. Je suis seul face aux violentes rafales qui m'écrasent sur la route. Pas d'arbres, pas de haie, pas une seule côte pour pouvoir se protéger du vent de face. Rien de tel pour briser le moral. Je n'avance plus. J'ai beau essayé de prendre les trains de cyclos qui me dépassent, ils sont trop rapides et je n'aime pas me retrouver au milieu d'un peloton avec le risque de chute, accru par la fatigue des uns et des autres. J'appelle ma petite brune pour donner de mes nouvelles et entendre le son de sa voix et ses encouragements me réconfortent dans ce moment de moins bien. Cependant je continue d'avancer au ralenti et mes pauses sont de plus en plus fréquentes. Pendant l'une d'entre elles, un groupe de six cyclos s'arrête à ma hauteur et m'invite à les rejoindre. Ils sont tous anglais, mais celui qui s'adresse à moi parle dans un français impeccable. Ils sont pour leur grande majorité membres de l'Audax Club de Portsmouth et roulent à un rythme qu'il m'est possible de suivre. Notre progression en file indienne ne nous permet pas d'échanger beaucoup mais la solidarité n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Dès que l'un d'entre nous lâche prise, il est attendu par le groupe. Alors malgré le vent qui se renforce et les rafales qui nous bousculent, nous allons prendre tour à tour les relais et ainsi nous entraider jusqu'à Spalding, le point de contrôle au cœur des *Fenlands*. A la fin du repas, avant de repartir, ils viennent me chercher pour continuer avec eux, si j'en ai envie. J'accepte avec plaisir. J'apprécie leur compagnie et je sais qu'il faudra encore se serrer les coudes jusqu'à l'arrivée. Le vent n'a pas faibli, les bourrasques de face sont vraiment impressionnantes et il nous faut courber l'échine de nos carcasses déjà bien fatiguées. Et pourtant, la bonne humeur règne dans le groupe. Un s'arrête et tous s'arrêtent. Au cœur de l'après-midi, « *at five o'clock* », un arrêt devant un supermarché permet à chacun d'entre nous de faire quelques emplettes. Pete, le grand costaud du groupe va acheter un paquet de glaces type magnum et fait la distribution. Nous savourons tant la glace que la pause et, assis sur le trottoir nous échangeons. Les gars aperçoivent mon maillot du PBP 2007 et quand ils évoquent le sujet, eux les durs de l'Audax de Portsmouth, je réalise ce que cette édition représente pour eux, en matière de difficultés. Deux d'entre eux étaient en vacances en famille en Bretagne à la même époque et avaient même écourté leur séjour. Eole aussi fait son « *tea time* », il est toujours présent et défavorable mais beaucoup moins puissant. Après cette terrible journée, nous croisons les doigts afin qu'il se tienne désormais tranquille. Dans la liste des courses de Pete et John, mon regard est attiré par les petites fioles d'alcool qu'ils glissent dans leurs sacoches. Un petit remontant probablement...



Le contrôle suivant est St-Yves que nous atteignons sans trop de problèmes, le vent ayant décidé de nous accorder une trêve. J'apprends à mieux connaître mes



compagnons comme eux apprennent à mieux cerner le *frenchie* qui les accompagne. Nous nous attablons tous ensemble et nous nous levons comme un seul homme

au top de départ. Il nous reste 120 kilomètres avant la fin de l'aventure. Le parcours Sud est différent du tracé aller. Nous allons d'abord longer une ligne guidée d'autobus, « *the Busway* ». C'est la première fois que je vois cette sorte de piste constituée de travées en béton bordée par une bande cyclable. Nous approchons de l'arrivée et à cette heure de pointe,

beaucoup de « *riders*³ » sont présents sur cette partie du parcours. Mes compagnons ont du feu dans les jambes. Nous dépassons plusieurs pelotons avec un rythme soutenu et de temps en temps, un appel est fait pour savoir si tout le monde est là. Il en manque un à l'appel. L'anglais francophone du groupe a dû exploser dès le départ de St Yves. Moi, je reste sagement dans les roues en me demandant quelle mouche les a piqués. « Patrice, Are you okay? », « Oui, mais pas plus vite! ». Nous arrivons à Cambridge et je constate que le leader du groupe ralentit. Il quitte la trace GPS mais sait visiblement où il va. Il s'arrête. Tout s'éclaire, nous avons roulé comme des morts de ...soif... jusqu'à la devanture d'un pub. C'est l'affluence à cette heure. Nous apposons les vélos sur une clôture toute britannique et Pete et Ade rentrent à l'intérieur et ressortent avec les bras chargés de pintes. Je déguste cette mousse avec gourmandise. Nous savons tous que, sauf accident, nous allons rallier Londres dans les délais et nous savourons cet instant de grande convivialité. L'humeur est au beau fixe lorsque nous quittons le pub. Nous retrouvons la trace GPS du retour et je m'émerveille de la traversée de Cambridge, ville universitaire par excellence où l'ambiance estudiantine côtoie les vieilles pierres des écoles prestigieuses, chargées d'histoire. Ensuite, ce sont les retrouvailles avec les bosses et les petites routes. Et pour la cinquième fois de ce LEL, j'assiste au coucher du soleil. Nous allons rejoindre Great Easton dernier contrôle avant l'arrivée. Tronçon difficile, bosselé et couvert de gravillons. Nous nous octroyons une pause d'environ une heure et demie avec repas et sieste comprise. Les derniers kilomètres ne seront plus qu'une formalité, malgré quelques arrêts dus à la somnolence de quelques-uns. Prétexte ou pas, ce sont les moments choisis par mes compagnons pour sortir leur flasque d'alcool pour lutter contre le sommeil. Je ne suis pas sûr de l'efficacité du remède mais il aura eu le mérite de désinhiber Kieran qui à force de chansons et de danses sur son vélo va dissiper sa tendance à l'endormissement. Nous arrivons dans les faubourgs de Loughton. Pas besoin de plus de lumière pour voir les yeux qui brillent. Nous en avons fini et c'est dans les bras les uns des autres que nous célébrons notre succès.

Le dernier coup de tampon est apposé, il est 3h42. Une belle médaille nous est offerte en guise de récompense. Il règne dans l'école une ambiance de ruche où « *finishers* » et « *volunteers* » bourdonnent en racontant leur LEL. Quelques tapis restent disponibles dans la salle. Je m'allonge sur l'un deux et malgré le bruit ambiant, m'endors instantanément. Je me lève deux heures plus tard, propose mon matelas à un randonneur couché en chien de fusil à mes pieds. Mes copains de Portsmouth ont quitté les lieux mais j'ai le plaisir de me faire interpeler par Andy, mon compagnon d'infortune de la nuit précédente, qui vient lui aussi d'en finir. Nous nous congratulons mutuellement. Je remonte sur mon vélo pour rejoindre le camping et là j'entends : « tu sais à quoi on reconnaît un Diagonaliste ? A ses sandales ! ». Je me retourne et aperçois Aurélien et Thierry, les deux dunkerquois, qui ont également bouclé leur LEL dans les temps. Nous allons finir les derniers hectomètres qui nous séparent du camping ensemble.

Je retrouve mon campement comme je l'avais laissé. Mon premier plaisir serait de prendre une douche mais Manfred, mon voisin allemand m'accueille comme un *héros*. Il n'a pas eu la chance de finir et a échoué une fois de plus à mi-parcours. Nous partageons une tasse de café et il me raconte ses mésaventures et sa tendinite l'ayant conduit à l'abandon. Il est également au courant des statistiques qui sont déjà en train de circuler, il y aurait un bon tiers d'abandon. J'en aurais la

³ Cyclos Randonneurs

confirmation plus tard en apprenant que 831 randonneurs avaient fini dans les temps (sur environ 1500). La part restante représentant les randonneurs ayant fini hors délais (11%) ou ayant jeté l'éponge (34%).

Je souhaite à tous les malheureux de cette édition de trouver en 2021 des conditions plus clémentes pour combler leurs attentes. Allez Manfred, la troisième sera la bonne ! Et j'espère que tu prendras le même plaisir que celui que j'ai eu en savourant la bière que tu avais mis de côté. « *Just for the winners* », avais-tu dit en me l'offrant.



Bien que le cavalier et sa monture n'aient pas été ménagés dans l'exercice, ils ont tenu bon. Ma randonneuse termine son périple avec moult grincements et bruits divers mais la réparation de fortune de mon frein a tenu bon (MacGyver a donc résisté brillamment à MacAdam) et à part une fatigue générale tout à fait compréhensible, j'arrive en excellent état. Il n'est pas exclu, finalement, qu'un peu de poudre de perlimpinpin ait fait son office sur cette terre de légendes.

Ce LEL 2017 a été une incroyable entreprise avec tout de ce que cela comporte de difficultés, d'aléas et de pièges. Ce fut à la fois un parcours difficile, des conditions météo parfois dantesques, des routes pourries, mais aussi des paysages grandioses, des rencontres magiques, une organisation remarquable dans son efficacité et dans son état d'esprit. Même si j'y ai souffert par moment, je me suis régalé pendant 113 heures et 12 minutes et 1449 kilomètres. C'est probablement le plus grand défi cyclo-randonneur auquel j'ai eu la chance de participer. Pourtant, malgré sa rudesse, je l'ai vécu sereinement en savourant chaque instant de baroudeur, **comme si c'était le dernier...**

Mon expérience accumulée ces dernières années a été primordiale dans cette réussite. Sans elle, pas d'alchimie pour transformer une embûche en motivation supplémentaire. Sur la route, même si j'ai roulé tout seul la grande majorité du temps, chaque rencontre a été d'une grande richesse. Je souhaite à tout un chacun de pouvoir vivre ces moments où les sentiments de toute nature sont exacerbés. Tout ne peut pas se décrire avec de simples mots mais une chose est certaine : le bonheur ressenti est proportionnel aux efforts consentis et aux difficultés surmontées.

A l'arrivée, j'ai été envahi par une véritable émotion et un sentiment de plénitude jamais atteints. De mon point de vue, ce LEL restera l'accomplissement de l'exercice de la longue distance. Je suis heureux d'en terminer ainsi et de déclarer que **c'était le ...dernier !**

Promis, juré, craché.

...En 2013, je n'avais pas craché.

Un immense merci à tous ceux qui ont rendu cela possible...



PBP Versus LEL : Mon comparatif *cyclo-palindromique*.

« **Alors, c'est lequel le plus difficile ?** »

La réponse n'est pas si évidente et même si j'ai mon idée là-dessus, je préfère présenter les choses objectivement afin que chacun puisse forger sa propre réponse.

Ce qui les rapproche:

Un petit nom sous forme de palindrome où la troisième lettre est toujours la plus dure à écrire ou, en d'autres termes, un long trajet aller puis un long trajet retour obligeant le randonneur à puiser dans ses ressources.

Des points de contrôle obligatoires et des délais à respecter pour chacun de ces points.

Un dénivelé total très comparable.

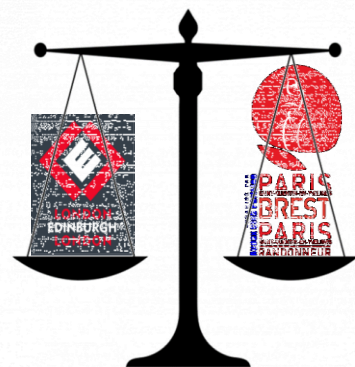
Ce qui les différencie :

La distance : 1400 km pour le LEL, 1200 km pour PBP. Donc le LEL est plus difficile. Oui mais non, puisque le temps imparti pour le LEL est basé sur une moyenne de 12,3 km/h alors que le PBP s'appuie sur une moyenne de 13,5 km/h. Sur les bases du LEL, on donnerait pratiquement 10h de plus aux candidats du PBP. D'autre part, on se prépare pour un brevet de 1200 ou 1400 bornes de la même façon. Si ce n'est que cette année, les deux cents derniers kilomètres du LEL ont été balayés par des vents contraires dont la violence relativise mon dernier propos. Ces 200 km ont sacrément compté et c'est précisément la différence de distance entre LEL et PBP. De plus, PBP s'appuie sur une moyenne à l'aller un peu plus rapide que la moyenne au retour, ce qui correspond à l'état de fraîcheur des cyclos. LEL s'appuie sur une moyenne linéaire sur l'ensemble du parcours. Le randonneur aura donc tout intérêt à faire fructifier sa cagnotte *temps* sur le trajet Nord afin d'aborder le Sud avec une poire pour la soif.

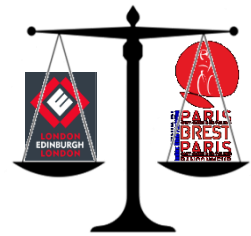
Le dénivelé : « Tu viens de dire qu'il était comparable ». « Ok, mais regardons-y quand même de plus près ». Si le total est comparable, il n'est pas du tout réparti de la même façon. PBP est une route en constante ondulation, usante certes mais sans montée à fort pourcentage. La célèbre montée du Roc Trevezel est quand même plus courte que le non moins célèbre Yad Moss, sommet du LEL. D'autre part, la partie écossaise est très « *collineuse* ». Et enfin, le LEL se distingue par une multitude de rampes de pourcentage à deux chiffres qui sont terribles pour les organismes fatigués, particulièrement sur le trajet retour. Donc, le LEL est plus difficile. Oui mais non, parce que le LEL comprend une partie plate comme la main de 200 kilomètres cumulés. Et ces 200 km, c'est justement la différence entre les deux grands brevets.

Les conditions météo : Pour avoir goûté aux deux brevets deux fois chacun, la difficulté desdits brevets est terriblement dépendante des conditions atmosphériques. Le même brevet sera déjà jugé différemment en fonction des éléments rencontrés. Toutes proportions gardées, PBP 2011 a été une partie de plaisir en comparaison de PBP 2007 et sa météo pourrie. Alors comment comparer deux brevets différents ? Impossible. La seule chose que je puisse dire au travers de mon vécu, c'est que la météo britannique est susceptible de changer extrêmement vite et que les conditions peuvent devenir épouvantables à tout moment. Et franchement, tout particulièrement en Ecosse, quand il y fait mauvais, il y fait plus mauvais que dans l'Ouest de l'Hexagone. Les averses vous laissent à peine le temps d'enfiler un vêtement imperméable et à leur paroxysme vous trempent jusqu'à la moelle. Oui, la « douche écossaise » est une réalité qui, lorsqu'elle vient du ciel, alterne eau froide et eau glacée.

Autre phénomène naturel : le vent. Il n'aura échappé à personne que la Grande-Bretagne est une île. A ce titre, elle est usuellement balayée par les vents. Les vents dominants sont orientés Sud, Sud-Ouest. Vous avez donc une forte probabilité de rentrer avec Eole dans le nez, alors que



statistiquement, les vents d'Ouest bretons ont toutes les chances de vous pousser sur le retour de PBP. Pour le physique et le moral, cela a son importance. La portion la plus venteuse en Grande-Bretagne s'appelle « the Fens », région de marais, où la végétation est plus souvent couchée que debout. C'est aussi la portion plate du parcours. Rappelez-vous ! Ces 200 kilomètres ne sont vraiment pas un cadeau.



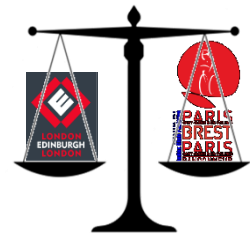
Les routes : Pour les deux brevets, l'itinéraire est tracé sur le réseau routier secondaire. La différence se situe au niveau de l'état des routes. Les routes du LEL sont sur certaines portions dans un état catastrophique. Nids de poules, revêtement abrasif, saignées dans le bitume sont légions et la plus grande vigilance est obligatoire si on ne veut pas se retrouver à terre. D'autre part, les routes sont souvent bordées de talus et n'ont pas de fossés. Toute averse est donc susceptible d'inonder la chaussée très rapidement. A ce moment précis, on ne sait plus sur quoi on roule et on risque à tout instant de planter ses roues dans un trou, voire une fissure. Même par temps sec, l'état des routes est tellement pourri que votre corps est soumis à rude épreuve. La mécanique n'est pas en reste et à l'issue du périple, tout ce qui n'est pas tombé ou cassé : gardez-le, c'est du costaud !
Le mauvais point du LEL, assurément.

Le fléchage : PBP est fléché, LEL non. Et cela fait une sacrée différence. GPS fortement conseillé pour arriver à bon port. Les feuilles de routes aussi détaillées soient-elles, sont difficiles à suivre sur l'itinéraire tarabiscoté du LEL. L'épreuve est suffisamment difficile pour ne pas rajouter les difficultés de navigation. D'autant plus que nombre de kilomètres sont effectués de nuit.

	Place, Instruction	Signed	Road Name	LEG
	START @ Davenant Foundation School, Loughton			
0,0	SO @ X		Chester Road	0,0
0,8	R !SPEED RAMPS!		Pyrls Lane	0,8
0,3	R @ mini O		Englands Lane	1,1
2,2	THEYDON BOIS, L [@ village green]	(Baptist Church)	The Green	3,3
0,2	SO @ X	(Epping 2)	Piercing Hill	3,5
2,2	R @ TRL	(Epping, Harlow)	B1393	5,7
0,3	L @ mini O	(EPPING GREEN, ROYDON)	B182 Bury Lane	6,0
2,1	L	(EPPING GREEN)		8,1
1,3	L @ T	(ROYDON, EPPING GREEN)	B181 Upland Road	9,4
	EPPING GREEN, JACKS HATCH, SO			
4,9	BROADLEY COMMON, 2nd exit @ O	(ROYDON)	B181	14,3
3,5	ROYDON, L	(Hertford, Station)	B181 High St	17,8
2,7	R !CAUTION! turn is on a descent	(HUNSDON, THE HADHAMS)	Kitten Lane	20,5
0,2	R @ T		B180	20,7
5,9	R @ T	(MUCH HADHAM)	B1004	26,6
4,4	L	(Standon)	Bromley Lane	31,0
4,6	L @ T	(Hertford, Royston)	A120	35,6

Ci-dessus, un exemple de feuille de route du LEL. Une fois la lecture maîtrisée, c'est un modèle de précision et de clarté. Ce qui ressemble à des signes cabalistiques pour le profane est un condensé d'indications extrêmement pointues. (Par exemple **R@TRL** signifie **à droite aux feux**). Je laisse au lecteur le soin de trouver lui-même la pierre de rosette lui permettant de déchiffrer les hiéroglyphes de la feuille de route britannique. Sur PBP, on peut se contenter de suivre les flèches qui sont judicieusement placées sur le parcours.

L'ambiance : Différence de taille entre les deux évènements. PBP mobilise une région et l'accueil sur la route y est extraordinaire. S'il n'y avait qu'une raison pour s'inscrire à Paris-Brest-Paris, c'est celle-ci que je mettrais en avant. Les choses évolueront sans doute Outre-Manche avec la popularité croissante du LEL mais l'épreuve, en 2013 et en 2017, s'est déroulée dans l'anonymat absolu, à l'exception de quelques suiveurs venus d'Asie.



Les contrôles : Les points de contrôle sont basés sur le même principe. Ils jalonnent le parcours et permettent au-delà du seul pointage, de se reposer, se restaurer, se doucher... En revanche, la différence de prestations entre LEL et PBP est d'importance. Le montant de l'inscription au LEL donne accès à toutes les prestations. Au LEL tout est compris, au PBP toute prestation est payante. La version « *all inclusive* » est bien plus confortable pour les randonneurs. L'organisation a tout prévu et plutôt bien. Les versions à venir pourront-elles encore être à la hauteur de ces prestations compte tenu du nombre croissant de participants ? Je l'espère mais rien n'est moins sûr. PBP, en tout cas, est largement moins efficace et paye probablement le prix de sa notoriété. Les contrôles secrets n'existent pas sur le LEL. Les contrôles officiels sont placés de telle manière que les passages obligés éliminent toute possibilité de raccourci. L'itinéraire n'est d'ailleurs pas figé au point que des variantes sont proposées par l'organisateur. A la lecture de plusieurs comptes rendus autochtones, j'ai pu avoir la confirmation que les locaux évitaient certaines zones pour diverses raisons. Cela n'est pas interdit par le règlement du LEL au contraire du PBP où le parcours ne donne lieu à aucune liberté de ce type.

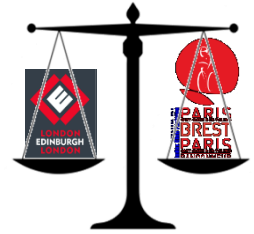
Les drop bags : Une spécificité du LEL. L'organisateur met deux sacs à la disposition de chaque randonneur. Ce dernier a tout loisir d'y glisser des vêtements de rechange, par exemple, ou tout ce qui pourrait lui sembler utile à l'exception de produits liquides. Il choisit ensuite deux points de contrôle comme points de chute (*drop*) de ses deux sacs (*bag*). L'organisation prend leur transport à sa charge. Cela permet au randonneur lorsqu'il atteint un de ces contrôles de disposer de ses effets personnels, que ce soit à l'aller ou au retour. L'avantage est évident puisque cela permet de ne pas trop surcharger ses sacoches et de ne conserver dans celles-ci que l'indispensable immédiat.

Les qualifications : Pas de qualification pour LEL. En revanche, un parcours « super-randonneur » pour PBP, il faut donc s'acquitter à minima des BRM 200, 300, 400, 600 dans les mois qui précèdent l'évènement. A minima, parce que depuis les deux dernières éditions et parce qu'il faut bien limiter le nombre des participants, l'ACP conseille de valider un brevet l'année précédant PBP, et plus celui-ci est long, meilleures deviennent vos chances de pouvoir prétendre à votre inscription.

L'inscription : Sur PBP, lorsque vous avez les prérequis en poche, vous vous inscrivez en ligne et parce que vous avez mis toutes les chances de votre côté avec le BRM de la saison passée, rien ne vous bloque pour l'inscription. Sur le LEL, c'est bien plus spéculatif. La moitié des places est laissée aux adhérents des Audax britanniques (UK Audax). Pour une autre part, les places sont laissées à des randonneurs préinscrits pour de multiples raisons. Ils ont pu être « *volunteers* » (bénévoles) lors d'une édition précédente ou rendre service à l'organisation à un moment ou à un autre. C'est en quelque sorte une récompense qui leur est octroyée. Les places qui restent sont jetées en pâture sur Internet un soir de Janvier et les inscriptions restent ouvertes jusqu'au quota atteint. Une liste principale et une liste d'attente sont ainsi constituées. En 2017, les places se sont arrachées en quelques minutes là où en 2013 quelques heures avaient été nécessaires.

L'assistance : Organisée sur le PBP, très marginale sur le LEL. Le « tout-compris » et les drop bags y sont forcément pour quelque chose. Même si les véhicules d'assistance sont autorisés selon des règles proches de celles du PBP, le LEL ne met vraiment pas en avant cette option. Là où sur PBP, les points de contrôle sont pris d'assaut par des véhicules en tout genre, camping-cars en tête, les parkings du LEL sont déserts et seuls quelques véhicules stationnent en attendant leur randonneur.

Contrôle des vélos : PBP oui. LEL non. Partant d'un principe franco-français où il faudrait tout contrôler, l'ACP vérifie avant le départ que chaque vélo possède un éclairage adéquat et que chaque randonneur possède un gilet réfléchissant. L'organisateur du LEL, *british* « *of course* », parie sur la responsabilité individuelle de chaque randonneur. Force est d'admettre qu'il faut être particulièrement abruti pour partir sur 1200 ou 1400 bornes et s'appuyer sur la seule clarté de la lune



ou sur les phares du copain. Le randonneur est un grand garçon ou une grande fille, suffisamment responsable pour se présenter au départ d'une telle épreuve avec l'équipement et la préparation requise. J'aime assez ce trait de caractère très britannique et vous savez quoi ? Je n'ai jamais vu autant de vestiges de lumières et de phares en tout genre gisant sur la chaussée que sur les premiers kilomètres du PBP, malgré son contrôle obligatoire.

Tous les types de vélos sont bien sûr représentés sur PBP et LEL. On se régale à la vue de ces drôles de machines. La tendance PBP, compte tenu de l'assistance, va plutôt sur le vélo light, voire ultralight. Les randonneurs du LEL dans leur immense majorité sont des cyclos de l'UK audax. Ils transpirent cette culture du cyclo-randonneur au long cours et les plus radicaux comprennent à peine que l'organisateur mette à la disposition des participants de quoi les nourrir ou de quoi les abriter. Nombre de leurs vélos sont des randonneuses, et leurs équipements sont taillés pour ce genre de défi. Ils ont une certaine facilité naturelle à se confronter aux éléments climatiques de leur pays. J'adore leur façon d'appréhender les événements avec flegme et humour. Lors de mes deux participations, je me suis régalé car je me retrouve pleinement dans leur état d'esprit. Même ma randonneuse ne dépareille pas dans les groupes et jamais elle n'a été autant prise en photo que sur le sol britannique.

« Alors, lequel as-tu préféré ? »

Paris-Brest-Paris est une superbe **Expérience**. Londres-Edimbourg-Londres une magnifique **Aventure**.

Je vais me permettre un dernier conseil pour la route (...la vôtre ! pas la mienne !). Si ces deux grands brevets vous titillent, commencez donc par le Paris-Brest-Paris...

Laissez-moi, pour finir, vous livrer les sept commandements de notre maître à tous : Paul de Vivie, alias Vélocio. Si vous avez la sagesse de suivre ces préceptes alors peut-être n'irez-vous pas vite mais vous avez toutes les chances d'aller loin.

1. Haltes rares et courtes, afin de ne pas laisser tomber la pression.
2. Repas légers et fréquents : manger avant d'avoir faim, boire avant d'avoir soif.
3. Ne jamais aller jusqu'à la fatigue anormale qui se traduit par le manque d'appétit et de sommeil.
4. Se couvrir avant d'avoir froid, se découvrir avant d'avoir chaud et ne pas craindre d'exposer l'épiderme au soleil, à l'air, à l'eau.
5. Rayer de l'alimentation, au moins en cours de route, le vin, la viande et le tabac.
6. Ne jamais forcer, rester en dedans de ses moyens, surtout pendant les premières heures où l'on est tenté de se dépenser trop parce qu'on se sent plein de forces.
7. Ne jamais pédaler par amour-propre.

Aujourd'hui, plus qu'une page qui se tourne, c'est un livre qui se ferme. Sans états d'âme ni regret. Juste la pleine satisfaction d'avoir été au bout d'un truc que beaucoup jugeront fou mais oh combien enrichissant !

Bonne route à toutes et à tous.

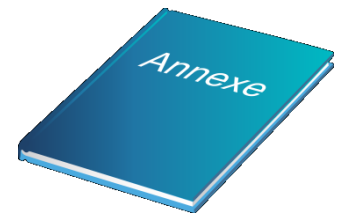
"L'extraordinaire se trouve sur le chemin des gens ordinaires."

Paulo Coelho

Annexes

Les récits détaillés de quelques autres Aventures

- 1) Hendaye-Strasbourg
- 2) Le PBP 2007
- 3) Hendaye-Menton
- 4) Brest-Perpignan
- 5) Strasbourg-Brest
- 6) Perpignan-Dunkerque
- 7) Menton-Dunkerque
- 8) Dunkerque-Hendaye
- 9) Menton-Brest



D'une Cigogne à l'autre

Prologue

Michel en a rêvé. Bien avant qu'il ne connaisse l'existence des Diagonales au sein de la fédération française de cyclotourisme, il nous parlait de rejoindre les deux bases aériennes à vélo : Mont-de-Marsan et Strasbourg. Et puis, arriver un jour en vélo, dans ses Vosges natales, ça l'émoustillait, le titillait déjà depuis quelques années. Alors il s'est mis au boulot : 2005, l'année de son demi-siècle, serait l'année de SA Diagonale. Après tout, si couper en deux l'hexagone à la moitié d'un siècle de vie n'a aucun sens mathématique, c'est en revanche symboliquement fort.

Philippe, lui, c'est autre chose : il est totalement imprégné de l'esprit, des règles et des lois de la FFCT. Alors, lui proposer de participer à une Diagonale, sa première Diagonale, ne pouvait que l'enthousiasmer. Il engrange depuis de nombreuses années des souvenirs de périples cyclos tel un collectionneur méticuleux. Alors pensez donc, l'opportunité d'épingler une Diagonale...

Quant à moi, je pourrais dire que je m'apprêtais à renouer le contact avec ma ville natale : Strasbourg ; je pourrais aussi dire que, ma carte d'identité arrivant à échéance, j'allais y chercher un extrait d'acte de naissance afin de la renouveler. Mais rien de tout cela. En fait, mes quelques années de cyclotourisme m'ont donné le goût de ces grands raids, et que pour rien au monde, je n'aurais laissé Michel et Philippe partir dans cette aventure sans moi.

Chacun de nous s'est préparé selon ses possibilités et disponibilités. Compte tenu de nos obligations professionnelles respectives, notre temps libre s'est partagé entre nos vies familiales et nos entraînements, et ces derniers ont bien souvent été privilégiés au détriment de la vie de la maisonnée. Je ne peux qu'exprimer ma profonde reconnaissance envers les miens pour leur patience infinie, et leurs encouragements, même silencieux, prodigués durant cette phase de préparation.

Michel, de son côté, a fait, défait et refait l'itinéraire, contacté des Diagonalistes patentés, remis son ouvrage sur le métier encore et encore, et nous a ainsi concocté LA ROUTE de la Diagonale. Un itinéraire remarquablement peaufiné, envoyé au délégué dans les temps impartis. Nos carnets de route sont prêts, nos mécaniques huilées, le stress commence à monter en attendant d'en découdre. Le départ est prévu le 14 juillet, 10 heures, au commissariat d'Hendaye. L'arrivée devra intervenir avant le 18 juillet, 13 heures, au commissariat de Strasbourg.

Chapitre 1 : 14 juillet Hendaye-Marmande (Du Ttoro à la tomate)

Le rendez-vous est donné à 7 heures à Gaillères. Les vélos ont été chargés la veille sur le véhicule de Philippe. Notre accompagnateur conducteur est Jean-Pierre, président d'honneur perpétuel de notre club. En fait, si nous faisons partie des licenciés de la FFCT aujourd'hui, Michel et moi, c'est parce que nous avons croisé un jour la route de Jean-Pierre. Et c'est bien lui le responsable qui nous a refilé le virus du cyclotourisme, le vrai, au sens noble du mot, c'est à dire le tourisme à vélo. Aujourd'hui, il « courbe l'échine » face à des douleurs de dos récalcitrantes, et a mis les sorties vélo entre parenthèses mais je nous souhaite de tout cœur de nous retrouver à nouveau tous ensemble à sillonner les routes de France et de Navarre.

Le trajet, jusqu'à Hendaye se fait sans souci, et nous arrivons largement dans les délais au seuil du commissariat. Ainsi, la préparation des montures et l'apprêtement des cyclistes ne se font pas dans l'urgence. Chacun de nous peut fixer le petit drapeau tricolore de circonstance (en ce jour !) sur son vélo. Mention particulière à Philippe qui, cela n'étonnera personne, en soigne la fixation avec minutie et sens du plus petit détail. Marie nous a préparé la salade qui va bien et que nous dégustons dans un silence de cathédrale (ça, c'est mon côté mystique qui reprend le dessus !). Mais de cathédrale, il en sera question plus loin !

9h 50, le repas englouti, nous entrons dans le commissariat. Nous y sommes attendus, et « la chef » de poste nous accueille avec un grand sourire, nous confirme qu'une journée caniculaire est prévue et s'absente un moment avec nos carnets de route. Nous les récupérons un peu plus tard dûment tamponnés. Jean-Pierre nous mitraille photographiquement à la sortie.

10h00, c'est à pied que nous commençons notre périple, sans interdit oblige. C'est que nous ne transigeons pas au club avec la sécurité routière ! La moindre incartade est très vite réprimandée, Monsieur Sécurité est ici représenté par le tiers des candidats à la Diagonale !

Nous voilà enfin partis, la tension accumulée lors des dernières heures va peu à peu s'estomper au fil des kilomètres. Pas pendant les tous premiers, car jusqu'à Bayonne, vigilance maximale, 30 bornes de RN10 bruyante et éprouvante. 18 kilomètres après le départ, j'ai tout de même réussi l'exploit de faire faire à ma crème solaire un double salto arrière hors de ma sacoche, puis de rouler sur le tube tombé sur la chaussée. Gageons qu'à Guéthary, une portion de bitume sera ainsi protégée pour longtemps par un écran total de haute tenue.

Bayonne, première carte postale, puis commence la remontée de l'Adour et la traversée des Landes. La chaleur commence à s'y faire sentir mais reste tolérable jusqu'à la pause déjeuner à St Vincent de Paul. Auparavant, comme un symbole de notre voyage, nous observons un couple de cigognes niché sur le clocher de Rivière.

Le reste de l'étape se découpe en deux parties. Nous sommes écrasés par la chaleur, la progression est laborieuse sous des températures proches de 40 degrés sans ombre. Les pauses sont nombreuses (Tartas, St Yague, St Martin d'oney, Canenx) mais heureusement le profil sans difficultés nous permet de rejoindre Retjons, où l'accueil de nos compagnes et amis nous remonte le moral (Merci à eux !). Un coup de tampon, une collation, des encouragements, un bisou pour les plus chanceux (Michel et moi) et nous voilà repartis vers Marmande. La température a baissé, la nuit est tombée. Nous retrouvons nos vertus de rouleurs et nous effaçons le reste de l'étape en rattrapant une partie du retard accumulé lors de l'après-midi. A signaler, la traversée de Cocumont, village en liesse pour cause de 14 juillet, que nous avons parcouru, vélo tenu en main, dans l'anonymat d'abord, puis sous une ovation générale, dès que nous avons été repéré par les joyeux festayres.

Notre arrivée à Marmande à minuit et demi termine notre premier chapitre. Personnellement, j'ai du mal à supporter ces températures de feu. Je suis donc conscient que j'ai déjà puisé dans mes réserves et que la chaleur prévue pour le lendemain se combinera avec un profil bien plus exigeant que l'étape du jour. Néanmoins, je m'abandonne très vite aux bras de Morphée pour un sommeil réparateur de trois heures !

Chapitre 2 : 15 juillet Marmande-Bourganeuf (De la tomate au steak limousin)

4h15, levée des corps, j'ai droit à un savant *tartinage* de Biafine de la part de Philippe (séquelles d'une surexposition de la veille). Nous prenons le petit déjeuner, procédons aux derniers préparatifs et rangement des sacoches. A ce sujet, je « déplore » que Michel et Philippe aient renoncé à arborer le drapeau tricolore hissé sur leur vélo la veille. Philippe se plaint d'un manque de sommeil, Michel et moi c'est plutôt au niveau du fessier que ça se passe, mais le moral reste bon. Nous partons à 5h15, la côte de Beaupuy nous met très vite dans le ton de la journée.

Nous avançons ainsi régulièrement à travers le Lot-et-Garonne et la Dordogne, la température reste tolérable et les petites bosses sont englouties sans gros efforts consentis. Nous traversons Mussidan, embellie par ses rues décorées de fleurs. Nous rencontrons un couple de cyclos compatissants qui nous permet d'éviter une côte en nous guidant judicieusement.

Lors d'une pause, nous dégustons les fruits achetés plus tôt. Michel en profite pour se tartiner le postérieur avec.... De la crème solaire ! Il s'aperçoit de sa méprise, se traite de grand C..., et j'en ris encore !

Arrivés à Agonac, nous déjeunons très agréablement dans le restaurant du bourg. Nous reprenons notre étape, en loupant la route de Négrondes. Cette petite erreur de parcours n'aura pas une grosse incidence, juste une côtelette supplémentaire. Nous empruntons ensuite la route Napoléon (en tôle ondulée) qui nous amène à Thiviers, lieu de tamponnage.

La reprise est difficile. Il est 15 heures, la chaleur qui monte de l'asphalte est étouffante et fatigue les organismes. Les somnolences de Philippe, mes coups de surchauffe, le profil exigeant, la recherche d'eau nous obligent à beaucoup d'arrêts. C'est de loin mon moment le plus pénible, et il va durer jusqu'à St Léonard de Noblat. Les grosses côtes du Limousin sous 36 degrés me font mal, et j'ai toutes les peines à gérer ces efforts répétés, avec la tronche comme dans un four. Mes deux compagnons de route, sont fatigués eux aussi, mais passent mieux les bosses. Arrivés à St Léonard, nous nous mettons en quête du repas du soir. Une station-service, grill 7j/7 sur l'affiche de sa devanture, nous refuse le souper (sans doute étions nous le 8ème jour mais en tout cas, n'allez pas forcément chez TOTAL, surtout pas par hasard !). Nous remontons sur nos montures, non sans m'être recasqué et rechaussé (j'y croyais bien, moi, au côté 7/7). Nous montons une côte infernale pour atteindre le centre-ville, nous jetons notre dévolu sur une gargotte de pizzas à emporter (En fait, nous n'avons pas eu l'embarras du choix), attendons plus que de raison, payons, et mangeons du bout des lèvres. Même l'appétit a disparu, et le moral est en bas des chaussettes. Mais comme la veille, la reprise après la collation du soir se passe mieux, la température a baissé, la forme est revenue et nous gagnons Bourganeuf dans la nuit et dans un état de fraîcheur que je n'aurais pas soupçonné quelques heures plus tôt.

Philippe me glisse un « et de deux ! » accompagné des deux doigts de la victoire tendue alors que nous arrivons à l'hôtel. Il est 23h15, nous venons de boucler le deuxième chapitre de notre épopée. La douche et la nuit qui suivent, aussi courtes soit elles, seront grandement appréciées.

Chapitre 3 : 16 juillet Bourganeuf-Autun (Du steak limousin au Charolais)

Le réveil sonne à 4h15. Juste le temps de s'habiller, nous nous retrouvons au petit déjeuner que les services de l'hôtel nous ont préparé la veille. Philippe boit son chocolat froid, ce qui le rend un tantinet grognon. On passe en revue les péripéties de la veille et on fait des plans sur la comète. En effet, le parcours de cette troisième étape nous est parfaitement étranger. Nous ne le connaissons qu'au travers de la lecture de la carte routière et nos supputations vont bon train. Michel, le maître de l'IGN, déclare se consacrer exclusivement à la nav. Philippe, le maître du temps, saura bien nous ponctuer l'étape des pauses qui vont bien (c'est à dire, pas trop et pas longtemps ! ☺). Et moi, le maître de moi, je m'appête à affronter une troisième journée de chaleur consécutive avec une certaine appréhension.

La mise en jambes, au départ de Bourganeuf, est difficile. Michel, qui possède la faculté de parler, même en grimant des rampes, nous explique l'importance de son triptyque du matin. Je ne peux pas développer ici plus avant, mais sachez que ce matin du 16 juillet, ça a marché !

Le jour se lève et mes compagnons me font remarquer que mon drapeau a disparu. Seule la hampe est encore accrochée à ma sacoche.

Une grosse côte pour commencer, et ensuite une succession de difficultés jusqu'à Chenerailles. Arrêt à Gouzon, pour le ravitaillement « viennoiserie », Philippe en profite pour chercher de l'eau à l'épicerie du coin. Il revient avec des bouteilles d'eau minérale, même pas fraîche bougonne-t-il, et nous aperçoit en train de s'asperger le visage et remplir nos bidons à la fontaine en plein centre de la place du village, sur laquelle est fixé un écriteau « EAU DE SOURCE » ! Je ne sais pas si c'est grâce aux vertus digestives de cette source, mais Michel s'est mis tout à coup à éructer un borborygme retentissant, faisant sursauter une passante qui traversait la place, et qui n'a pas pu s'empêcher de sourire face à cette incongruité. Michel s'est excusé, gêné comme un gamin pris la main dans un paquet de bonbons.

Le parcours en dents de scie continue ainsi, sous la chaleur omniprésente et nous arrivons à Hérisson, cité recroquevillée sur elle-même au fond d'un vallon. Nous n'y trouvons pas de restaurant « cyclo », nous choisissons donc de faire des courses à l'épicerie du village. Philippe et moi nous chargeons de cette mission, Michel de son côté a fait tamponner nos cartes de route et puis procède à une longue séance d'étirements. Aujourd'hui, il n'est pas serein, il a mal aux jambes et craint la survenue de crampes.

Le repas constitué de crudités, jambon, fruits est apprécié. Nous redoutons l'après-midi qui s'annonce avec les mêmes températures que les jours précédents. Pour sortir d'Hérisson, pas d'autre solution que de monter une côte de 7 km avec des rampes de 10 à 12 % !

Cet après-midi-là qui frôle les 40 degrés, nous traversons des villages vidés de leurs habitants, rues et places désertes comme si un cataclysme nucléaire s'était abattu sur l'Allier. Etrange sensation éprouvée par trois cyclos décalés qui continuent à pédaler sous la chaleur alors que les gens du coin, claquemurés derrière leurs volets clos, regardent sans doute l'étape du Tour de France, pyrénéenne en ce samedi. Un petit moment de répit nous fait emprunter une forêt ombragée, et l'idée d'y faire la sieste germe sous certains crânes !

De la traversée de l'Allier, puis de la Loire, remontent des cris rafraîchissants d'enfants qui se baignent et pataugent dans des piscines naturelles, favorisées par l'évident déficit en eau.

La chasse à la canette continue, et notre progression ressemble aux après-midi précédents. Le retard ainsi accumulé, nous arrivons à Lusay à une trentaine de kilomètres de notre fin d'étape. Nous nous

restaurons d'une pizza (décidément ça devient une habitude !). Michel fait ses étirements salvateurs et Philippe se plaint d'échauffements à la voûte plantaire. Moi, finalement, je ne vais pas trop mal. J'ai géré ma journée avec mes moyens du moment et je m'en sors plutôt bien. Mon seul problème est de nature fessière. Ça ne s'arrange pas du tout de ce côté-là, et je sens que le cuir est entamé.

La fin de l'étape se déroule comme les précédentes, la nuit et la chaleur sont tombées, nous déroulons le ruban ondulé de la route et arrivons à Autun à 23h15. Et de trois ! Pendant que Michel bataille avec le réceptionniste de l'hôtel sur les prestations promises et non tenues, Philippe vient à ma rescousse pour répondre à un porteur de casquette à l'envers qui m'interpelle avec des « Mssieur, Mssieur ! C'est où Hendaye ? et Mssieur ! C'est quand que vous êtes partis ? Mssieur ! Pourquoi vous faites ça ? etc... »

Connaissant ma diplomatie légendaire et ma propension à raconter ma vie au premier venu, aussi sympathique soit-il, Philippe se charge avec succès des relations publiques avec le jeune inconnu. Après ces différents palabres, nous prenons possession de nos chambres. Je me douche avec mon cuissard, il me faudra bien vingt minutes sous l'eau chaude pour décoller la peau de chamois de mes chairs à vif. Les pansements achetés le jour même sont trop petits. Je me glisse sous le drap, ma piaule tient plus du sauna que de la chambre à coucher, mais le bruit en provenance de la rue m'interdit d'ouvrir la fenêtre. Le sommeil me tend les bras. J'y succombe.

Chapitre 4 : 17 juillet Autun-Epinal (Du bœuf charolais aux « pâtes au thon »)

Je me réveille à 4h15. "Comme d'habituuuude !" dirait la chanson. La chaleur qui règne dans la chambre est suffocante. Mon état est assez proche de l'encéphalite rectale. Je rejoins mes compagnons dans la chambre voisine. Le petit déjeuner m'y attend. Les négociations de Michel avec le taulier de l'endroit ont donc abouti. Le café et les tartines sont rapidement avalés. Avant de quitter les lieux, Michel me tend une petite bombe aérosol, "pansement deuxième peau !", m'indique-t-il fièrement. Je prends la bombe, m'en *brumise* copieusement l'arrière train. Au départ, la sensation de frais est plutôt agréable, mais le deuxième effet kisscool est à hurler ! J'ai l'impression de me frotter le Q à la toile émeri, arrosée d'acide chlorhydrique. J'apprendrai un peu plus tard par Marie, épouse de Michel, que ce type de pansement était déconseillé dans le cas des brûlures. En tout cas, Il m'a fallu plusieurs minutes avant que les douleurs ne s'estompent.

5h05, nous quittons Autun. Nous avons droit au rituel des premières côtes comme mode d'échauffement incomparable. Après une trentaine de kilomètres, le point culminant de la journée est atteint ; il porte le joli nom suggestif d'Ivry en montagne. Après la descente, nous faisons connaissance avec l'Ouche, magnifique petit cours d'eau dont le nom va ponctuer toutes les localités traversées pendant une quarantaine de kilomètres. A Lusigny s/Ouche, lors d'un arrêt photo, nous sommes rattrapés par Bernard Faivre, Diagonaliste expérimenté, venu à notre rencontre. La prise de contact est sympathique, le café ainsi que les biscuits apportés par Bernard nous apportent un réel moment de réconfort. La photo des trois prétendants est prise pour immortaliser l'instant et pour illustrer le site internet des Diagonalistes de France. Nous reprenons la route puis une piste cyclable fréquentée par de nombreux cyclos et rollers et arrivons à Dijon, lieu de contrôle. Nous avons toutes les peines à trouver une boulangerie ouverte sur notre parcours. Nous en repérons enfin une. J'y entre et commande nos viennoiseries habituelles, mais il nous faudra aller nous faire tamponner ailleurs car de tampon, il n'y a point !

Notre route nous amène à Fontaine française, où nous prenons le temps d'un petit encas, à proximité d'un étang, sur une place idéalement aménagée pour le tourisme.

Après le casse-croûte, et toujours accompagnés de la chaleur, nous reprenons nos montures et sillonnons le long des immensités des champs de blé, où les moissons vont bon train en ce dimanche

ensoleillé. Après quelques bosses fort respectables, nous atteignons Genrupt (prononcez « Jean ru »). Les oncles et tantes de Marie nous y attendent. Les « tontons flingueurs », armés de leur tuyau d'arrosage nous procurent une aspersion bienfaisante.

Après Bourbonne et son coup de tampon, et quelques kilomètres bosselés, nous atteignons les Vosges. Le premier objectif de Michel est atteint. Il immortalise l'événement en prenant la photo de son vélo adossé au panneau annonçant l'entrée de SON département. Mais il nous reste une soixantaine de kilomètres avant d'atteindre Epinal. Une grande lassitude nous envahit et le profil ingrat de la route y contribue forcément. Pour ma part, mon « ras le bol » s'accompagne d'une douleur lancinante de mon fessier qui m'oblige à me tortiller sans cesse sur ma selle afin de trouver une position plus confortable. Philippe souffre du pied et Michel serre les dents. Nous serions sans doute arrivés très tard à Epinal ce soir-là, à l'image (sans jeu de mot !) des fins d'étapes précédentes mais c'était sans compter qu'un peu plus loin, un vététiste venant à notre rencontre, allait bousculer positivement notre soirée. Arborant un grand sourire, se faisant d'abord passer pour un « contrôleur de Diagonale » mais « trahi » par son VTT, il se présente : Alain qui n'est autre que le frère de Michel. Il blague, téléphone à vélo (ça doit être génétique, Michel aussi est un spécialiste du GSM à vélo, y compris en montant les cols !), nous promet après chaque côte que c'était la dernière (j'ai appris sa profession un peu plus tard : avocat ☺). Toujours est-il qu'il nous escorte joyeusement jusqu'à Epinal que nous atteignons peu après 22 heures. Nous prenons possession de nos chambres fort agréables de l'hôtel. Nous nous douchons, et après un massage de nos jambes lourdes, nous dînons chez Alain, où son épouse nous a préparé un plat de pâtes au thon qui est devenu, à mes yeux, la spécialité culinaire d'Epinal.

Les membres de la famille de Michel se sont mobilisés et nous avons reçu un accueil qui fait plaisir à vivre. Un grand merci à eux pour leur disponibilité et leur gentillesse. Je garderai des Vosges et d'Epinal, l'image (toujours sans jeu de mot !) d'un paysage bosselé certes, mais verdoyant et de ses habitants (en tout cas, ceux rencontrés) ce grand sens de l'accueil.

Nous regagnons nos chambres d'hôtel, les trois heures de repos qui nous attendent sont les dernières avant Strasbourg. Nous avons réalisé plus de 1000 kilomètres en quatre étapes (Et de quatre !, comme dirait Philippe), la dernière ligne droite nous attend.

Chapitre 5 : 18 juillet Epinal-Strasbourg (Des « pâtes au thon » à la Flammeküche)

Lever à 4h00. Ce matin, j'ai décidé de ne pas faire de grasse matinée ! Nous avons aujourd'hui un impératif horaire, il nous faut rallier le commissariat de Strasbourg avant 13 heures pour valider notre Diagonale. D'autant plus que deux difficultés se profilent ; le col de la Chipotte et le tant redouté col du Donon. Philippe est inquiet depuis la veille, mon aptitude très relative à passer les cols, le conforte dans son idée de démarrer la dernière étape plus tôt. Michel a tenté de le rassurer, sa feuille de route a été calculée avec suffisamment de marge pour qu'un départ à 5 heures nous permette de satisfaire aux contraintes horaires. C'est donc à 5 heures pétantes que nous quittons le centre-ville d'Epinal.

A la sortie d'Epinal, nous nous retrouvons face à une voie express, interdite aux cyclos. Nous rebroussons chemin, ce petit contretemps met Michel furax, soucieux du poids des minutes perdues. Nous voici, sur la route de l'Alsace, c'est la première fois depuis que nous sommes partis que j'entends mes compagnons se plaindre du froid. Ils s'arrêtent pour enfiler leurs coupe-vent. Moi, je trouve cet air plutôt vivifiant et savoure ce moment de fraîcheur tant attendu.

30 kilomètres que nous sommes partis, nous abordons le col de la Chipotte. La route est large et traverse la forêt qui reste superbe malgré la dernière tempête de décembre 99. La montée se fait sans effort et c'est sans peine que je me retrouve au sommet. Nous avons eu de telles côtes à gravir depuis Hendaye que ce col fut un réel bonheur à franchir.

Nous descendons vers Raon-l'étape, ultime contrôle intermédiaire. A partir de maintenant, nous allons monter progressivement jusqu'à Raon-sur-Plaine. Les pourcentages s'apparentent à ceux d'un léger faux plat montant (dénivelé de 130 m sur 22 km !). A Raon-sur-Plaine, comme son nom ne l'indique pas, nous sommes au pied de la difficulté de la journée. Le juge de paix, j'ai nommé le Donon, se dresse sur 4 kilomètres à 7% de moyenne. Les conditions de son franchissement décideront de la réussite ou non de la Diagonale, au sens strict du règlement.

Je laisse partir Michel et Philippe, les isards du groupe, et m'attaque aux forts pourcentages de la grimpe, à mon rythme. Des rampes fréquentes à plus de 10%, voire 13% à la sortie d'un lacet, je m'installe dans une cadence qui, vaille que vaille, va m'amener à la pancarte « Col du Donon – altitude 727m ».

Dans le dernier kilomètre de l'ascension, je reçois des gouttes de pluie. Michel s'était promis de chanter « Je viens du Sud » en montant le Donon. C'est donc sans étonnement aucun que je constate qu'il est passé à l'acte ! En tout cas, nous sommes dans les temps et cela s'arrose ! Photos au sommet, léger casse-croûte, et nous entamons la descente rapide jusqu'à Schirmeck.

Après Schirmeck, le profil est en pente douce jusqu'à Mutzig. Un panneau « Transit interdit » me fait sourire, c'est un comble d'interdire le transit au pays de la bière ☺ ! Un cyclo assis sur un pont nous fait signe. Nous nous arrêtons, il se présente : Alain Schaubert. Diagonaliste patenté de son état, il nous apprend qu'il vient de terminer sa quatorzième Diagonale, quelques jours auparavant, et qu'il n'a pas eu encore le temps de nettoyer sa randonneuse. Il se propose d'être notre poisson pilote jusqu'au terme de notre aventure. Il nous indique la boîte postale où nous nous délestons de notre dernière carte postale. Puis nous lui emboîtons « la roue ». Alain va nous guider jusqu'à Ernolsheim puis au travers des méandres des pistes cyclables strasbourgeoises. Nous roulons sur un bon rythme. Nous nous autorisons juste un arrêt à proximité d'un champ où de nombreuses cigognes cherchent leur casse-croûte. Je ne peux m'empêcher de penser aux cigognes aperçues à Rivière, près de Dax, lors de la première étape. Quel chemin parcouru et qui ressemble tant à la migration de ce magnifique oiseau fuselé !

Notre voyage tire à sa fin. Je savoure désormais chaque coup de pédale. Difficile de décrire ce que l'on peut ressentir dans ces moments-là. Il n'y a pas de mots. Juste des sensations. Pas de celles qui se racontent mais de celles qu'on vit intensément, seul avec soi-même, égoïstement.

Nous arrivons à l'hôtel de Police. Marie et Sylvie nous y attendent et c'est sous leurs applaudissements que nous mettons pied à terre. Un dernier coup de tampon asséné par les fonctionnaires de police sur nos carnets de route. Alain prend congé après nous avoir une dernière fois photographié, avec son ... téléphone.

Et voilà, c'est fini... Nous allons maintenant pouvoir profiter de Strasbourg et de sa cathédrale (je vous avais prévenu !) et aller manger tous ensemble la tarte flambée de Einzheim accompagnée de son Riesling. Michel nous l'a tant vanté que c'est aussi pour ça que nous avons fait le voyage !

Epilogue

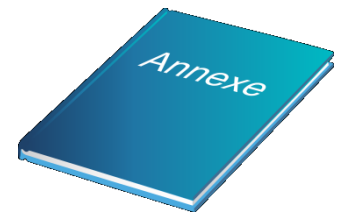
Hendaye-Strasbourg, jamais une Diagonale n'a eu de sigle de circonstance aussi juste. HS c'est comme cela qu'elle nous a laissés. Nous avons demandé beaucoup d'efforts à nos corps et eu besoin de beaucoup de force morale pour venir à bout de notre périple. La canicule nous a copieusement éprouvés lors de nos longues étapes, j'y ai connu des moments pénibles mais à aucun moment je n'ai pensé abandonner.

Je ne souhaite à personne d'endurer les douleurs récurrentes qui vous entament non seulement le cuir mais aussi le moral, mais je souhaite vivement à tous mes amis de vivre la joie intense d'être allé au bout du truc qu'ils se sont fixé. Et cette joie est souvent proportionnelle aux efforts consentis ! La deuxième chose que je retiens, c'est la force du groupe. Vivre et partager ces moments-là, c'est fort, extrêmement fort. Et si l'on est toujours ami en arrivant, on a toutes les chances de le rester quelque temps encore. D'autres Diagonales à venir ne sauraient en venir à bout.

Ce que je voudrais dire enfin, c'est que malgré nos galères toutes relatives, nous n'avons pas essuyé d'ennui majeur qui aurait pu remettre en cause notre projet. Pas de chutes, pas de problème de santé (à part la bobologie habituelle dans ce type d'exercice) et pas de problème mécanique non plus. Même pas une seule crevaision, c'est dire !

Tracer une Diagonale, c'est une aventure humaine extraordinaire, riche en émotions, qui mérite bien qu'on se plie en quatre pour couper la France en deux, même si cela doit coûter la peau des fesses. Et là je sais de quoi je parle !

Voilà qui achève ce récit, que d'aucuns pourront trouver incomplet, insipide, voire inintéressant mais c'est ainsi que j'ai vécu les événements, et je les raconte avec mes mots, avec mon cœur. Après tout c'est ma Diagonale, ma toute première Diagonale...



Paris-Brest-Paris 2007

Paris-Brest, c'est pas du gâteau

Prologue

Par quel curieux phénomène, ai-je bien pu me retrouver au départ de Paris-Brest-Paris un certain 20 août 2007 avec 5000 et quelques autres énergumènes tous plus fluorescents les uns que les autres ?

Tout remonte aux années 98-99, période de mes débuts cyclo. A cette époque, mes sorties frôlaient les quarante kilomètres, et l'état dans lequel je finissais mes balades s'apparentait plus à l'apoplexie qu'à la forme d'un coureur à la fin de son étape de montagne du tour de France, toujours prêt à répondre aux sollicitations des journalistes et avec le sourire en prime.

Bien que mal en point chaque dimanche midi, il me tardait de retrouver les copains du club le dimanche matin suivant, en connaissant pertinemment l'état de délabrement qui serait le mien quelques heures plus tard. C'est comme ça qu'on attrape le virus de la cyclomania qui depuis sévit dans chacune de mes veines.

A cette époque, afin de parfaire mon initiation, Michel me prêtait chaque mois un numéro de Cyclopassion, magazine traitant de cyclisme en général. Un article consacré au PBP99 me fit découvrir un univers que je ne pressentais même pas. Y était relatées les tribulations de ces forçats volontaires, qui forcent l'admiration en même temps qu'ils suscitent l'inquiétude. Bien sûr, j'étais à mille lieux de m'imaginer en faire partie un jour, compte tenu de mes prouesses décrites plus haut, mais ce truc m'avait fasciné.

Et puis le virus a continué son œuvre, 2002 a été un tournant et Bordeaux-Sète m'a réellement donné le goût des longues distances.

J'ai suivi avec envie le PBP2003 en me disant que le prochain ... peut-être ...

Finalemment, le Bordeaux-Paris bouclé en moins de 31 heures en 2004 avec mes deux compagnons Rémi et Philippe m'a définitivement persuadé que mon rendez-vous avec Paris-Brest-Paris aurait lieu en 2007.

Trois ans plus tard, je suis fidèle au rendez-vous, sur la piste du gymnase des Droits de l'Homme à Guyancourt, habité par une joie intérieure de participer à la fête et le secret espoir d'arriver à Brest comme ultime ambition. Je n'ai rien oublié des difficultés de cette saison, les brevets qualificatifs difficiles et insuffisamment préparés pour cause professionnelle, en particulier le BRM600 bouclé d'extrême justesse, la défection de tous mes compagnons hormis Michel, l'arrêt d'une diagonale pour cause de météo, et le blocage de mon genou trois semaines avant le départ à cause d'un ménisque rebelle.

Le simple fait de pouvoir me rendre au départ est donc vécu comme un heureux événement qui se suffit à lui-même. Me voilà prêt à goûter chaque minute de ce Paris-Brest avec une gourmandise sans égale.

Nous sommes arrivés, Michel et moi, accompagnés de nos fidèles assistantes, la veille après-midi à St Quentin et avons récupéré nos carnets de route et plaques de cadre. Compte tenu des conditions météo et des lieux rendus boueux, le contrôle des machines est remis au lendemain, jour du départ. Le premier contact avec les bénévoles de l'organisation est tout de suite sympathique. Une ambiance de kermesse plane sur le site. Les formalités terminées nous regagnons notre hôtel à Chartres. Le compte à rebours est désormais lancé.

Après une bonne nuit, la journée du Lundi va être consacrée au shopping et tourisme pour les filles, au farniente et à la découverte du hockey sur gazon sur Eurosport pour Michel et moi.

A 18h30, nous quittons l'hôtel, prenons la voiture jusqu'à Maurepas, nom prédestiné pour dîner dans une cafétéria. Nous y rencontrons quelques candidats au PBP. Le repas est très moyen, mais je mange d'un bon appétit une sorte de conglomérat de macaronis que j'aurai boudé dans un autre temps. Michel, mange du bout des lèvres. De toute évidence, ça ne passe pas !

Nous reprenons les voitures, nous atteignons Guyancourt vers 21 heures. Je prépare ma Salmonette, remplis ses sacoches, et déjà les premières gouttes de pluie s'invitent à la fête. Michel, me rejoint, après avoir garé son véhicule dans le parc longue durée. Nous enfourchons nos montures, et arrivés au Gymnase, nous rejoignons la queue du peloton constitué par des milliers de cyclos déjà en place. La vue de ces milliers de points fluos entassés sur la piste d'athlétisme semble irréaliste. Je suis l'un de ces points et je suis au départ de la plus belle aventure pour randonneur qui soit, le **Paris-Brest-Paris !**

Le Départ Lundi 20 août 22h50

Les vagues de départ s'enchaînent toutes les vingt minutes ponctuées par un coup de canon. A chacun de ces départs, cinq cents cyclos s'élancent. Nous attendons notre tour dans une ambiance sympathique, échangeons quelques mots avec nos voisins. Un paris-breteur aussi chevronné que bavard m'abreuve en conseils en tous genre, moi le néophyte. Michel, quant à lui, bataille avec son éclairage arrière récalcitrant.

A quelques encablures des tables de pointage, le ciel se vide sur nos têtes. Nous sommes trempés avant même d'avoir commencé. Un baptême, en quelque sorte.

Nos carnets de route reçoivent leur premier coup de tampon et nous rejoignons le sas de départ. Nos petites femmes nous y attendent. Derniers bisous échangés. A 22h50, nous sommes en place. Au coup de canon, le convoi s'ébranle doucement, sous les acclamations d'un public venu nombreux.

Tous ces encouragements et applaudissements à notre encontre, nous les anonymes de la petite reine, me font monter les larmes aux yeux. C'est avec la vue brouillée que je donne mes premiers coups de pédales.

Nous grillons allégrement les feux de l'agglomération de St Quentin sous l'œil bienveillant des forces de l'ordre, la chaussée nous étant réservée. Notre allure prudente contraste avec les nombreuses « mobylettes » qui nous dépassent. Nous quittons les rues éclairées de la ville et empruntons les premières routes sombres. Nos éclairages y sont enfin efficaces. Nous entrons dans notre première nuit d'insomnie, précédés par une file de feux rouges s'étendant à perte de vue.

Guyancourt-Villaines-la-Juhel (220 km)

Nous roulons à un bon rythme cette nuit-là, nos éclairages font merveille et bon nombre de cyclos moins bien équipés s'agglutinent à l'arrière, tels des papillons de nuit sur un réverbère. Nous nous arrêtons peu. Juste le minimum pour la pause pipi et le tartinage fessier.

La pluie se manifeste après les 120 premiers kilomètres. Le relief accidenté du Perche combiné au déluge rend la progression difficile. Nous nous arrêtons à une boulangerie à Mortagne, trempés comme des soupes. Le temps d'acheter quelques viennoiseries et d'inonder le carrelage du boulanger et nous repartons sous le déluge.

Un ravitaillement est prévu à Mortagne, Michel me demande mon avis. Je lui suggère de continuer. Compte tenu des conditions apocalyptiques, un arrêt prolongé et plus dure serait la reprise. Je le regarde sur le vélo, il me refait le coup de Montauban (Bordeaux-Sète) et tremble comme une feuille. Il faudra attendre la côte suivante pour qu'il se réchauffe un peu. L'avantage du relief local, c'est qu'il n'y a pas à attendre longtemps et une succession de bosses va nous amener à Villaines-la-Juhel dans un crachin quasi permanent.

10h13 ; Nous arrivons à Villaines dans une ambiance de fête foraine où un speaker chauffe l'assistance. Nous allons pointer dans la salle de contrôle. Je passe un coup de téléphone à Sylvie. Nous sommes en avance sur le planning et les filles sont à une heure de voiture. Nous leur donnons

rendez-vous à Fougères et nous allons nous restaurer au self. Potage de légumes, pâtes et omelette sont les bienvenus. Remplissage des bidons et nous quittons les lieux une heure plus tard.

Villaines-la-Juhel – Fougères (89 km)

Pas de partie plate sur le parcours. Si tu ne descends pas, c'est que tu montes. Je n'ai pourtant pas de souvenir particulier de cette portion, la routine, en quelque sorte... La météo est moins mauvaise. Heureusement, car peu de temps avant, Michel m'avait prévenu : « Si ça continue comme ça, je bâche à midi... »

La rencontre avec une cyclote américaine du Minnesota, m'a un peu sorti de mon train-train. S'exprimant dans un français impeccable, elle voulait savoir ce que voulait dire les initiales DF visibles sur nos vélos. Je lui ai donc décrit ce qu'étaient les Diagonales de France.

D'ailleurs, ce logo sera à plusieurs reprises un signe distinctif donnant l'occasion d'être salué ou de saluer un collègue Diagonaliste.

Nous atteignons Fougères à 16h06. Nous pointons, embrassons nos petites femmes que nous voyons pour la première fois sur le parcours et allons nous restaurer au self. Nous n'avons réalisé que le premier quart du parcours, mais physiquement, la fatigue est déjà là. J'en profite d'ailleurs pour aller me faire masser rapidement dans une antenne de la protection civile. Nous repartons une grosse heure plus tard, pour ma part davantage revigoré par mon plat de pâtes que par le massage TGV dispensé.

Fougères - Tinténiac (54 km)

C'est entre Saint-Hilaire des Landes et Sens de Bretagne (km 331) que Michel a jeté l'éponge. « Plus de jus », m'a-t-il dit ! Et pour ne pas perturber ma progression, il m'a conseillé de jouer ma carte tout seul. A ce moment-là, j'ai bien compris qu'il n'y avait rien à faire pour le convaincre. J'avais perdu mon équipier, mais je ne savais pas encore que c'était au profit d'un assistant, modèle de dévouement et de disponibilité.

Mich-Mich m'a laissé ses feuilles de route, je l'ai laissé tristement derrière moi puis j'ai rejoint un petit groupe.

Mon objectif : Atteindre Brest. Je n'ai eu que cela en tête à partir de ce moment. Quand tu te retrouves seul sur la route, il est important de conserver des points de repères les plus simples possibles et d'éviter de trop gamberger. Il me fallait dorénavant apprendre à partager avec moi-même des kilomètres de macadam et supporter de longues heures de solitude.

Cette portion de route n'étant pas très difficile, je rejoins Tinténiac à 19h50.

Je pointe au contrôle puis me restaure d'un plat de pâtes et d'un potage très moyens. De toute évidence, ce self ne gagnera pas ses étoiles au Michelin. Néanmoins repu, je repars après une heure de pause, tout seul. Ma deuxième nuit sur le vélo m'attend.

Tinténiac - Loudéac (85 km)

Dès la sortie de Tinténiac, j'aperçois au loin la grande antenne d'un relais perché sur une butte. Il s'agit de Bécherel vers lequel je me dirige inexorablement. En fait, cette bosse est plus impressionnante que difficile et le panorama d'en haut est plutôt agréable.

Je roule sur un bon rythme jusqu'à 22h15. La fatigue me rattrape. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Je suis tout seul sur la route. J'allume mon lecteur MP3, je croque un bonbon à la menthe, mais rien n'y fait. Je m'arrête à St Méen le Grand, patrie des Bobet, je m'adosse au mur de l'église. Je ferme les yeux. Une micro sieste et un quart d'heure plus tard je reprends la route. Les villages traversés cette nuit-là seront presque autant d'occasions d'arrêt.

Je perds du temps, j'en suis conscient mais je ne parviens pas à résister aux somnolences. D'ailleurs le peu de monde sur la route m'invite à croire que beaucoup ont choisi de dormir et les seuls randonneurs que je rencontre sont atteints du même mal que moi. Les bancs, cabines téléphoniques, toilettes publiques, arrêts de bus, halls d'agences bancaires sont tous occupés par d'étranges créatures

plus proches de bernard-l'ermite en aluminium que de cyclos opérationnels. D'autres ont jeté leur dévolu sur les bistrotts encore ouverts pour avaler des boissons chaudes.

Cette galère va durer jusqu'à Plumieux. Je choisis, comme à mon habitude, de m'adosser contre le mur de l'église. Je ferme les yeux. Un autre cyclo me rejoint, s'enveloppe dans sa couverture de survie en alu, nous échangeons quelques mots. Mon micro sommeil a été interrompu par la pluie. J'ai regardé mon voisin en état d'immersion sous sa couverture. Je suis reparti, sous l'averse bienfaisante. Je suis arrivé à Loudéac à 3h35. Michel m'y attendait. De toute évidence, sa nuit n'a pas été meilleure que la mienne. Après le pointage et le fameux plat de pâtes traditionnel, je me suis allongé dans la voiture. J'ai dormi comme un bébé pratiquement une heure. Michel, pendant ce temps, a pris en charge mon ravitaillement ; sacoches, bidons, feuille de route. Rien d'autre à faire que de remonter sur mon vélo. Je me sens reposé. Il est 5h20. Je repars dans la nuit de « mes » côtes d'Armor.

Loudéac – Carhaix (75 km)

Tôle ondulée sur 75 kilomètres. La pluie a cessé, le vent s'est renforcé et souffle assez violemment. Au sommet des côtes, le peu de végétation ne nous protège guère des rafales. La progression est difficile mais je suis heureux de constater que je suis en forme. Mes somnolences se sont envolées, et je n'ai de douleurs nulle part. Compte tenu des éléments du relief et de la météo, je prends mon mal en patience et j'avance gentiment. A Corlay, je suis dérouté par les organisateurs. Contrôle secret. Je pointe sans perdre de temps, je repars et j'atteins Carhaix accompagné par un collègue Diagonaliste, Parisbresteur multirécidiviste, que la providence a mis sur ma route. Nous arrivons à 10h05.

C'est l'occasion d'y retrouver mes assistants dévoués. Je pointe, avale mon potage et plat de pâtes désormais institutionnels. Je change ma tenue de pluie contre celle plus printanière qui affiche les belles couleurs de mon club de Roquefort. Côté intendance, Michel a fait ce qu'il fallait, j'enfourche ma monture sans autre préoccupation à 11h00. Le prochain contrôle est prévu à Brest. Je me sens prêt à relever le défi.

Carhaix – Brest (85 km)

Le soleil est de la partie. De toute façon, avec ce vent tourbillonnant, pas un nuage ne peut rester accroché. Le parcours est très difficile, mais le moral est au beau fixe et je savoure chaque minute. Je traverse le village de Poullaouen, au sommet d'une côte comme il se doit. Une pensée amicale pour notre copine Anne dont c'est le fief breton.

Puis c'est Huelgoat, sa forêt, sa rivière magique. A partir de là, c'est pratiquement vingt kilomètres d'ascension pour se hisser au sommet de Roc Trevezel, point culminant du PBP. Sur la route, devant moi, s'étale une longue procession, digne d'un grand pardon breton. Le panorama y est magnifique, et des groupes de spectateurs nous acclament et nous encouragent.

Cela restera un grand moment de mon Paris-Brest.

J'entame la descente puis remonte sur Sizun. Quelqu'un m'interpelle, il s'agit d'un cyclo rencontré en juillet, au Mans, sur notre Diagonale et qui avait eu la gentillesse de nous accompagner jusqu'à notre hôtel. Nous avons discuté à l'époque au sujet du PBP et nous nous y étions donné un rendez-vous plus qu'hypothétique compte tenu de l'affluence attendue.

Il m'a fait part de ses galères depuis Guyancourt, de ses difficultés de s'alimenter, de la météo pourrie, et de ses moments de doute. Pour l'heure, il va mieux et continue son petit bonhomme de chemin. Moi, je lui réponds que je vais arriver à Brest et que, dans ma tête, mon contrat est rempli. Nous nous quittons, les noms des villages comme Dirinon sur les panneaux me rappellent les commentaires de Mich-Mich en juillet, alors que nous circulions en voiture sur la voie express.

Je savais que l'arrivée sur Brest n'était pas simple. Que le point de contrôle se trouvait au bout d'une côte interminable sur une bande cyclable. Je m'y étais donc préparé. Ce que j'ignorais, c'est la bosse qui m'attendait à Plougastel-Daoulas, balayée par les vents. Ensuite la descente sur Brest, une merveille ! La vue du pont suspendu sur l'Elorn, la mer, le ciel bleu, une vraie carte postale !

j'aperçois en contrebas le pont Albert Louppe, tant espéré. J'entame sa traversée. Le vent gêne ma progression. Je m'en fous, je jette un coup d'œil sur ma droite, ce sont les haubans de l'Elorn, sur ma gauche, une belle plage. Les cyclos s'arrêtent pour prendre des photos. Moi, c'est gravé.

Je quitte presque à regret le pont, j'entame la longue côte attendue. J'aperçois Michel qui vient à ma rencontre. Il m'applaudit. « Il te faudra du courage, beaucoup de courage, la côte est longue ! » me dit-il. Ça va aller ! Je suis sur un nuage et j'arrive au point de contrôle. J'aperçois Sylvie et Marie, j'ai le pouce en l'air levé en signe de satisfaction. Il est 16h45, je vais pointer.

Dans mon esprit, si Sylvie m'avait demandé d'arrêter, j'aurai arrêté là. Mais elle a eu la réaction que j'espérais. Elle m'a encouragé à continuer pour ne rien regretter. Je suis dans les temps, tout juste. Je n'ai mal nulle part. Et j'ai envie d'aller voir plus loin. Avant de me rendre au self, je vais au bar consommer ma boisson offerte. Je choisis une blonde qui transpire. « A la tienne Jean-Paul ! »

Au restaurant, je rencontre Maurice Portes du club du Haillan, chez qui nous avons fait tous nos brevets qualificatifs. Il est inquiet par rapport aux retards accumulés et à la prochaine nuit qui l'attend. Je prends un repas copieux. Il est 18h25, comme à l'habitude mon vélo est prêt, je reprends la route.

Brest - Carhaix (85 km)

Le chemin du retour diffère légèrement de l'aller. D'abord jusqu'à Sizun, où je découvre des bosses différentes avant de me retrouver au pied de roc Trevezel. C'est parti pour une quinzaine de kilomètres jusqu'au sommet. Le soleil est sur le point de se coucher. Le ciel est rouge vif dans mon dos. Le spectacle est superbe. Quelques spectateurs sont encore là pour nous encourager. D'ailleurs je croise encore des cyclos qui se rendent à Brest.

Pour rentrer sur Carhaix, je ne quitte plus la grande route et sans aucun arrêt j'atteins le point de contrôle pour la deuxième fois de cette longue journée. Il est 23h07. Je me restaure puis me fait masser par ma masseuse préférée. Je m'étends dans la voiture pour un petit repos de trois quarts d'heure.

Je repars avec des vêtements propres et ma veste de pluie. La trêve météo n'aura duré que quelques heures, le temps d'aller au bout de la terre et d'en revenir. Il est 0h55, j'entame ma troisième nuit d'insomnie.

Carhaix – Loudéac (75 km)

J'appréhendais, cette étape. Je me doutais bien que je retrouverais la tôle ondulée de la veille. Il pleut, la route n'a pas de marquage au sol, et je roule seul. A plusieurs reprises, j'ai failli louper les flèches du retour et je dois redoubler de vigilance pour ne pas m'égarer. Cela a au moins le mérite de me tenir éveillé. Je m'arrête à Corlay sous un crachin persistant pour manger une salade de thon sur un banc. Les bars des villages traversés sont pris d'assaut.

Je continue ma route lentement mais sans arrêt. Cela me permet d'arriver à Loudéac à 6h10. Michel m'y attend, et pendant que je me restaure, il se charge de refaire les pleins des bidons, amène mon vélo au stand Salmon pour une petite révision et lubrification. Je récupère ma salmonette prête à repartir. Il est 7h34.

Loudéac – Tinténiac (85 km)

La première moitié de l'étape est plutôt morose, les bosses sont longues et continuent leur travail de sape. Et le temps se détraque à nouveau. Une pluie froide me tombe sur les épaules. Je suis sous l'averse qui s'est renforcée quand je suis dérouté par l'organisation pour un contrôle secret.

En rentrant dans la salle de pointage, il y a une telle différence de température que mes lunettes se chargent instantanément de buée. Une fillette adorable se précipite et me tend un mouchoir en papier. Les personnes chargées du coup de tampon m'indiquent qu'il est possible de prendre une boisson chaude. Je ne fais pas prier, je commande un grand bol de soupe de légumes, accompagnée de

morceaux de pain. Je m'attable et discute avec mes voisins de la pluie et du beau temps. Un quart d'heure de réconfort. Et réchauffé tant par l'ambiance que par la soupe, je reprends ma route. Rien de particulier jusqu'à Bécherel et son relais. Pour la première fois depuis le départ, je vois des cyclos poser pied à terre et passer la bosse à pied. J'arrive à Tinténiac à 12h30. Je pointe. Michel m'attend. Les filles sont parties faire des courses, compte tenu de la qualité moyenne de la restauration constatée à l'aller. On s'installe tous les quatre sous un chapiteau. C'est sympa, c'est la première fois que l'on se retrouve tous ensemble à table depuis le départ. Je quitte Tinténiac une petite heure plus tard.

Tinténiac – Fougères (85 km)

Cette portion ne devait pas poser de problème. Elle est à la fois courte et son relief pas trop difficile. Mais je me suis mis à gamberger. Forcément, depuis Brest, chaque étape me rapproche du point de départ et c'est la première fois que je pense sérieusement à rallier le gymnase des Droits de l'Homme. Alors je me lance dans des calculs, encore et encore. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, à ce rythme de croisière, je suis trop juste pour rentrer dans les délais. Ma seule chance, c'est de m'arrêter dans les contrôles moins longtemps, et de rouler sensiblement plus vite. Cela signifie aussi qu'une quatrième nuit blanche m'attend. Je sais que ma réussite est à ce prix. J'arrive à Fougères à 17h00. Le contrôle est atteint après une petite bugne à 15% où je vois quelques cyclos à nouveau transformés en piétons. Après le traditionnel pointage, je fais part de mes craintes et de mes décisions à mes partenaires. Plus de repas au self, l'heure est désormais aux sandwiches que vont me préparer mes fidèles assistants. Mon arrêt à Fougères aura duré 25 minutes. Je reprends la route, déterminé.

Fougères – Villaines-la-Juhel (89 km)

J'ai quitté la Bretagne. Le parcours qui m'attend est réputé difficile. Le départ est poussif, mais je parviens à trouver un bon rythme. J'ai retrouvé de la vélocité. Sur la route, des riverains ont installé des tables sous des parapluies pour nous offrir des boissons chaudes, des biscuits maison et des paroles réconfortantes. La pluie bat son plein, et voir ces gens se risquer au dehors pour nous aider est incroyable. Je m'arrête, bois un café, échange deux mots, et repars, gonflé à bloc.

Un peu plus loin, une vision me glace le sang, un véhicule de pompier bloque la route, des secouristes s'affairent autour d'un cyclo couché sur la chaussée. Je croise le véhicule du SAMU, toutes sirènes hurlantes. Cela semble grave mais je n'ai pas d'informations supplémentaires.

Je continue mon chemin, les bosses font mal, et les descentes sont dangereuses. Il y a beaucoup d'eau sur la route, et les mains sont douloureuses à force d'écraser les cocottes de freins. La dernière grosse difficulté franchie, j'arrive à Villaines (Ce soir-là, la bien nommée)

Il est 22h50. J'ai rattrapé mon retard. J'avale mes sandwiches, me fait masser.

Et repars dans la nuit.

Villaines-la-Juhel – Mortagne (82 km)

Je jette un coup d'œil sur le petit panneau à la sortie du contrôle. J'ai passé le cap des mille kilomètres. Je n'en tire aucune satisfaction, je suis dans mon truc et j'ai 80 bornes à faire. Je ne suis pas tout seul à rouler cette nuit qui, je le sais, sera celle de l'échec ou du succès. Un long convoi de feux rouges s'étend à perte de vue. A chaque petit coup de « moins bien », j'essaie d'échanger quelques mots avec mes voisins qui font de même de leur côté, et cela nous permet de rester éveillés. Tantôt un belge, un allemand, un toulousain qui m'a supplié de lui parler pour l'empêcher de s'endormir...

J'ai aussi trouvé sur la route des ravitaillements spontanés où des boissons chaudes nous étaient offertes. A Mamers, par exemple, où j'ai bu un thé servi par des dames charmantes qui s'excusaient presque de ne plus avoir de café.

Finalement, je ne sais pas quel état de grâce cette nuit-là, la quatrième, m'a permis d'arriver à Mortagne sans subir les somnolences redoutées. Il est 5h25. Je suis dans les temps. Michel est fidèle au rendez-vous. Et il endosse même les fonctions de masseur afin de faciliter ma remise en jambes. 23 minutes d'arrêt. Je prends la direction de Dreux.

Mortagne – Dreux (75 km)

La concentration de l'étape précédente a laissé la place à un moment de terrible découragement. Vingt kilomètres de grosse galère, des côtes qui semblent plus dures que toutes celles qui les ont précédées, un état apathique généralisé sans explications rationnelles. J'ai mon genou droit qui devient franchement douloureux.

Heureusement, un peu plus tard, le relief est à nouveau plus facile, le jour est levé et je recommence à pédaler rond. Et je fais une rencontre très sympathique avec l'équipage d'un tandem, fort connu d'un forum dédié au PBP que nous avons beaucoup parcouru, Michel et moi, dans les longs mois qui ont précédé le départ. J'établis le contact avec Magaly et Marc, alias « Tandem breton ». Magaly m'explique qu'ils ne sont pas sereins par rapport aux délais. Marc souffre de tendinites aux deux genoux. On s'est mis à discuter, on a oublié nos bobos. Nous avons progressivement augmenté notre vitesse et nous sommes arrivés ensemble à Dreux en se racontant chacun notre PBP. Nous arrivons au dernier contrôle pour la plus grande joie de mes camarades de fortune. Il est 9h55. C'est presque gagné !

Je pointe au dernier contrôle. Sylvie me tend le superbe maillot du PBP2007 que j'avais promis de mettre si la bonne fortune m'emmenait jusqu'à cette dernière étape. Il me reste 69 kilomètres à parcourir.

Dreux – St Quentin (69 km)

Je retrouve assez vite « Tandem breton », partis légèrement avant moi. Malgré ma douleur au genou, j'avance bien. La route n'est pas très agréable à ce moment-là, mais je roule en bonne compagnie. Nous nous faisons surprendre par une averse. Décidément, il sera dit que cette 16ème édition aura été arrosée, et que nous aurons droit à l'humidité jusqu'au bout.

La fin du parcours avec cette impression de tourner en rond est laborieuse, et il me tarde de franchir la ligne d'arrivée. Je prends mon mal en patience et le rond-point des Saules est enfin en vue. La ligne est passée. C'est fini et j'ai du mal à réaliser. Je poireaute un quart d'heure à la table de pointage pour le dernier coup de tampon de la balade. Je retrouve Sylvie pour les embrassades (Marie attendra que je sois douché et enfin débarrassé de mon odeur de fenec), puis Michel pour une poignée de main. « Bravo ! Merci ! » Nous échangeons un regard qui en dit bien plus long. Je crois que nous aurions été incapables de rajouter quoi que ce soit d'autre sans se mettre à chialer !

Impressions

Tout s'est déroulé comme si j'avais passé un pacte avec mon corps pendant ces 90 heures. Quand je me remémore l'état de zombie de beaucoup de cyclos croisés tout au long du parcours, je mesure la chance que j'ai eue.

Des dormeurs sur les bas-côtés encore accrochés à leurs vélos, pieds clavés aux pédales,
Des endroits jonchés de corps profondément endormis sous couverture de survie,
Le feu rouge qui vous précède et qui bifurque subitement sur un des accotements de la chaussée, accompagné du juron circonstancié du pilote épuisé.

Des randonneurs à bout de forces, et en larmes, telle cette cyclote américaine, à pied dans la bosse à quelques mètres du contrôle de Dreux, encouragée par les gens présents, et qui, bien que souffrant le martyr, parvient à mettre péniblement un pied devant l'autre !

Des cyclos piquant des têtes dans leur assiette qui de pâtes, qui de semoule, cuillère à peine plantée (l'expression « pédaler dans la semoule » y a pris ici tout son sens).

Bien sûr, j'ai moi aussi été touché par ces hallucinations nocturnes où je croyais voir des choses irréelles comme cette impression que tout d'un coup la route est couverte par un plafond ou sous tunnel. Le champ de vision qui se réduit à un point qu'il vous renvoie des images tronquées et inexacts. Mais un fond de lucidité m'a permis de gérer ces moments-là. Un petit arrêt pour marcher, parler, chanter vous remet les idées en place et les yeux en face des trous.

D'autre part je n'ai eu à déplorer aucun incident matériel ; pas la moindre crevaison n'est venue perturber ma progression. Le facteur chance intervient pour beaucoup dans la réussite d'une telle aventure. Et du 20 au 24 août, la chance a été avec moi.

Une multitude d'images resteront gravées dans ma mémoire.

La prévenance des bénévoles de l'organisation, mais surtout les encouragements inconditionnels des gens sur la route, leur gentillesse et leur générosité.

Le regard d'une petite fille comblée par un participant italien globe-trotter lui promettant de lui envoyer des cartes postales de Rome et de New York échangées contre un café sur le bord de la route.

Les brochettes de gamins les bras tendus, et attendant qu'on leur tape dans les mains, ou qu'on leur chipe les bonbons offerts. Quel monde à l'envers où les vieux se font attirés par des enfants qui leur proposent des friandises !

Les rencontres insolites, celle d'un poivrot qui grimpé sur son VTT, m'a accompagné jusqu'à l'un des contrôles nocturnes en éclatant de rire quand il s'est aperçu qu'il ne pouvait pas monter la dernière petite bosse !

Celle d'un VTCiste débutant rencontré au hasard sur la route, ravi de discuter avec moi d'un truc qu'il était loin d'imaginer. Je me suis revu quelques années auparavant. Peut-être lui aussi fera-t-il partie d'un départ lors d'une prochaine édition ?

Bien sûr, la météo attendue n'a pas été au rendez-vous. Mais cela fait partie du jeu, et le bâton de maréchal que cette randonnée représente se mérite.

Souhaitons pour tous ceux qui ont souffert de ces conditions jusqu'à être contraints à l'abandon, qu'en Août 2011, la 17ème édition soit à cet égard plus clémente.

Pour ma part, j'ai vécu de grands moments d'émotion, de doute, d'espoir puis de bonheur à la hauteur de l'évènement dont je rêvais. Paris-Brest, réussi ou pas, est un challenge personnel et une magnifique aventure où les circonstances vous amènent à vous retrouver avec vous-même. Et ce que j'y ai vu et vécu ne m'a pas déplu...

Remerciements

Un grand merci à tous ceux qui m'ont encouragé de vive voix, par mails voire par SMS... Cela fait chaud au cœur de se savoir aussi soutenu !!

Merci à mes trois anges gardiens assistants pour le dévouement et l'abnégation dont ils ont su faire preuve pendant ce périple.

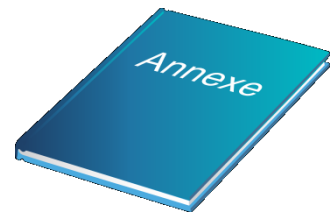
"Tous pour un !" n'a pas été un vain mot.

Une mention toute particulière à mon fidèle co-équipier qui a surmonté sa déception et s'est plié en seize pour m'apporter une assistance sans faille tant sur le plan matériel que sur le plan des encouragements.

C'est avec toi, Michel, que je veux partager ce succès.

C'est aussi grâce à ma petite brune, qui m'a encouragé à continuer lors de mon arrivée à Brest que l'Aventure a gagné sa majuscule. Ses mots à ce moment-là ont été mes sésames. Plus rien ne pouvait dès lors m'arrêter dans ma détermination !

Je tiens à remercier aussi mes compagnons de club et de route lors des BRM et qui n'ont pas eu ma chance de se présenter au départ de l'Objectif de la saison ; Philippe, Rémi, Jacqueline et Jean-Paul. Et je n'oublie pas que c'est ce dernier qui, à Montauban, à un moment galère du BRM600, m'a convaincu que c'était encore possible.



Hendaye-Menton

Du grand Bleu à la grande Bleue

(Récit d'un voyage de l'Atlantique à la Méditerranée)

Prologue

Après l'échec essuyé l'an dernier lors de notre tentative sur Strasbourg-Brest, nous remettons le couvert. Cette année, notre choix s'est porté sur Hendaye – Menton. Michel, comme de coutume, s'est plongé dans les cartes et a concocté le parcours. Il est affûté le gars, il a accumulé les kilomètres depuis le début de l'année et si ce n'était à cause d'un méchant rhume déclaré dans la semaine, on dirait qu'il pête la forme.

Moi, ma préparation n'a pas été idéale, à cause de trop nombreux déplacements professionnels. Mes sorties se sont donc limitées aux week-ends et souvent aux seuls dimanches, et j'ai passé plus de temps accroché au porte-bagages de Michel qu'à lui ouvrir la route. Le rhume, j'y ai eu droit moi aussi la semaine d'avant. Le physique est émoussé avant même d'avoir commencé. C'est peu dire qu'il va falloir s'appuyer sur le mental et sur l'expérience qui eux sont intacts.

Ce samedi 14 juin, nous quittons les Landes en voiture, accompagnés par nos fidèles anges gardiens (lire : nos petites femmes). Nous arrivons à Hendaye, face au commissariat, à 13 heures. Le temps de préparer nos montures et de manger les salades préparées avec amour et nous voilà dans le sas de départ.

Nous sommes prêts à en découdre.

Commissariat d'Hendaye, le 14 juin 2008, 14 heures.

Nos carnets de route reçoivent leur premier coup de tampon et le registre des Diagonales est rempli comme il se doit. Nous en profitons d'ailleurs pour le feuilleter et y retrouvons sans difficulté notre premier rendez-vous (H-S 2005) ainsi que l'arrivée de Philippe lors de D-H 2006 en solitaire.

Le soleil est enfin de la partie. Un « tartinage » en règle de crème solaire devant le regard rigolard des policiers en faction, un dernier bisou à nos petites femmes et nous voilà partis vers de nouvelles aventures.

Cette fois ci, pas d'erreur de navigation ni à la sortie d'Hendaye, ni à Ciboure où nous évitons correctement la partie interdite aux vélos.

Dame Météo se montre clémente en ce début d'après-midi et la trop fameuse Nationale 10 va nous mener jusqu'à Bayonne dans des conditions de trafic routier très raisonnables. Une seule anecdote en ce début de Diagonale ; un chassé-croisé amusant avec un jeune autostoppeur que nous ne saluerons pas moins de trois fois entre Guéthary et Biarritz.

Nous atteignons Bayonne, nous retrouvons la boîte aux lettres telle que nous l'avions laissée trois ans auparavant.

J'immortalise le moment où Michel y glisse la première carte postale.

Nous quittons le brouhaha et la civilisation, et longeons l'Adour et ses barthes. Le calme y règne, le relief est plat et un léger vent se met à nous pousser dans le dos.

L'Adour, café au lait, chargé des fortes averses d'orage de la semaine, charrie des branches et des troncs. Sa rencontre avec le gave quelques kilomètres plus loin est d'autant plus contrastée que le Gave est resté limpide. La ligne de partage des eaux y est spectaculaire. J'observe une Cigogne (excellent présage !) dans un champ et en fais la remarque à Michel. La couleur de sa robe boueuse démontre qu'elle a préféré l'Adour plutôt que le gave pour ses batifolages. Pour notre part, nous choisissons le Gave et continuons notre chemin vers Peyrehorade.

Peu avant St Cricq-du-Gave, nous sommes rattrapés par des participants à une course cycliste. Un coureur isolé, en nous dépassant, nous lance un joyeux « Salut Roquefort ». Michel reconnaît le gars. Ce dernier habite Ste Foy, à quelques kilomètres de nos domiciles. Sur la ligne d'arrivée de la course, les spectateurs sur le bord de la route écarquillent les yeux devant les deux énergumènes juchés sur leurs vélos équipés de garde-boue et sacoches au milieu des coureurs. J'en profite pour « jeter » ma randonneuse sur la ligne, comme le ferait un sprinter au passage de ladite ligne, devant quelques applaudissements plus polis qu'admiratifs.

A la sortie de Puyoo, pour retarder au maximum notre rendez-vous inévitable avec la nationale 117, nous bifurquons vers Baigts-de-Bearn sur une petite route de caractère. Calme mais exigeante, la tôle ondulée en question va nous amener jusqu'à Orthez. A compter de là, notre parcours emprunte la tant redoutée 117 sur un peu plus de 160 kilomètres. Lors de l'étude du parcours, Michel m'avait fait part de son appréhension vis-à-vis de cette route. Elle a d'ailleurs fortement conditionné notre jour et heure de départ. Bonne pioche ! Nous sommes agréablement surpris par la relative quiétude qui s'y dégage. Un petit peu avant Lacq, nous marquons notre premier arrêt depuis le départ afin de remplir les bidons. Une heure plus tard, nous saisissons l'opportunité d'une pause repas dans une cafétéria à l'entrée de Pau. Plat de pâtes et coup de tampon pour cet arrêt optimisé.

La légère brise d'Ouest et la bonne gestion de nos arrêts nous permettent de quitter Pau avec pratiquement deux heures d'avance sur notre feuille de route.

Il nous reste environ une heure de lumière naturelle et l'arrêt à Soumoulou marque à la fois le passage du jour à la nuit et du plat aux bosses. Je vais passer ma dixième nuit blanche sur un vélo. Elle sera tranquille et fraîche, ponctuée de bosses plus ou moins sévères dont la célèbre rampe de Capvern, ascension longue mais régulière d'une quinzaine de kilomètres. Nous traversons Montréjeau où, quelques années auparavant, j'avais fini notre sortie pyrénéenne dans la voiture de nos anges accompagnateurs cause casse de chaîne, plateau et dérailleur.

Le contrôle suivant est à St Gaudens où, compte tenu de l'heure (4 heures du mat.), il nous faut chercher une boîte aux lettres pour l'envoi de la carte postale. Finalement, après quelques aller-retour infructueux dans le centre-ville, nous finissons par trouver ladite boîte dissimulée derrière un des piliers supportant une arcade. Plus loin, à Martres Tolosane, nous nous arrêtons à une pâtisserie très matinale. Nous y sommes accueillis très aimablement. Notre choix se porte sur quelques viennoiseries dont certaines se révéleront du jour ... précédent. Nous quittons la N117 qui s'est avérée fort heureusement bien plus calme que nous ne l'avions craint. Nous longeons la Garonne jusqu'à Capens. Désormais et pendant une quarantaine de kilomètres, nous allons faire connaissance avec les coteaux que nous observions de loin.

Cette partie de montagnes russes est négociée très prudemment en ce qui me concerne et je laisse bien volontiers Michel caracoler en tête dans son environnement préféré. A Nailloux, nous procédons au remplissage des bidons et à Gardouch, nous empruntons sur huit kilomètres la piste cyclable qui est comprimée à la fois par le canal du midi et par l'autoroute A61. Impressions contrastées d'un calme olympien sur notre droite et de la fureur automobile sur notre gauche !

Nous arrivons à notre prochain point de contrôle : le seuil de Naurouze ou le partage des eaux. C'est tout un symbole pour une Diagonale qui va de l'Atlantique à la Méditerranée que de franchir le seuil de Naurouze. Hélas, pas de coup de tampon possible ni de boîte postale.

Une photo des lieux devrait faire l'affaire.

Nous rejoignons Castelnaudary pour la pause déjeuner. Salade sortie du sac et gâteau de riz au programme. Au moins, nos estomacs en se remplissant auront le mérite de vider nos sacs ! Nous nous arrêtons précisément au même endroit que lors de notre flèche vélocio. Une pensée amicale pour « Frère » Gérard qui avait partagé notre périple à l'occasion.

D'ailleurs, les routes que nous allons emprunter dorénavant reprennent notre parcours de fléchards. Seule différence de taille, si nous avons pu profiter d'un vent favorable lors de notre randonnée pascalle, ici notre progression va être perturbée par un méchant vent de face.

La traversée de Carcassonne avec sa remarquable citadelle sera le prétexte à un arrêt photo que nous n'avions pas pu faire sous une pluie battante à Pâques.

A Puichéric, le plein des bidons dans un hôtel en bord de route a battu tous les records, sans doute indexé sur le cours du baril de pétrole. Et comme un pied de nez, l'eau, gratuite celle-là, s'est mise à tomber du ciel languedocien. Elle nous accompagnera sans discontinuer jusqu'à Béziers, fin de notre grosse première étape. Malgré les mauvaises conditions climatiques du moment, le moral est bon. 29 heures que nous sommes partis. Nous sommes en avance sur notre plan de route. Nous allons profiter d'une bonne bière, d'un repas correct et d'une nuit réparatrice. En ce dimanche de la fête des pères, je prends ça comme un cadeau.

A la tienne, Michel !

Béziers, le 16 juin 2008, 4 heures.

La sonnerie du réveil m'extrait de ma torpeur nocturne. La nuit a été agitée, accompagnée musicalement par les ronflements de tracteur de Michel et mes quintes de toux. Mais quoi de plus normal qu'une toux de ...catarrheux au pays des ...cathares ?

Nous prenons un petit déjeuner improvisé, l'hôtel ayant été incapable de répondre à nos exigences matinales, puis nous enfourchons nos montures. Nous voilà partis dans la nuit biterroise. La pluie a cessé, remplacée par une brume épaisse. Nous retrouvons la piste carrossable du golf que nous avons emprunté quelques mois auparavant et rejoignons la N113 tout près des parcs à huîtres de Bouzigues.

La circulation y est dense à cette heure d'embauche et je ne peux m'empêcher de penser à mon gamin qui s'appête à passer sa première matinée de bachotage. Sans doute que dans ce flux continu d'automobiles se trouvent des candidats plus ou moins stressés par ce même examen.

La route est plate mais le vent de travers gêne notre progression. Riches d'une expérience récente sur la traversée de Montpellier, nous contournerons sagement la ville par le sud. Nous « petit déjeunons » de spécialités salées dont la fameuse tielle. Ces courts arrêts sont autant de petits bonheurs qui nous rechargent en énergie tant sur le plan physique que moral. Nous pointons à Lunel et, comme prévu, déjeunons à Vauvert dans une petite brasserie sur notre route.

Nous sommes à peine installés à table, qu'une averse s'abat sur les lieux. Au moins, cette fois-ci nous sommes à l'abri. Je ne sais pas si tous les Vauvert possèdent leur diable, mais celui de Camargue nous a plutôt épargné. Nous reprenons notre route, le vent aussi, et après la bosse traditionnelle de l'après déjeuner, nous retrouvons un relief plat. Après Arles, nous attaquons la plaine de la Crau, véritable steppe balayée par les vents. Nous ne trouvons pas immédiatement l'accès à la piste cyclable et nous sommes contraints de rouler sur la grande route dont le revêtement n'a pas dû être refait depuis l'occupation des romains !

Le vent latéral, la monotonie des lieux, la piètre qualité de la chaussée, la circulation dense pourraient rendre neurasthénique n'importe quel Diagonaliste. Mais, à l'entrée de St Martin de Crau, André Dworniczak, Sariste, est venu à notre rencontre : « Bonjour Patrice, Bonjour Michel ». Ses premiers mots viennent de casser la monotonie qui s'était installée. En file indienne, nous traversons St Martin en direction d'une petite route parallèle à la nationale. C'est à ce moment-là que se produit l'incident, une voiture nous dépasse et nous coupe la route pour entrer sur le parking d'un centre commercial. André touche le véhicule mais reste sur le vélo, Je suis en troisième position et je parviens à éviter la gamelle. Michel n'a pas le temps de se dégager, ses sacs latéraux touchent la roue arrière d'André. Et c'est la chute ! Michel se relève. Je suis rassuré. Je rattrape le véhicule responsable. A

l'intérieur une conductrice et sa passagère. Elles ne se sont rendues compte de rien. Comme si nous étions transparents sur la route. Avec ma diplomatie légendaire et mon amabilité connue de tous, je leur explique la situation et les invite à sortir du véhicule pour constater les conséquences de leur irresponsabilité. Je note sur un carnet les coordonnées du permis de conduire de la conductrice. Michel nettoie ses bobos et je ne peux m'empêcher de lui demander s'il a pris sa bombe de pansement liquide⁴. Il éclate de rire. C'est bon signe. Il s'en sort avec un coude et un genou écorchés. Pas de casse pour le vélo, et un peu moins de vernis pour le bonhomme. Voilà à quoi tient aussi la réussite ou non d'une Diagonale. En tout cas, nos recommandations de prudence envers cette automobiliste m'ont semblé vaines tant elle avait le regard hagard et peu inspiré. Nous reprenons la route tous les trois et sommes conscients plus que jamais de notre vulnérabilité face aux boîtes à roues. Nous atteignons enfin la voie parallèle bien plus calme. Nous reprenons la nationale aux abords de Salon de Provence qu'André nous fait traverser par le centre-ville. Nous passons ainsi devant cette espèce de gros champignon vert que les autochtones appellent « fontaine moussue ».

A la sortie de la ville, André nous photographie comme il l'avait fait un petit peu plus tôt devant les Alpilles. Nous le quittons et continuons notre route. Merci encore André, pour ton accueil sympathique et ton guidage précieux durant cette trentaine de kilomètres.

Il nous reste encore du chemin à faire et nous allons quitter la plaine pour une partie bien plus vallonnée. A Lambesc, à l'occasion d'une grosse côte, Michel prend les devants, fait le tour du rond-point, s'arrête devant une supérette et m'attend. Mais je suis déjà passé dans son dos sans que ni lui ni moi ne se voient. S'en suit une série d'imbroglios et je continue seul devant. En attendant Michel, je musarde sur la route, roule à un rythme de sénateur dans les bosses, profite du paysage. J'entame même une discussion horticole avec le propriétaire fier de son champ de coquelicots. Michel me rattrape 50 minutes plus tard avec quelques kilomètres en sus au compteur et une perte de temps. Compte tenu du relief à venir, Michel émet des doutes sur nos chances d'arriver à l'hôtel de Rians dans les temps, ce dernier fermant ses portes à 22h30. Nous sommes équipés pour entamer une nouvelle nuit sur le vélo mais dans mon for intérieur, je me dis que rejoindre Rians reste possible. Je relève le défi et j'imprime un rythme un peu plus soutenu. Nous avalons la superbe montée et la non moins superbe descente vers Le Puy Sainte Réparate. Nous arrivons juste à temps pour agrémenter nos carnets de route d'un coup de tampon supplémentaire. La superette était en train de fermer, mais la commerçante fort sympathique s'est montrée coopérative. Nous gardons notre cadence et arrivons à l'hôtel de Rians à 22 heures. C'est raté pour le couvert mais gagné pour le gîte avec la promesse d'un petit déjeuner copieux pour le lendemain matin.

Rians, le 17 juin 2008, 4 heures.

Cette nuit, le tracteur de Michel a tourné au ralenti et mes quintes se sont calmées. Peu avant la sonnerie de nos réveils, j'entends des bruits de pas dans le couloir et le cliquetis bien familier d'une roue libre campa...lo. Nous ne sommes donc pas les seuls fadas logés dans l'hôtel.

Profitant de ce réveil précoce, Michel ramène le plateau du petit déjeuner posé sur un guéridon dans le couloir. Les hôteliers, dont l'accueil a été très sympa la veille au soir, nous ont préparé un petit-déjeuner fort copieux. Une bonne adresse à retenir. Nous récupérons nos montures à l'abri dans un garage attenant à l'hôtel. Nous prenons la route avec un peu d'avance. Cette dernière étape, si elle est la plus courte, est de loin la plus difficile. En effet la traversée du Haut Var et du pays grassois est au menu du jour. Le début de l'étape est magnifique, la route est calme et le soleil qui se lève très tôt sur la région éclaire les monts et les vaux varois. Un vrai bonheur de cyclo jusqu'à Salernes. Après, nous retrouvons des axes routiers plus fréquentés et nous allons assister à la densification du trafic au fil des kilomètres et des heures de la journée. Nous arrivons à Draguignan, où nous jetons notre dévolu sur les spécialités salées d'une pâtisserie en bord de route.

Une pizza et une pissaladière (sans anchois !) feront notre bonheur du moment. Michel fait un point sur la carte. Nous sommes dans les temps de notre feuille de route. La grimpette pour quitter l'ancienne préfecture du Var nous offre une très jolie vue de son cœur historique. Le soleil darde

⁴ Anecdote du récit « D'une cigogne à l'autre H-S 2005 »

ses rayons et les côtes se succèdent. Nous avons droit à cette configuration jusqu'aux alentours de midi. Le thermomètre flirte avec les 30 degrés, nous nous arrêtons à Montauroux pour déguster une excellente assiette de crudités suivie par un excellent plat de pâtes. Nous nous félicitons de cet arrêt qui nous permet de repartir sur une route moins chargée. Le profil reste exigeant et nous ne tardons pas à surplomber le lac de St Cassien, dont les nuances de couleurs sont un ravissement pour les yeux. Nous attaquons la montée vers Grasse, cité perchée, et nous l'atteignons sans doute à l'un des plus mauvais moments de la journée.

La traversée de Grasse restera l'un des forts moments de cette Diagonale. Notre progression est rendue difficile du fait de la circulation et du relief et les altercations sont de plus en plus fréquentes avec les automobilistes. Les ronds-points sont autant de pièges et les incivilités des conducteurs se multiplient : dépassements dangereux, coups de klaxon intempestifs. Dommage parce que le panorama qui nous est proposé vaut le coup d'œil mais les montées d'adrénaline générées par le comportement des automobilistes amenuisent la beauté des lieux. Le point d'orgue de ma colère du moment concerne un épisode avec un bus. La chaussée de la rue centrale étant bordée de caniveaux pavés, il m'est impossible de serrer plus à droite sans risquer la chute. Et à quelques centimètres de mon oreille gauche, le rétroviseur extérieur du car. Ce dernier essaie de forcer le passage. S'en suit un échange verbal avec le chauffeur et, si Grasse est connue pour ses fleurs et ses parfums, mon langage fleuri de circonstance est tout à fait digne du site. Pour éviter le contact, j'accélère, me place au milieu de la rue et puis ralentis. J'avoue alors avoir éprouvé un malin plaisir à cette « opération escargot » improvisée qui, d'une part, m'a mis à l'abri, et, d'autre part, a décuplé la colère du chauffeur de bus. Ce dernier d'ailleurs coupera un peu plus loin la route à Michel qui, vigilant, évitera l'accrochage. Nous avons traversé la cité hostile mais nous continuons à grimper encore quelques kilomètres jusqu'à Chateauneuf avant de basculer vers le littoral. Une photo devant le panneau de Roquefort-les-pins et nous arrivons sur les bords de la grande bleue. Nous allons alors emprunter la piste cyclable de Cagnes jusqu'au port de Nice. Le temps est lourd et le ciel se couvre de plus en plus. Mais nous touchons au but. Le danger n'est plus lié aux automobiles, mais les rollers et piétons incitent à une vigilance accrue.

Nous roulons sur la Prom' et cherchons du regard la dernière boîte aux lettres de notre périple. Nous finissons par la trouver à la sortie de Nice juste avant d'emprunter la basse corniche en direction de Monaco. Un coup de tonnerre se fait entendre alors que nous commençons notre montée vers Villefranche. Et quelques minutes après, nous sentons les premières grosses gouttes. Nous enfilons nos vestes de pluie et c'est un véritable déluge qui dégringole du ciel et dévale les rues. Nous profitons même d'un arrêt de bus pour nous mettre à l'abri quelques minutes et regardons la rue qui se transforme en ruisseau. Une Diagonale, ça s'arrose !

La fin de notre parcours sera marquée par l'averse jusqu'à Monaco et les embouteillages de la principauté. Encore une fois, nous nous retrouvons confrontés à un trafic surchargé et aux bouchons. Nous nous retrouvons bloqués dans la circulation et avons beaucoup de peine à nous frayer un chemin dans une ville plus habituée aux ferraris qu'aux cyclos.

Nous empruntons d'ailleurs le circuit de formule 1 balisé par les peintures encore fraîches du récent grand prix. Notre avance sur les délais a fondu comme neige au soleil mais nous nous sommes enfin extirpés des tracas monégasques. Nous arrivons à Menton, terme de notre voyage. Nous cherchons le commissariat. J'interpelle un quidam sous un arrêt de bus.

Il me dit être irlandais mais nous arrivons à nous comprendre. Le poste de police est à quelques rues de là. Nous l'atteignons, posons les vélos, échangeons la poignée de main de circonstance et pénétrons dans le commissariat. Notre carnet reçoit son dernier coup de tampon des mains d'une jeune fonctionnaire de police qui, sous les conseils de ses collègues masculins, complète ainsi sa formation.

Nous avons la satisfaction de la tâche accomplie mais pas d'euphorie excessive ni chez l'un, ni chez l'autre. La tension nerveuse engendrée par cette dernière étape est encore trop présente. Il nous faut maintenant digérer.

S'attabler et boire une bonne mousse a été notre premier plaisir. C'est encore cette pression là que nous savons le mieux gérer !

Chaque Diagonale reste une aventure à part. Elle s'écrit au fil des kilomètres comme une histoire jalonnée d'anecdotes où tous les sentiments s'entrechoquent. Hendaye-Menton n'a pas échappé à la règle.

Des moments de satisfaction aux moments de colère, toute la palette y est passée. Le mauvais est lié aux conditions de circulation et aux incivilités répétées des automobilistes. Il est clair que le partage de la route n'a pas le même sens pour tous. Et nous avons pu le mesurer comme jamais durant ce voyage. En outre, notre plaisir de cyclo-randonneurs passe par la découverte de nouveaux endroits au travers de petites routes tranquilles. Les axes routiers du Sud ne nous ont pas toujours apportés cette quiétude recherchée. Rouler davantage la nuit aurait peut-être été une solution. Il faudra s'en souvenir à l'avenir.

Au registre des satisfactions, c'est d'abord le plaisir de partager avec son compagnon de route un succès après les galères rencontrées la saison dernière.

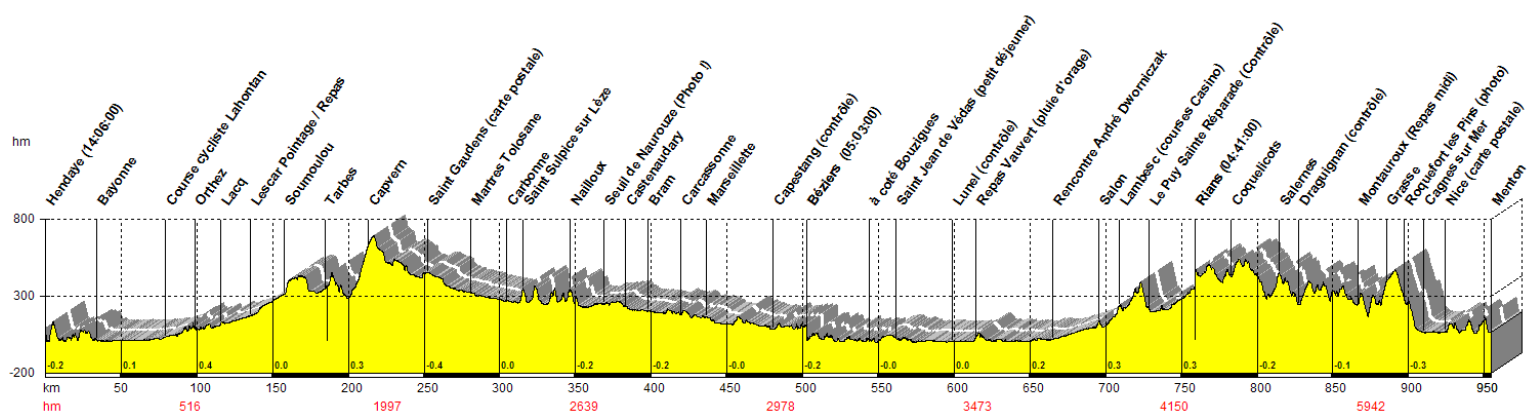
Michel avait une revanche à prendre sur 2007, il s'est préparé comme jamais. Son rhume à quelques jours du départ n'a pas réussi à entamer sa détermination. Il a été fort sur le vélo et il s'est montré toujours aussi précieux dans la navigation. Je souhaite à tous les Diagonalistes d'avoir un tel GPS dans le groupe (lire Grand Préparateur Soigneux) qui lit les cartes comme personne. Les petites erreurs une fois encore n'auront pas eu d'incidences. Bravo et Merci MichMich (même pas de piles à changer, encore mieux que TomTom !)

Toujours côté plus, nous avons suivi notre feuille de route à la quasi-perfection. Ainsi, nous ne nous sommes jamais trouvés dans la zone rouge. En outre, nous n'avons pas eu à déplorer d'incidents mécaniques, pas même une crevaison, et, en dehors de ceux occasionnés par la chute de Michel, pas de bobos notables. Et pour finir, la météo n'a été ni catastrophique ni excellente.

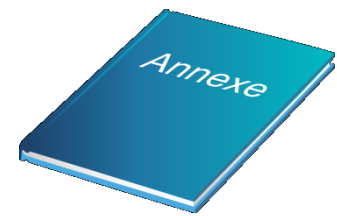
C'est peut-être cela, des conditions idéales...

Merci à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont manifesté leurs encouragements avant et pendant notre voyage. Qu'ils sachent combien ces messages de sympathie nous touchent et participent à notre motivation.

A nos "toutes proches" qui comprennent si bien l'importance que revêtent pour nous ces challenges, nous n'aurons jamais assez de mots pour leur exprimer toute notre reconnaissance. Merci à Sylvie et à Marie, nos anges...



Brest-Perpignan



Mission : partir de **Brest**
Et par un fort vent d'est,
Pénible et contrariant
... Atteindre **Perpignan**

Les Landais passent le Bac.

Nous arrivons à Brest en fin d'après-midi. Nous cherchons l'hôtel KELIG mais notre GPS de voiture nous est de peu d'utilité tant les perturbations sont grandes. Nous découvrons un centre-ville dévasté comme s'il sortait d'un bombardement. Rues barrées, chaussées éventrées, il nous faut tourner un long moment dans les tracas de la circulation avant d'apercevoir l'enseigne de l'hôtel. L'accueil y est chaleureux, les Diagonalistes y sont connus et reconnus. D'ailleurs, nous y rencontrons deux candidats montpelliérains pour BP qui ont prévu de s'élancer le lendemain après-midi.

Nos vélos sont installés dans la chambre. Il s'agit maintenant de contacter Vincent, néo-Diagonaliste local, avec lequel j'ai eu quelques échanges épistolaires sympathiques la semaine précédente. Non seulement il s'est proposé d'être notre poisson pilote mais il nous a aussi invité à venir passer la soirée chez lui, en famille, autour d'un plat de pâtes.

Nous dînons dans une ambiance détendue et conviviale mais compte tenu de la très courte nuit qui nous attend, nous ne nous attardons pas trop. Nous remercions notre hôtesse et prenons congé. Vincent nous ramène à l'hôtel, nous souhaite la bonne nuit et nous dit « A demain » le plus sérieusement du monde. Notre départ étant programmé à trois heures, nous lui conseillons de rester sous la couette mais il ne l'entend pas ainsi.

2h15, j'ai la désagréable sensation d'être réveillé avant même d'avoir pu fermer l'œil. Je me lève. La douche me sort de ma léthargie. Le plateau du petit déjeuner préparé la veille est englouti.

Nous quittons sans bruit l'hôtel Kelig. L'hôtel de police est à deux rues de là. Vincent nous y attend déjà. Nous entrons dans le commissariat. Deux ou trois photos immortalisent l'instant : La fébrilité à l'heure du tampon au départ de Brest au cœur de la nuit. C'est l'heure d'y aller, et maintenant, l'impatience domine. L'impatience d'en découdre. Il est trois heures, nous saluons Vincent et nous nous élançons enfin. Premier virage et première rencontre insolite. Nous surprenons un renard en flagrant délit de noctambulisme en plein centre-ville de Brest et ce, à un jet de pierre de la maison Poulaga. Un comble !

La nuit est douce, le vent est déjà présent mais il ne nous gêne pas trop et nous ne rencontrons pas de difficultés particulières pour quitter Brest. La traversée du pont Albert Louppe n'a pas son charme diurne mais fait remonter à la surface quelques beaux souvenirs.

Cette première étape est avant tout une épreuve contre la montre. Nous avons prévu de traverser la Loire à Couëron soit environ 300 km à effectuer. En ce mois de juin, il s'agit pour les deux candidats au bac que nous sommes d'être à l'heure pour la dernière traversée à 20h30. A défaut, il nous faudra prolonger vers Indre pour la version repêchage, voire vers le centre-ville de Nantes où seuls les ponts nous permettraient de pallier cet échec au bac.

Deux éléments ne vont pas nous faciliter les choses. Tout d'abord, le relief. Bien sûr, la Bretagne n'est pas connue pour son terrain plat et s'est montrée conforme à sa réputation sur le tracé que nous avons choisi au travers de ses petites routes. Le tarif armoricain pour 100 km parcourus,

c'est à minima 1000 mètres de dénivelé positif. Le premier tiers de l'étape s'est d'ailleurs distingué par son terrain particulièrement difficile. Nous nous y attendions et n'avons pas été déçus. Ce que nous n'avions pas prévu en revanche, c'est le vent et sa force croissante tout au long de la journée. Quand on choisit Brest comme ville de départ, on est en droit d'espérer un vent à dominante Ouest. Mais à l'évidence, les règles d'Éole ne sont pas gravées dans le marbre ni dans le granit, en l'occurrence. C'est un vent d'Est - Nord Est qui va nous tenir compagnie, c'est-à-dire au mieux de trois quart face. Malgré le cocktail bugnes et vent, nous parvenons à respecter notre feuille de route. Une crevaison dans la dernière partie m'oblige à un arrêt forcé. Michel en profite pour aller au ravitaillement. L'incident va nous obliger à mettre les bouchées doubles et c'est ainsi que j'aperçois au passage d'un rond-point, une cyclo-photographe en action de prise d'images qui nous fait de grands gestes. Michel l'a reconnue. Il me dit qu'il s'agit de Sylvie Quemener, sariste, qui est venue à notre rencontre. Je tiens à lui présenter ici toutes mes excuses, car n'ayant en tête que ce maudit bac, j'ai continué à rouler en tête en l'obligeant ainsi à faire l'effort pour revenir à notre hauteur. Sylvie nous rejoint et nous allons faire ensemble les derniers kilomètres jusqu'à la Loire, en passant par une route moins fréquentée que celle que nous avons initialement prévue. Merci à elle pour son agréable compagnie. Nous embarquons sur ce qui est en fait l'avant dernière navette de la journée. Nous obtenons notre bac avec mention bien et en moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, nous parvenons de l'autre côté. Désormais sans contrainte horaire, nous nous mettons en quête du couvert et du gîte. Et l'aventure commence. Les quelques hôtels aux alentours sont complets. Côté restauration, nous nous arrêtons dans une pizzeria au Pèlerin. La patronne, qui s'est donné comme mission de ne pas nous laisser dormir sous les ponts (« ça tombe bien, y en a pas dans le coin !... »), essaie de nous dénicher une chambre d'hôte. Il y en a une à Bouaye. Michel appelle mais le numéro ne répond pas. Nous dînons d'un plat de pâtes reconstituant et cherchons un autre point de chute pour la nuit quand le téléphone de Michel sonne. Euréka ! C'est la propriétaire de la maison d'hôte qui rappelle et qui dispose de deux chambres prêtes à nous accueillir. Nous quittons Le Pèlerin et parcourons la petite dizaine de kilomètres qui nous sépare du coucher.

C'est un sacré personnage qui nous accueille. Une super mamie dynamique, un tantinet bavarde mais bigrement sympathique nous fait visiter la maison et nous donne rendez-vous au petit déjeuner à quatre heures. Et ce n'est pas la peine d'essayer de la dissuader de se lever aussi tôt. A ses dires, elle a l'habitude des nuits courtes et c'est un plaisir pour elle de nous recevoir.

317 km parcourus, 3200 mètres de dénivelé. Notre première journée a été longue et difficile et je glisse à Michel qu'elle va sans doute laisser quelques séquelles pour les jours à venir. Nous prenons possession de nos appartements respectifs, une bonne douche et sitôt couché, je m'endors comme un bébé.

Autant en emporte le vent...

Le réveil quelques petites heures plus tard n'est pas trop difficile. Cependant au lever, je ressens une petite douleur au genou qui n'augure rien de bon. Quelques flexions après, la douleur disparaît aussi vite qu'elle est apparue mais je reste perplexe. Cette douleur je la connais trop bien et, quand elle s'aggrave, elle annonce souvent la tendinite de fin de parcours.

Je rejoins Michel au petit déjeuner et Mamie « dynamite ». Bien qu'elle nous ait préparé un petit déjeuner copieux, elle se confond en excuses sur la qualité du pain, et la quantité servie qu'elle juge trop maigre. Nous tentons de la persuader du contraire mais rien n'y fait et tout d'un coup, elle se lève comme mue par une chaise à ressort et revient triomphante avec un paquet de « chocos BN ». Et là, pas de discussion, nous sommes obligés sous peine d'engueulade, de piocher dans le paquet. Elle profite d'ailleurs elle aussi de sa trouvaille et grignote un biscuit en se moquant de sa gourmandise. Elle a la pêche, Mamie, avec son verbe haut, volubile et son œil pétillant.

Mais il est l'heure de partir et nous quittons notre hôtesse en la remerciant pour l'ensemble de ses prestations.

Nous nous enfonçons dans la nuit pour une nouvelle étape qui est, sur le papier, la moins difficile de la diagonale. Seuls les quarante derniers kilomètres sont redoutés quant au profil attendu.

Nous aurions pu passer une journée tranquille mais Dame Météo en a décidé autrement. Le vent d'abord, souvent de trois quart face, a gêné notre progression et nous n'avons pas profité du relief relativement plat. Et lorsque le vent s'est enfin arrêté, c'est pour céder la place à la pluie qui nous accompagnera jusqu'au soir. Entre les deux, un parcours que j'ai trouvé somme toute assez monotone ponctué par la traversée de Luçon, sommet de la navigation via GPS. Je ne sais pas si le responsable de la voirie de ladite commune a changé les sens de circulation récemment, mais c'est un véritable jeu de piste qui nous attend et, à chaque fois que nous nous engageons dans une rue, un sens interdit nous renvoie vers la direction opposée. Nous avons ainsi rebondi dans ce labyrinthe un bon nombre de fois avant d'en trouver l'issue. Quelques kilomètres plus loin, alors que nous luttons contre le vent sur une route rectiligne, nous sommes photographiés par la sœur et le beau-frère de Michel venus à notre rencontre. Arrivés à Marans, je fais leur connaissance autour d'un verre et d'un morceau de brioche, spécialité locale. Cette halte, bien que de courte durée, a le mérite de casser la monotonie de l'étape. Nous reprenons la route et déjeunons un peu plus loin à Surgères sous un ciel qui se charge de plus en plus. Puis, à Landes, petite commune de Charente Maritime au nom prédestiné, la pluie fait son apparition et ne nous lâchera plus jusqu'à la pause dîner à Blanzac. Nous y avons trouvé un bar/restaurant qui, bien que fermé pour la partie restauration, va se révéler être un excellent point de chute. Le patron, un britannique comme beaucoup dans la région, va nous proposer de manger le même repas qu'il a prévu pour lui et sa femme. Nous acceptons d'autant plus facilement que nous sommes heureux de trouver un abri pour se sécher un peu et qu'il y règne une ambiance sympathique, avec tout de même la petite inquiétude de manger « anglais ». Eh bien ! Si les préjugés ont quelquefois la peau dure, je dois reconnaître humblement que nous nous sommes régalés ce soir-là. Cette pause nous a permis de reprendre des forces pour affronter les dernières bosses de la fin de l'étape. De plus, la pluie a cessé et nous caressons le secret espoir d'arriver secs à destination : Aubeterre sur Dronne. Magnifique village où une chambre nous attend. Nous avons raccourci volontairement l'étape de quelques kilomètres car les hôtels ne sont pas légion dans la région. Nous arrivons à l'hôtel de France, nos vélos sont mis à l'abri dans une annexe. Pendant que la sympathique serveuse nous prépare une thermos de café pour le petit déjeuner, j'engloutis une bonne pression au bar tandis que Michel, plus sage, se contente d'une eau à bulles.

Nous en avons terminé avec cette deuxième journée : 306 km et 1900 mètres de dénivelé positif.

Et s'il n'en reste qu'un...

Pour la troisième fois de l'aventure, le réveil très matinal me sort de ma torpeur. Nous l'avions d'ailleurs avancé d'une demi-heure pour compenser les 8 kilomètres manquants de la veille. Je me lève avec la satisfaction de ne ressentir aucune douleur côté genoux. Nous nous préparons à la hâte, et à la lumière des frontales, descendons l'escalier de l'hôtel silencieux pour retrouver nos montures. Premiers tours de roue. Panne d'éclairage avant pour Michel. Les vérifications sont faites. Nouvel essai. Toujours pas de lumière. Michel s'agace, inverse les ampoules de ses deux phares et retrouve la moitié de son potentiel éclairant. Son vélo est borgne, mais cela est largement suffisant pour prendre la route. Dans notre empressement pour repartir, nous descendons jusqu'au bas du village, réalisons notre erreur et remontons tout ce que nous venons de descendre. Voilà comment jeter au panier la demi-heure gagnée sur notre sommeil. Mais cela fait partie du jeu, nous prenons d'ailleurs ces épiphénomènes avec philosophie et ces petites histoires permettent d'une part de pimenter les étapes encore un peu plus et d'alimenter les comptes rendus Diagonalistes.

Nous démarrons notre troisième étape, réputée comme la plus difficile où les bosses succèdent aux bosses. Nous nous y attendions et ne sommes pas déçus. Par contre, ce qui me surprend en ce début d'étape, c'est que j'arrive au sommet des côtes bien avant Michel et ce n'est pas habituel surtout dans les grosses bugnes. Je me sens en forme, certes, mais quand même !... J'arrive à Mussidan, déjà croisée sur une autre diagonale, et de longues minutes s'écoulent avant que Michel me rejoigne. Plus tard, à Bergerac, Michel évoque son « coup de moins bien ». Nous dévalisons une boulangerie de ses produits essentiellement salés en espérant ainsi le ragaillardir. Après cet arrêt, nous reprenons la route, et force est de constater que l'état de fatigue de Michel ne s'arrange pas

et qu'il lui est d'autant plus difficile de récupérer que le relief ne s'y prête pas du tout. C'est un moment de galère pour lui et je me sens bien impuissant, je dois me contenter de l'attendre en haut de chacune des côtes. Nous atteignons Issigeac, point de contrôle. Je me charge de satisfaire aux obligations d'oblitérations de nos carnets de route et Michel prend un peu d'avance. Je le rattrape dans la bosse suivante, son coup de pédale est méconnaissable et pendant les kilomètres suivants, chaque nouvelle difficulté voit son retard s'accumuler. J'ai beau lui dire que c'est un mauvais moment à passer, que le temps perdu n'est pas encore irrémédiable, je vois bien qu'il n'y croit plus trop. A Villereal, il tente de me persuader de continuer seul, que si on continue comme ça, notre diagonale est vouée à l'échec. Il projette de se reposer et de me rejoindre plus tard à Castelnaudary dès qu'il aura recouvré des forces. Je refuse énergiquement. Si nous sommes partis à deux, c'est pour arriver à deux. Mais il insiste et me tend les cartes postales. Devant son insistance, je finis par céder, parce que je sais dans mon for intérieur que, dans le cas contraire, il se sentira responsable de ce revers collectif. Nous nous quittons là en se promettant de se tenir au courant mutuellement de nos destinées respectives.

Je poursuis donc ma route, tout seul, et choisis Saint-Vite (ça ne s'invente pas !!!) comme pause déjeuner. Je m'installe sur un banc en haut de la côte et j'attends mon pote le temps du casse-croûte. Mais, la dernière bouchée avalée, il faut se rendre à l'évidence : Il n'est pas là et je vais continuer tout seul. D'ailleurs, mon téléphone sonne. C'est Michel qui m'annonce que la côte de Montflanquin a eu raison de ses dernières forces et qu'il jette l'éponge. Son objectif est maintenant de se rapprocher le plus près possible d'Agen pour faciliter son rapatriement.

Me voilà donc livré à moi-même pour la première fois dans une Diagonale. Mon objectif à court terme est simple, respecter la feuille de route et rallier Castelnaudary malgré le retard accumulé. Le ciel couvert jusqu'alors va s'effiloche au fil de l'après-midi laissant la place à de belles éclaircies.

Jusqu'à Lafrançaise, les grimpettes longues et sévères s'enchaînent, Tournon, Montaigu-de-Quercy, Lauzerte, Dufort-Lacapelette... Mais les paysages sont splendides et malgré la chaleur qui pointe pour la première fois le bout de son nez depuis Brest, l'effort reste digeste. Je vais ensuite traverser puis longer le Tarn jusqu'à Montauban et profiter de cette partie bien plus roulante. Le pointage suivant me pose un problème, le choix de Michel s'est porté sur Gasseras, qui s'avère être un quartier de Montauban. Impossible de trouver un tampon qui comporte ce nom, et après de vaines recherches, je prends une photo du monument aux morts, et trouve une boîte aux lettres dans laquelle je glisse une carte postale. J'obtiens des nouvelles de Michel par téléphone qui s'est rendu tant bien que mal jusqu'à Barbaste où il a été pris en charge par Marie, sa tendre épouse.

Je suis soulagé tant d'apprendre que sa galère est terminée que de quitter les faubourgs de Montauban et la circulation dense en cette heure qui transpire la fermeture des bureaux. A Bressols, je fais le plein des bidons et le ravitaillement de ma sacoche. Ainsi, je me prépare à affronter la fin de l'étape que je pronostique à une heure avancée. Mon téléphone sonne. C'est ma petite brune qui s'enquiert une nouvelle fois de mes états. Depuis qu'elle me sait seul, le nombre d'appels a sensiblement augmenté. J'en profite pour lui donner deux missions hautement stratégiques. La première est de me trouver un hôtel à Castelnaudary susceptible d'accueillir un cyclo au milieu de la nuit. La seconde est de veiller le score du match France-Mexique et m'en donner le résultat. Elle va s'acquitter de sa charge avec la célérité que je lui connais. L'hôtel du Canal à Castelnaudary est tout disposé à m'accueillir sous la condition que je rappelle pour régler les formalités d'usage. Ce que j'entreprends dans la foulée, ravi d'avoir pu trouver un abri pour la nuit. Quant à l'autre mission, je ne reviendrai pas dessus et d'ailleurs la presse en a parlé suffisamment...

La route s'est vidée. A croire que toute la population locale est scotchée devant la télé pour suivre ce match décisif du mondial. Toute ? Pas tout à fait ! A Bouloc, je suis dépassé par un automobiliste qui se gare un peu plus loin et qui me fait des grands gestes m'invitant à l'arrêt. Il s'agit de Jean-Michel Vermeire, Diagonaliste picard délocalisé, avec qui j'échange quelques civilités. Lorsque je lui présente la suite de mon itinéraire, je surprends son regard étonné. Si près de Toulouse, il supposait que j'allais rejoindre la piste cyclable jusqu'à Castelnaudary. Mais mon

tracé quelque peu différent le laisse perplexe. Cependant, un Diagonaliste est bien placé pour savoir qu'il n'est pas facile pour un autre Diagonaliste de choisir un chemin différent de celui qu'il s'est fixé. Et, quelle que soit la pertinence de ses propos avisés et sympathiques, je n'ai pas l'intention de déroger à ma feuille de route. Je le remercie et, après cette pause brève mais agréable, reprends ma route.

Je ne rencontre pas de difficultés notoires jusqu'à Caraman. Ensuite, j'emprunte des routes perdues au milieu de nulle part.

J'ai la sensation bizarre de prendre la peau de David Vincent :

« Patrice Hingant les a vus. Pour lui, tout a commencé par une nuit sombre, le long d'une route solitaire de campagne, alors qu'il cherchait un raccourci que jamais il ne trouva... »

Heureusement, la nuit noire m'évite de voir les nombreuses bosses à leur approche. Malheureusement, la nuit noire rend l'exercice difficile à cause du médiocre revêtement de la chaussée et de l'absence de signalisation au sol.

J'entends et je devine la présence des animaux le long de la route. Et bien que l'imaginaire dans ces circonstances soit particulièrement sollicité, c'est une rencontre bien réelle celle-là, qui m'attend. Je suis soudainement heurté par une bestiole et malgré mon embardée, je parviens à rester sur le vélo. C'est à un renard que je dois cette toute nouvelle cascade. Ce malheureux est venu percuté de plein fouet mon boîtier de pédalier, ayant pour conséquence de goûter au tranchant des dents de mon grand plateau. Sur le choc, je l'ai entendu grogner méchamment, prêt à mordre, et comme j'ai continué machinalement à mouliner, j'ai senti la manivelle s'écraser sur son crâne. En tournant la tête, j'ai vu mon Goupil dans le faisceau de ma frontale gigoter furieusement. Je ne sais ce qu'il est devenu, comme je ne saurais jamais si sa motivation pour traverser la chaussée était due à la poursuite de je ne sais quelle souris ou lapereau, ou à son mécontentement qu'un intrus empiète sur son territoire. En tout cas, je lui dois une sacrée montée d'adrénaline et j'entends encore le bruit de sa fureur dans le silence assourdissant de cette nuit midi-pyrénéenne. Cet incident va me permettre de rester éveillé jusqu'à ma descente vers Castelnaudary. Il est environ une heure du matin, j'arrive à l'hôtel du Canal. Une enveloppe, scotchée sur la porte d'entrée, m'y attend avec la carte d'accès. Le temps de mettre mon vélo dans le garage prévu à cet effet, je gagne ma chambre et traîne un long moment avant de me glisser sous la couette. L'objectif est atteint, j'ai parcouru ce jour 314 kilomètres pour un dénivelé de plus de 3000 mètres.

Voyage au « Centre du Monde »

Le matin suivant, je me suis octroyé une grasse matinée. Je quitte l'hôtel à 6h30, après avoir tamponné ma feuille de route et pris un copieux petit-déjeuner. Je quitte la capitale mondiale du cassoulet, dont la voirie, toute proportion gardée, me rappelle le Brest du départ. Un peu de cyclocross sur la chaussée défoncée et je prends la direction de Limoux. La dernière étape a ceci de magique que les quelques bosses rencontrées, agrémentées d'un vent d'ouest assez fort, ne sont que vétilles. Je m'accorde un arrêt à Limoux et savoure un délicieux sandwich avant d'attaquer la montée du col de Camperié. Une montée toute en douceur d'une quarantaine de kilomètres sous un franc soleil. J'y découvre le somptueux défilé de Pierre-Lys très impressionnant. Seuls les deux kilomètres avant le sommet sont dignes d'une montée de col. L'avantage, c'est qu'à cet endroit, je mets le cap à l'est et le vent m'est maintenant franchement favorable. Je me hisse ainsi sur le toit de ma Diago sans souffrir outre mesure. La descente n'est que plaisir et St Paul de Fenouillet est très vite atteint. J'y poste la carte postale d'arrivée avec une pensée pour Michel puisque j'y mentionne son abandon. Je l'ai eu au téléphone quelques instants auparavant et je sais que c'est lui qui vient en voiture me récupérer à Perpignan. Le challenge, pour l'un et l'autre est maintenant d'arriver le premier à destination. Une dernière difficulté m'attend, mais le col de la Dona se révèle être un gentil petit col, si ce n'est que j'y bloque mon dérailleur arrière et qu'il me faudra finir sur

un seul pignon. Par chance, le relief est en pente douce jusqu'aux faubourgs de Perpignan et j'atteins sans autres difficultés l'hôtel de Police. Quelques minutes avant ... ☺ ...Michel...

Dernière ligne droite, derniers tours de roue, un moment de joie aussi intense que fugace, indescriptible mais connu de tous les randonneurs de longue distance que sont les Diagonalistes : L'arrivée au commissariat.

Le vélo est sitôt posé et le carnet de route oblitéré pour la dernière fois.

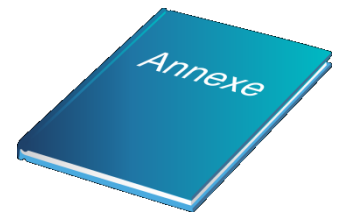
« C'est enfin fini ! C'est déjà fini. » Etranges que ces sentiments contradictoires qui se bousculent dans la tête où le plaisir d'être arrivé se confronte à une espèce de blues inexplicable.

Cette fois ci, à cette mélancolie coutumière, se mêle un peu de tristesse supplémentaire. Nous étions partis à deux et j'arrive seul à Perpignan. Bien sûr, je ne peux nier la satisfaction d'atteindre mon but mais, ne pas finir l'aventure à deux laisse un petit goût d'inachevé.

50 % des troupes à l'arrivée, c'est un demi-échec ou une demi-réussite, c'est selon...

Une Diagonale réussie ou non, c'est d'abord cela. Une succession d'états d'âme pas toujours cohérente ni rationnelle mais qui nous accompagne au gré des routes empruntées et des anecdotes qui jalonnent le parcours.

Et c'est en premier lieu pour revivre ces moments auxquels j'aspire que j'y retourne.



Alsace Bretagne

(Compte-rendu Diagonaliste)

Prologue

Pourquoi Strasbourg-Brest quand la raison et les statistiques vous incitent au parcours inverse? Pourquoi donc vouloir s'opposer aux vents de dominante ouest qui vous poussent vers Strasbourg? Parce qu'à mes yeux, Strasbourg-Brest est LA Diagonale qui, par plusieurs aspects, se distingue de toutes les autres.

Tout d'abord, je suis né à Strasbourg et mes origines bretonnes me guident tout naturellement vers les côtes de granit. Je ne manque pas les occasions, à chaque fois que cela est possible, de conjuguer longues distances à vélo avec ma chère Bretagne. Traverser les côtes d'Armor et terminer à Brest génère chez moi une motivation supplémentaire.

Et puis, Strasbourg-Brest, nous l'avions déjà tenté en 2007, Michel et moi, et essuyé un échec. Nous avons jeté l'éponge à l'époque, battus par des vents d'ouest lancinants qui avaient eu raison de notre détermination. Paris-Brest-Paris restant notre objectif cette année-là, nous avons préféré abandonner pour ne pas hypothéquer toutes nos chances de réussite quelques semaines plus tard. D'autre part, l'ordre alphabétique ne classe-t-il pas l'A comme Alsace avant le B de Bretagne, comme le suggère le titre de ce compte-rendu ?

Et enfin, l'expérience des deux dernières éditions de Paris-Brest-Paris m'a démontré que les statistiques sont une chose mais que la réalité peut être toute autre. Une Diagonale ne mérite son D majuscule que parce qu'elle est remplie d'incertitude et que rien n'est écrit d'avance.

Alors, quand Michel m'a demandé mes projets de diagonale 2012, la réponse ne pouvait être que Strasbourg-Brest. Il s'est donc mis au travail, a repris la feuille de route étudiée un lustre auparavant et travaillé sur les cartes afin de redessiner un parcours breton totalement différent de celui de 2007, calqué sur PBP.

Autre variante pour cette nouvelle tentative, nous nous rendrons en train à Strasbourg pour prendre le départ et prévoyons le retour également par rail. C'est la première fois que mon vélo va voyager avec la SNCF et je suis curieux de cette nouvelle expérience compte tenu des anecdotes pour ne pas dire incidents rencontrés par maints Diagonalistes, lues dans leurs comptes rendus.

L'Aventure

L'aventure commence donc le 23 juin 2012 sur le quai de la gare Saint-Jean à Bordeaux. Nous embarquons avec nos montures dans un wagon spécialement aménagé d'un TGV en direction de Strasbourg. Confort optimal tant pour les bonhommes que pour les randonneuses, nous atteignons la capitale alsacienne à l'heure sans encombres. L'hôtel n'est pas loin de la gare et nous nous y rendons sans difficultés.

Après une soirée tranquille et un nouvel échec de notre équipe nationale de foot, battue sans combattre par l'Espagne dans cette édition de l'euro 2012, les réveils sont réglés pour 3h00. Réveillé avant l'heure, je ne laisserai même pas le soin au mien de sonner au grand étonnement de Michel, qui ne comprend pas pourquoi je fais du bruit alors qu'il a l'impression de s'être tout juste couché.

Nous prenons un rapide petit déjeuner et retrouvons nos randonneuses sagement garées dans le parking sous terrain de l'hôtel.

L'hôtel de police est proche, il est quatre heures, et nous apercevons sur les marches de l'établissement public une silhouette fort connue de notre confrérie. Jocelyne est là, fidèle à sa réputation. Elle nous accueille chaleureusement, nous rassure quant au planton présent ce matin-là. Il ne fait pas partie du mouvement de boycott du coup de tampon qui semble faire des adeptes parmi le personnel policier de Strasbourg. Nous entrons dans le commissariat, saluons le policier de faction, qui, en effet, ne pose aucune difficulté pour apposer sur nos carnets de route encore vierges le premier sésame de cette nouvelle aventure.

Notre Diagonale commence ici et maintenant. Jocelyne, bien que couchée fort tard et levée très tôt, nous fait le plaisir de partager avec nous les premiers tours de roue. Strasbourg est calme à cette heure matinale, et hormis un petit groupe de sauvagions avinés et braillards, nous ne rencontrons pas âme qui vive. Je savoure ce départ dans la fraîcheur alsacienne, et laisse Jocelyne et Michel mener le train, tout à leur conversation.

C'est à Einzheim que Jocelyne nous laisse, juste après être passés devant le restaurant Steinkeller, référence en matière de tarte flambée que Michel nous avait fait découvrir dans une autre aventure. Merci à Jocelyne de nous avoir installés sur une excellente rampe de lancement. Merci à elle pour son accompagnement et sa bonne humeur.

Les routes éclairées jusque-là vont faire place à l'obscurité. Pour peu de temps, car les Diagonales de Juin bénéficiant des nuits les plus courtes, l'aube se lève tôt en particulier dans l'est de l'hexagone.

Nous atteignons Schirmeck et après un tour gratuit du centre-ville, postons notre carte postale départ. La matinée est fraîche, mais le soleil éclaire l'Alsace. Et c'est dans cette fraîcheur lumineuse que nous franchissons le col du Hantz. Un régal, ce col. Une montée régulière et douce qui vous ferait croire en vos capacités insoupçonnées de grimpeur. Pour l'avoir déjà pratiqué avec la même facilité il y a quatre ans en pleine nuit, je sais qu'il n'en est rien, que ce col est particulièrement accessible, un point c'est tout!

Passé le toit de cette Diagonale, nous entrons dans les Vosges chères à Michel. Nous nous arrêtons à Raon-l'Étape pour prendre un petit déjeuner dans le même troquet où nous avons tamponné lors d'un Hendaye-Strasbourg. Nous notons que l'accueil y est plus sympathique cette année. Peut-être du fait que nous ne leur demandons aucun coup de tampon cette fois. Il fait beau et l'épisode météo vosgien fera pérorer Michel tout au long de l'étape. Puis les Vosges font place à la Meurthe-et-Moselle. Le soleil reste de la partie mais le vent d'ouest s'invite dans le jeu. Le prochain arrêt est planifié à Vézelize. Nous nous y mettons en quête d'une main équipée d'un tampon. Un vide grenier met le centre du bourg en effervescence. C'est notre chance. Nous aurions sans doute eu plus de mal à trouver un commerce ouvert à la même heure un dimanche ordinaire. Pendant les deux tours du centre-ville engagés par Michel en quête d'eau, je jette mon dévolu sur une boulangerie encore ouverte. J'explique à l'employée le fonctionnement d'un carnet de route de Diagonaliste. Elle se confond en excuses et est tellement marrie de ne pas avoir sous la main un tampon dont elle ne soupçonnait pas l'importance jusqu'alors, qu'elle va enfreindre toutes les règles de la maison qui l'emploie. Elle va chercher dans les appartements privés de ses patrons le précieux sésame et l'appose sur les carnets de route. Elle part le remettre en place dans la seconde qui suit et me retrouve dans la boutique. Arborant un l'argent sourire, elle est tellement fière d'avoir bravé les règlements pour le succès de notre Diagonale que je la remercie chaleureusement. Je lui achète deux bouteilles d'eau qui nous permettront de faire l'appoint de nos bidons.

Après une pause repas, le parcours se complique quelque peu. Exit la Meurthe-et-Moselle, nous entrons à présent dans le département de la Meuse. A partir de Pagny-la-Côte-Blanche, au nom évocateur, les grosses bosses vont se conjuguer avec un vent contraire qui forçait et une température qui chauffe l'asphalte de plus en plus. Les blés se couchent avec le vent pour témoigner de la force d'Eole.

Notre progression est rendue difficile bien que nous ne prenions pas trop de retard sur notre plan de route. En fin d'après-midi, le vent d'ouest a escorté tellement de nuages que le soleil est à présent totalement caché. Le gris du ciel est désormais la couleur prédominante et une pluie opportune commence à tomber. Opportune car elle a la vertu de rafraîchir l'atmosphère et, à partir des premières gouttes, le vent si violent précédemment se calme très sensiblement. Même Michel, pourtant peu adepte de l'eau du ciel, semble satisfait de la tournure des événements. Nous arrivons aux termes de notre première étape dans cette humidité ambiante. Je demande à Michel le nom de l'auberge, réservée un peu plus tôt. Peu de temps après qu'il m'ait donné l'information, je le vois passer devant la façade de l'établissement sans s'arrêter. Etonné, je le rattrape dans la rue principale de Montier-en-Der. Encore un peu et on faisait du rab! A son corps défendant, il nous est extrêmement rare, pour ne pas dire unique, de terminer une étape de diagonale à 20h !

L'hôtelier nous reçoit très aimablement, à tel point que nous apprenons :

- Qu'il est fermé ce dimanche, mais que très compréhensif envers les cyclos, il nous accueille bien volontiers ;
- Que nos vélos seront mieux à l'intérieur, même dégoulinants ;
- Qu'il n'a pas eu le temps de préparer une chambre double selon nos désirs, mais qu'il nous loge dans deux chambres distinctes avec grand lit dans les mêmes conditions tarifaires ;
- Qu'il va nous préparer un repas de son choix, bien que le restaurant soit fermé ;
- Que nous allons recevoir une formation dispensée par ses soins pour utiliser le percolateur du bar afin de préparer au mieux notre départ le lendemain matin;
- Qu'il nous laisse nous installer et nous donne rendez-vous vers 20h30 pour son dîner spécial cyclo.

Nous gagnons nos chambres respectives. Je prends une bonne douche, rassemble rapidement mes affaires et redescend au bar. J'attends Michel qui de toute évidence a décidé de mettre à son profit la permission d'une demi-heure. J'en profite pour faire tamponner mon carnet. Je commande une pression que j'engloutis bien avant que Michel ne me rejoigne. Il commande son demi, je me sens obligé de l'accompagner avec une deuxième mousse, ce que je fais sans déplaisir aucun !

Nous passons à table, un repas copieux nous est servi. Le plat de résistance est composé d'une spécialité du chef, un genre de pâtes/tartiflette particulièrement riche pour tout un chacun mais totalement adapté pour des Diagonalistes. Repus, nous recevons les informations et consignes concernant le petit déjeuner et notre départ matinal de l'aubergiste, que nous remercions pour son accueil et la qualité de ses services. Nous montons nous coucher.

Une vraie nuit de repos et nous voilà sur la chaussée à 4h00, prêts à repartir. Une brume recouvre Montier-en-Der. Nous nous élançons dans la nuit vaporeuse. Le brouillard s'épaissit avec la venue du jour signifiant une totale absence de vent.

Le brouillard m'embrume le cerveau. C'est, en ce qui me concerne, le mauvais moment de ma diago, fait de lassitude « gambergeuse ». Je me colle à la roue arrière de Michel et j'attends que cela passe.

*Je m'ennuie sur cette route.
Que les kilomètres me coûtent!
Et tant qu'on n'y voit goutte,
L'allant fait place aux doutes...*

Le brouillard va finir par céder. La petite brise d'ouest a eu sa peau. Nous arrivons à un carrefour extrêmement important pour l'avenir de notre Diagonale et, qui sait, toutes celles qu'il nous sera donné de vivre. Carrefour de Coutavant, nous ne SOMMES PAS d'ACCORD ! Mon GPS m'indique tout droit, "MichMich" me dit à gauche. La feuille de route et la trace pour le GPS, toutes deux élaborées par Michel sont en contradiction. Toujours est-il qu'en prenant la route indiquée par le GPS, nous voici partis vers un évitement de Nogent-sur-Seine, pourtant point de contrôle obligatoire. Michel, dont la méticulosité n'est pas le moindre de ses traits, est furax. Voilà le type

d'incident qui le contrarie au plus haut point. J'essaie de relativiser l'évènement. Non, ce n'est pas la faute de la machine, il y a sûrement une explication. Une pincée de kilomètres en plus aura peu d'importance sur le parcours global. Mais le vosgien est têtu... c'est un breton qui le dit !... Et il lui faudra un peu de temps pour évacuer ce contretemps. Nous atteignons Nogent. L'arrêt nous fait du bien et dissipe les effets de l'avatar. Nous reprenons la route vers le bassin parisien, sans relief mais avec un léger vent contraire qui ne nous permet pas d'exploiter le plat du terrain. Nous faisons une halte rapide à Donnemarie-Dontilly où Michel glane un BPF, et où j'en profite pour un arrêt boulangerie.

La pause repas est pour plus tard et c'est à Fontainebleau que nous nous arrêtons chez Ronald. Fast Food est une appellation assez juste mais il leur faudra plus de temps à remplir nos plateaux que nous n'en mettrons pour expédier le repas. « Fast Food but Long Service » serait un terme plus approprié. Quoi qu'il en soit, notre arrêt a duré une demi-heure en tout et pour tout. Un arrêt BPF sous les halles couvertes de Milly-la-Forêt et une bosse plus tard, nous apercevons dans la descente un cycliste armé d'un appareil photo qui vient à notre rencontre.

Bonne Surprise ! Nous reconnaissons immédiatement Roger Maillard et nous nous saluons. Quelqu'un qu'on connaît, qu'on apprécie, qui a fait l'effort de venir à notre rencontre, qui nous fait traverser le village suivant (Etampes !) pour éviter les embûches, qui nous offre une mousse dans le patelin en question, qui, par des échanges d'anecdotes, nous fait sortir de notre torpeur dans laquelle les kilomètres de la journée nous ont petit à petit fait sombrer, qui nous accompagne un petit bout de chemin : Voilà un Service d'Accompagnement Routier comme on les aime!

Merci pour tout, Roger. La fin de notre étape a été plus agréable et tu y as contribué. Nous le laissons juste au pied de la dernière bosse de la journée qui vous nous hisser sur le plateau beauceron. Le petit hic, c'est que nous n'avons pas réussi à trouver un hébergement à Senonches, notre point d'arrivée virtuel de cette deuxième journée.

A Etampes, tous les coups de téléphone passés par Michel se sont révélés infructueux et nous envisageons de raccourcir l'étape en s'arrêtant à Chartres, plus propice à nous accueillir. Finalement, un coup de téléphone de la dernière heure nous permet de trouver une chambre disponible dans un hôtel de Saint-Aubin-des-Bois à 10 km à l'ouest de Chartres. Arrivés à St Aubin-des-Bois : un hôtel ? Mais que Nenni ! Nous traversons le bourg à la recherche de l'enseigne mais sans succès, arrêtons un automobiliste local, qui connaît l'endroit. Dans un premier temps, il nous demande de le suivre, nous sur nos randonneuses et lui dans sa voiture. Michel essaie de s'accrocher mais, pour ma part, je ne fais aucun effort pour prendre la roue. Notre guide autochtone s'en aperçoit, change de technique et explique à Michel le chemin du dodo. En fait, l'hôtel est bien situé sur la commune mais il faut se dérouter d'environ 5 km pour le retrouver au bord d'une grande route : "la voie de la liberté". Nous atteignons notre cible à 21h00. Il s'agit d'un "routier" et nous sommes accueillis aimablement par la patronne. Nous sommes guidés vers une remise où nous abritons nos vélos et compte tenu des horaires du service passons à table immédiatement. Un repas copieux nous est servi et je déguste un délicieux boudin fait maison par le patron *himself*. Rapport qualité/prix, les routiers sont vraiment très compétitifs en ce qui concerne la nourriture. Côté hôtellerie, quand nous pénétrons dans la chambre qui nous est réservée, on ne peut s'empêcher de laisser échapper un petit rire. Spartiate est le mot. Une cellule de moine, avec deux planches pour sommiers, un plafond mansardé, une salle de bain spacieuse comme un cagibi. Mais peu importe, nous sommes à la moitié de notre Diagonale, nous sommes fatigués et après une douche rapide, bien contents de passer à l'horizontale sur nos lits de fortune.

Ce que nous n'avions pas su apprécier tant que nous étions actifs, c'est la nuisance sonore qui allait nous pourrir la nuit sitôt la lumière éteinte. La pièce mansardée donne directement sur la route à fort trafic. A chaque fois qu'un poids lourd passe à côté de l'hôtel, les murs vibrent et on a la sensation que le camion est entré dans la piaule. Les trente-huit tonnes et consorts vont ainsi défiler au pied de nos lits faisant résonner la "voie de la liberté" dans ma tête jusqu'au moment de la sonnerie "libératrice" du réveil.

Nous nous levons en hâte. L'étape précédente ayant été écourtée de 28 km, pas de temps à perdre. Le patron, levé depuis peu, attend ses premiers clients (ceux qui font du bruit la nuit !). Nous prenons un petit déjeuner vite avalé, récupérons nos montures et quittons les lieux. Il est 4h20, il tombe un crachin qui mouille et nous allons retrouver l'itinéraire de notre Diagonale quelques kilomètres plus loin à Fontaine-la-Guyon. La brume remplace le crachin et va nous accompagner toute la matinée. Nous atteignons Senonches avec un retard raisonnable d'une heure sur notre feuille de route.

Le bourg est encore endormi. Nous glissons une carte postale dans la boîte afin d'attester de notre passage. Quinze bornes plus loin, un arrêt à la Ferté-Vidamme, où Michel frappe à la porte d'une boulangerie pas tout à fait ouverte mais où la boulangère satisfait aux deux BPF : Brevet des Provinces Françaises / Bon Produit du Fournil. Je cherche vainement un bistrot ouvert et nous mangeons nos viennoiseries encore chaudes sur le vélo. Vient le moment où nous devons emprunter la N12 en serrant et à droite et également les fesses. Nous sommes doublés par moult poids lourds et il faut bien reconnaître que si la grande majorité se déporte suffisamment pour un dépassement sécurisé, nous sommes encore serrés par certains dont la trajectoire ne dévie même pas à notre hauteur. Outre le bruit incessant de la circulation, Michel et moi en arrivons à la même conclusion: Les Diagonales sur les grands axes ne sont pas faites pour nous. Après huit kilomètres de ce régime, nous quittons ce grand axe routier pour des routes boisées plus paisibles, mais aussi plus bosselées. La région du Perche est magnifique mais se mérite. Sur le parcours, je prends la photo de Michel et de sa monture sous le panneau de Soligny-la-Trappe. Il n'a pas pris la direction du centre bourg au feu rouge et s'étonne d'arriver à la fin du village sans croiser un commerce. "Tant pis, j'y reviendrai un de ces jours !", me dit-il.

Un arrêt victuailles à Moulins-la-Marche, commune chère à Jean Gabin, nous permet de recharger nos batteries avant d'attaquer les prochaines grosses difficultés. Entre autres, deux grosses côtes de plusieurs kilomètres et dont la plus haute culmine à plus de 400 mètres, pour atteindre Carrouges et son magnifique château où nous profitons d'un arrêt BPF/casse-croûte bien mérité. Le beau temps est maintenant bien installé, et le vent contraire n'est pas trop pénalisant compte tenu du relief accidenté. Notre circuit nous mène ensuite à la Ferté-Macé, point de contrôle et arrêt boisson, puis Domfront, Barenton, Mortain (BPF) non validé par Michel pour éviter un arrêt supplémentaire puis Saint-Hilaire-du-Harcouët, où la chaleur nous impose un arrêt bistrot. Nous y dégustons goulument une bonne pression avant de repartir dans les bugnes normandes qui ne nous lâcheront qu'à Saint-James. Il y fait fort bon et nous n'aurons nul besoin des pulls célèbres de la marque. La route s'aplatit enfin et nous nous lançons dans une partie de manivelles quand, tout à coup sur notre droite, au cœur de la lande, se présente distinctement la célébriissime silhouette du Mont-St-Michel. Magnifique et magique rencontre qui justifie à elle seule les nombreuses difficultés du jour.

Le moment fort suivant, c'est la traversée du Couesnon. Je quitte la Normandie et j'entre en Bretagne. Ma Bretagne et sa traversée d'Est en Ouest qui démarre ici. Et ici et maintenant, cela me prend aux tripes, dans tous les sens du terme. Un dérangement intestinal fort fâcheux qu'il va falloir gérer du mieux possible. Nous arrivons à Dol-de-Bretagne, nous faisons tamponner nos carnets dans un bar. En ce qui me concerne, le cola américain va remplacer toute autre boisson à partir de ce moment. Trente kilomètres et quelques petites bosses nous séparent de la fin de notre étape prévue à Dinan que nous atteignons une heure trente plus tard. Notre hôtel est situé au cœur de la vieille ville et nous empruntons les voies pavées qui secouent violemment mes intestins qui n'en demandaient pas tant. Je choisis de prendre les trottoirs bien plus roulants. La gentille réceptionniste de l'hôtel nous fait préparer un plateau repas que nous avalerons dans la chambre, nous ouvre une cour intérieure afin que nous puissions garer nos vélos en toute sécurité et fait le nécessaire pour que nous petit déjeunions à 3h30 le lendemain matin. Excellente qualité de service avec une hôtellerie qui tranche passablement avec notre cellule d'ascète de la nuit précédente et qui nous permet d'attaquer notre dernière étape dans d'excellentes conditions.

Nous quittons l'hôtel un peu avant quatre heures, dans un brouillard dense. Hormis le matin du départ, c'est le régime purée de pois que la Diagonale nous a concoctés en début de chaque étape.

Ce matin, je me sens en jambes. J'avale le ruban *Costarmoricaïn* avec appétit. Je croise les panneaux indicateurs avec des noms familiers. Plancoët, Pluduno. Puis la direction de Lamballe. Je vais passer à un jet de pierre de ma chère cité Rhoeginéenne. Quinze kilomètres d'Erquy à tout casser avec une énorme pensée pour tout ce qu'elle représente pour moi.

Nous atteignons Lamballe rapidement. A la sortie du bourg, il s'agit de trouver la route qui longe la N12. Nous empruntons une bande cyclable qui s'arrête aussi brutalement qu'elle avait commencé, nous obligeant à prendre un rond-point sur le trottoir à contresens. En poursuivant tout droit on vient buter sur la nationale. En rebroussant chemin, nous trouvons la bonne route sur le même giratoire que nous avons si mal négocié quelques minutes auparavant. Nous suivons cette petite route qui flirte avec la N12 jusqu'à Yffignac, patrie de Bernard Hinault. Et comme nous sommes au point le plus bas de notre Diagonale, on peut aisément imaginer le champion breton se taper des côtes sitôt sa base quittée. En ce qui nous concerne, nous allons entrer dans le vif du sujet et les difficultés vont maintenant se succéder les unes aux autres. Mention spéciale du jury entre Saint-Julien et Plaine-Haute (la bien nommée). On commence par une descente vraiment très raide qui nous fait dire à tous les deux : "Eh bien celle-là, s'il avait fallu la monter, on mettrait le pied à terre" ! S'en suit la traversée d'un petit cours d'eau, un virage assez sec, et là, devant nous, un mur ! Tout à gauche et montée en zigzag avec nos montures chargées comme des mules. Finalement, on n'a pas mis pied à terre mais que ce fut dur ! Nous arrivons à Quintin, dernier point de contrôle intermédiaire de la Diagonale. Nous en profitons pour faire quelques emplettes et nous restaurer. Devant la supérette, Michel s'entretient avec un ancien, passionné de vélo et qui est tombé à l'arrêt devant nos randonneuses. Nous cassons la croûte sur la place, et nous apprenons par les locaux que là où on va n'est pas une partie de plaisir. Ne leur déplaît, la grimpette vers Le Vieux-Bourg est une montée régulière et, si je n'avais pas été pris de nouvelles coliques, qualifiée de sans problème. Le plus sympa, c'est qu'une fois en haut, à 300 mètres d'altitude, on reste sur une ligne de crêtes pendant un bon bout de temps. La petite départementale est calme et la vue sur les Monts d'Arrée est splendide avant de redescendre sur Callac, belle ville bretonne, qui accueille son marché hebdomadaire en ce mercredi. Nous y ferons notre pause déjeuner. J'entre chez un traiteur qui fait aussi salon de thé où des callacaises d'un âge respectable sont attablées et bavardent en breton devant des bols contenant ce que je pense identifier comme du lait Ribot. J'ai une tendre pensée pour mon arrière-grand-mère, amatrice de trempette de galette dans cette potion-là. Pour ma part, je me contente d'un sandwich jambon. Pas question de jouer les aventuriers avec des intestins rebelles. En quittant Callac, voilà un relief qui ressemble à un profil de scie égoïne. Scrignac, Berrien, La Feuillée sont des montées d'autant plus exigeantes que l'on descend beaucoup entre chaque point. L'avantage, c'est que l'ascension du Roc Trevezel est une promenade de santé, compte tenu des bosses précédentes. Au sommet, nous basculons vers Brest et la longue descente sur Sizun est un régal. Nous nous arrêtons devant la poste fermée pour travaux. Cependant, une boîte aux lettres reste en service. Nous l'espérons en tout cas et y glissons notre carte postale "Arrivée".

A Sizun, nous empruntons le circuit du Paris-Brest. Puis à Lhoperet, une fois la dernière côte franchie, nous descendons vers le pont Albert Louppe qui reste, à mes yeux, un endroit magique. D'abord parce que la vue sur la rade y est splendide, et aussi parce que le passage de l'Elorn fait remonter à la surface des grands moments pour les randonneurs longues distances que nous sommes. En tout cas, cette fois-ci, nous ne sommes pas pris par le temps, et nous savourons l'instant présent. Notre périple arrive à son terme. Nous aurons toutefois quelques hésitations avant de rejoindre l'hôtel de police, rue barrée et nouvelle voirie liée au tram n'y sont pas étrangères.

Nous pénétrons dans le commissariat. La fonctionnaire de faction, qui de toute évidence n'en est pas à son premier Diagonaliste, nous accueille aimablement et tend la main pour récupérer nos carnets afin d'y apposer le dernier cachet. Elle nous glisse un "Je ne comprends toujours pas comment vous faites, mais ... respect!".

Mon premier geste est de jeter ma paire de gants définitivement hors d'usage dans une poubelle toute proche. Ces mitaines ont une histoire mais ceci est une autre histoire!

Il est l'heure de la poignée de main et des congratulations. Je lis l'émotion dans les yeux de Michel qui renoue avec le succès d'une longue distance. Cette fois-ci, nous sommes allés au bout, et tous les deux.

Compte-Rendu succinct

Nous avons parcouru 1078 kilomètres pour un peu plus de 8000 mètres de dénivelé(e) positif(ve) (rayer la mention inutile). Le vent a toujours été défavorable, véritablement gênant la première journée, pénalisant sur la seconde étape car l'absence de relief ne nous a pas permis de rouler à la vitesse optimale, pas franchement désagréable sur les épisodes normand et breton compte tenu du terrain vallonné rencontré. La clémence de la météo a fait déjouer les prévisions alarmistes de la semaine précédant le départ. Matinées humides et éclaircies l'après-midi ont ponctué notre parcours excepté le premier jour où la tendance était inverse. Du point de vue de santé, hormis mon dérangement intestinal de fin de parcours, mais qui n'a pas été rédhibitoire, rien à signaler.

Côté mécanique, aucun souci de mon côté tandis que Michel a rencontré de sérieux problèmes de pignonnerie. Il faut dire que prenant le départ avec une manette déjà défectueuse, les difficultés ont plutôt été en s'aggravant.

En ce qui concerne nos niveaux de préparation respectifs, Michel de toute évidence était prêt physiquement. Il a beaucoup roulé et nous savons tous que le cumul des heures de selle est un élément majeur de l'état de forme. A contrario, il est en plein doute avant le départ, compte tenu de ses derniers échecs sur ce type d'exercice. Je l'ai souvent entendu dire "Ce n'est pas pour moi! - c'est la dernière si j'échoue..." et je pense qu'il aurait tenu parole en cas de nouvel insuccès. Pour ma part, je n'ai pratiquement pas fait de préparation vélo cette année. Mon manque d'envie, cet hiver, de tourner en rond autour de chez moi pour des sorties que je trouve aujourd'hui sans grand intérêt, et mes contraintes professionnelles et de nombreux déplacements au printemps ont abouti à une préparation minimaliste.

Nous sommes donc partis avec nombre d'éléments qui ne jouaient pas en notre faveur. Mais comme cela ne se passe jamais tout à fait comme cela doit se passer, nous avons été au bout de notre aventure sans rencontrer de soucis majeurs. La glorieuse incertitude d'une Diagonale est aussi et surtout ce qui en fait son charme.

Nous nous sommes présentés au départ, tels le Yin et le Yang, différents dans nos états, mécaniques, physiques, moraux, mais indiscutablement complémentaires et finalement ni les kilomètres, ni les

divergences GPS (hein Mich-Mich?) n'ont détruit cette force indicible qui pourrait bien donner lieu à encore d'autres aventures...



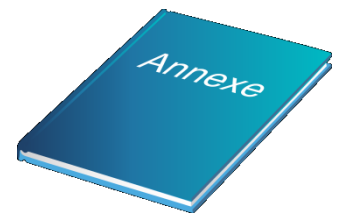
Remerciements

Merci Michel pour ce parcours splendide que tu nous as concocté. Les variantes normande et bretonne ont constitué une très plaisante alternative à l'itinéraire du PBP. Tu as encore bien bossé! Merci à Jocelyne et à Roger, SARistes patentés, avec qui l'accompagnement routier a été un réel plaisir.

Merci à ce brin de réussite pour nous avoir permis de dominer celle que j'aurais pu nommer La Diagonale des Eoliennes, tellement ces mats à hélices ont jalonné l'ensemble du parcours. Les Diagonalistes ne sont-ils pas quelque part les nouveaux Don Quichotte qui luttent à leur tour contre les moulins à vent ?

Merci aux agents de la SNCF qui ont su nous ramener efficacement au bercail malgré un train en panne en gare de Quimper, nous obligeant à transférer quatre fois nos Rossinante dans les wagons en autant de correspondances, me permettant ainsi de rajouter une dernière anecdote à notre aventure.

Un merci tendre à nos épouses, anges de patience, qui nous laissent cette liberté inestimable de jouer au Don Quichotte quelques jours dans l'année.



La Méridienne

Prologue

Samedi 8 juin 2013, nous arrivons à Perpignan, ma petite brune et moi. Nous avons « essuyé » des trombes d'eau entre nos Landes et Narbonne et pourtant le soleil brille à Perpignan. Il faut dire qu'en descendant de voiture nous comprenons le pourquoi du comment : le vent violent se charge de chasser les nuages.

En déposant nos bagages à l'hôtel, nous faisons une rencontre pour le moins inattendue. Dans le couloir qui mène aux chambres du rez-de-chaussée, une magnifique couleuvre est lovée sur la moquette. A en croire le nombre de spires, elle est de taille très respectable. Au premier coup d'œil, je l'avais prise pour un cordon électrique enroulé sur lui-même. C'est en regardant de plus près que je me suis rendu compte de ma méprise. D'autant plus que ledit cordon se mettant à bouger et à dresser sa tête avec un air plus inquiet que menaçant a ôté tout doute sur son identité. L'effet de surprise passé, nous regagnons notre chambre située au premier étage, donc « hors de danger » du reptile. En préparant mes affaires pour le démarrage prévu le lendemain, je tombe sur la carte postale départ. Parmi les timbres en ma possession, mon choix s'est porté tout naturellement sur la représentation d'un serpent. Non ! Annette et Marc, n'y voyez aucune malveillance de ma part à votre encontre. Cet affranchissement illustre simplement la première anecdote de cette Diagonale.

Perpignan-Millau (243km, 2260m D+)

Dimanche 9 juin, 9 heures. Me voici prêt à m'élancer pour ma première Diagonale en solitaire. Michel, membre habituel du binôme, a préféré jeter l'éponge trois semaines avant le départ compte tenu d'une préparation insuffisante. Cependant, comme à SON habitude, il a tracé l'itinéraire et concocté la feuille de route dont j'ai hérité et pour lesquels, comme à MON habitude, je n'ai jeté qu'un œil distrait. Je connais mes destinations de fin d'étape, ce n'est pas si mal ! Non ? Et mon nouveau GPS, flambant neuf, jamais servi, doit être prêt à entrer en action.

Un peu plus tôt, j'ai été reçu fort aimablement à l'hôtel de Police, le chef de poste m'indiquant la direction à suivre pour le début de mon périple. Une photo, un dernier bisou à ma petite brune et me voilà parti pour cette nouvelle aventure. La sortie de Perpignan se déroule sans encombre. Mais très vite, les indications de la feuille de route ne correspondent pas avec mes observations sur le terrain. Je ne m'inquiète pas outre mesure puisque je me dirige plein Nord. Tellement au Nord que je commence à gravir quelques belles bosses. Le paysage y est certes magnifique mais je m'écarte inexorablement de mon premier rendez-vous de Diagonale (Carte postale à Leucate). Soit je retourne sur Perpignan pour retrouver l'itinéraire initial, soit je persiste dans mon erreur pour atteindre Leucate par le Nord. J'opte pour cette seconde solution et c'est donc en « serpentant » (ça ne s'invente pas !) à travers les collines catalanes que je rejoins la boîte postale.

Coût de l'opération : 23 bornes supplémentaires avec un profil plus accidenté que le plat du parcours littoral tel qu'il était prévu. De toute évidence, je n'ai pas exploité correctement mon nouveau GPS. Pour éviter tout nouvel avatar, je remets en service mon ancien équipement de navigation, bien plus limité en capacité, mais que je maîtrise depuis plusieurs années. Je retrouve la trace exacte de l'itinéraire et continue ma route.

L'itinéraire choisi emprunte la voie verte entre Port-la-Nouvelle et Narbonne, 22 kilomètres. « Diagonalistes ! Écartez-vous de ce chemin sauf si vous diagonalisez tout terrain. » Pas ou plus de revêtement, cailloux saillants, racines, plaques de sable... Autant de pièges et risques de crevaison pour nos montures et de chute pour les cyclos. Ces 22 kilomètres interminables vont me prendre

plus d'une heure et demie. J'arrive à Narbonne miraculeusement sans crevaison à déplorer mais le moral, lui, est à plat. J'ai deux heures de retard sur le planning et je n'ai pas encore attaqué les difficultés attendues de cette première journée. Pour couronner le tout, le temps s'est couvert et les premières gouttes tombent à la sortie de Narbonne. Les choses sérieuses commencent à Murviel-les-Béziers. Je profite d'une pâtisserie ouverte à cette heure avancée pour un dimanche et fais le plein de ma sacoche. Je sais maintenant que la route sera longue et que les occasions de me sustenter seront rares avant la fin de l'étape. J'ai mis de côté mes états d'âme et c'est avec un moral regonflé que je repars bien que la pluie redouble de vigueur et que la route s'élève. J'arrive à Lunas, trempé comme une soupe, tamponne dans un bar accueillant où la patronne se voulant rassurante me dit « Si vous étiez passé hier, c'était la grêle qui tombait ! ». Me voilà au pied du mur. Devant moi, une difficulté d'environ 300 kilomètres qu'il va falloir négocier au mieux : Le Massif central, le bien nommé. La montée sur le plateau du Larzac va être un grand moment. Quand il ne pleut pas, le vent du nord est cinglant mais les paysages sont époustouflants. Quand le vent cesse, l'horizon se bouche et il tombe alors du grésil moitié eau moitié glace qui blanchit les bas-côtés de la route. Ce régime météo va accompagner la tombée de la nuit et m'escorter ainsi jusqu'aux hauteurs qui dominent Millau. Il est 23h30, une vue de la cité Millavoise 400 mètres plus bas est à couper le souffle. Je ne distingue rien de précis, si ce n'est cette explosion de lumières multicolores qui embrase le ciel. Il ne pleut plus, je profite de la féerie de l'instant et plonge vers un repos certes tardif mais mérité.

Millau-Issoire (222km, 3200m D+)

Compte tenu du découpage des étapes de cette Diagonale, je peux me permettre de m'octroyer une grasse matinée pour récupérer des efforts de la veille. Je quitte donc l'hôtel à 5h30. Je rentre très vite dans le vif du sujet puisqu'après quelques kilomètres de mise en jambes, j'attaque une grimpette qui va durer une dizaine de bornes. Il pleut d'une pluie très fine. Un brumisateur naturel qui me rafraîchit dans l'effort consenti. J'arrive sur les hauteurs de Séverac-le-Château. Il me faut descendre au centre-ville pour trouver une boulangerie ouverte. Un coup de tampon, un sandwich bienvenu, une boulangère curieuse et charmante, un sourire, trois gentils mots et voilà du carburant pour requinquer un Diagonaliste fatigué.

Un léger vent contraire mais qui, compte tenu du profil, me gêne peu. Une météo capricieuse. Petites averses et atmosphère lourde et orageuse. Côté profil, une étape de montagne. Une fois que l'on a dit que lorsque l'on ne descend pas c'est que l'on monte, on a pratiquement tout dit. Difficile d'être original, et pourtant, c'est bien le résumé de ma journée.

Malgré toutes ces difficultés, la journée va s'écouler dans une ambiance agréable. Je suis de bonne humeur et mes jambes ne tournent pas si mal. Pas de problème de navigation aujourd'hui. Il faut préciser que mon itinéraire emprunte la D809, anciennement Nationale 9. Depuis qu'elle flirte avec l'autoroute, c'est une route calme qui offre de bien beaux panoramas. Le plateau de l'Aubrac en particulier, qui s'est paré d'or avec ses genêts en fleurs, affiche des cartes postales plus belles les unes que les autres. D'autant plus que le regard se porte à l'infini sur ses grands espaces. Une trentaine de kilomètres à plus de 1000 mètres d'altitude. Grandiose ! Jusqu'à la descente dans la vallée de la Truyère où le viaduc de Garabit, tout de rose bonbon vêtu, franchit les gorges à l'aide d'une seule arche. Encore une sacrée réalisation qu'on doit à M. Eiffel. La route passe dessous, franchit la rivière et remonte sur un bon kilomètre avec un pourcentage à deux chiffres. Gustave aurait été bien inspiré de concevoir une piste cyclable sur son pont de chemin de fer !

Je tamponne à Saint-Flour dans un troquet où je me désaltère. Encore une belle ascension et les grosses difficultés de la journée seront derrière moi. Je franchis le col de la Fageole (1114m) bardé d'éoliennes et redescend vers la vallée de l'Allagnon, magnifique rivière à truites que je vais longer pendant une vingtaine de kilomètres paisibles et régénérateurs. A Lempdès, changement de décor. Je suis au milieu de parcelles cultivées, avec à ma gauche les monts du Cantal encore enneigés, et à ma droite les monts du Forez où un magnifique arc-en-ciel tranche avec le ciel noir de l'horizon. L'orage gronde mais je vais atteindre Issoire sans me mouiller. Juste le temps de me mettre à l'abri à l'hôtel et je deviens spectateur du ciel qui nous tombe sur la tête. Une bonne bière en guise de

bienvenue, un vrai premier repas chaud depuis que j'ai quitté Perpignan et me voilà prêt à affronter les bras de Morphée, dernier combat de ma longue journée que je veux bien perdre d'avance.

Issoire-Rogny-les-sept-écluses (315km, 1918m D+)

Réveillé à 3 heures, j'ai même la chance d'avoir un petit déjeuner. Je quitte l'hôtel sous la pluie. Mon genou droit me fait mal et chaque flexion est difficile ce matin. Les averses glacées de la première étape combinées aux difficultés de la seconde n'y sont pas étrangères. Je serre les dents et peu à peu la douleur s'estompe au fil de mon échauffement facilité en cela par quelques grimpettes matinales. Bien que le profil soit sans commune mesure avec celui de la veille, le Massif central me salue à sa façon par quelques dernières bosses. C'est avec un certain soulagement que j'en termine avec la montagne. Le moral est bon, la météo s'arrange. Il ne pleut plus et la fraîcheur matinale n'est pas désagréable.

Hormis un petit tronçon de Nationale 7, la route est relativement calme et je progresse rapidement sur cette partie d'étape sans grosse difficulté. Le parcours remonte l'Allier et chaque rencontre avec la rivière donne lieu à de belles images. L'après-midi sera tout aussi agréable, bien que légèrement vallonné, dans une atmosphère lourde et orageuse mais sans aucune précipitation. La traversée d'une forêt dense en fin d'étape me conduit à Rogny-les-sept-écluses où l'hôtelier m'attend malgré l'heure tardive, me prépare un dîner pour randonneur affamé, me tient compagnie pendant le repas en se montrant très intéressé par les Diagonales de France. Avant de regagner ma chambre, il me dispense toutes les informations utiles pour réussir mon petit déjeuner.

Rogny-les-sept-écluses - Péronne (308km, 2104m D+)

J'ai relativement bien dormi. Je descends prendre mon petit déjeuner où tout a été prévu conformément aux dires du patron de l'établissement. Je mets donc à profit ma formation de la veille concernant l'utilisation de la machine à café. Je mange rapidement et quitte l'hôtel en vérifiant bien que je n'ai rien oublié avant de verrouiller la porte d'entrée.

Côté météo, la matinée est fraîche mais, une fois n'est pas coutume, il ne pleut pas au départ de l'étape. Eole va se lever avec le jour, tendance Ouest-Nord-Ouest puis Ouest tout court et m'emm... une bonne partie de la journée. Le crachin va l'accompagner jusqu'à midi remplacé par une atmosphère lourde et orageuse.

Côté circulation, la traversée interminable de la Seine-et-Marne tranche avec les étapes précédentes et le trafic s'amplifie sensiblement pendant le contournement Est de Paris.

Côté chaussée, la crise est bien là. Les routes franciliennes ne sont vraiment pas à leur avantage, tant leur état est dégradé et les réparations sommaires. Nids de poule, rapiécages et gravillons sont le lot commun.

Côté paysage, des champs puis des champs...

Côté moral, journée plutôt tristounette, comme le temps, la chaussée, le trafic, etc...

Côté navigation, deux bugs dans le parcours. Après Ecuelles, je reste sur la route principale et rate l'entrée de Moret-sur-Loing, lieu de pointage. Il me faut faire demi-tour pour entrer dans la cité médiévale en empruntant un pont pavé menant à une superbe porte. Magnifique localité, remarquablement conservée. Je cherche une boulangerie ouverte. Le plan de circulation, genre tout en sens unique, me fait tourner en rond. Je questionne un quidam qui m'annonce sans sourciller, « Avenue Jean Jaurès ». Me voilà bien avancé. J'essaie d'obtenir plus de détails. « Ben ! Jean Jaurès, quoi ! ». Je le remercie « chaleureusement » et me remet en quête de la boulange. Je finis par trouver l'accès à la rue commerçante et la trouve enfin. Une gentille boulangère prend le soin de tamponner le carnet de route que je lui tends. Elle remplit elle-même la date et l'heure. Et ses pains aux raisins, où les raisins sont remplacés par des spéculoos, sont de pures merveilles. En sortant de la boutique, un gars m'interpelle. Il veut savoir où j'ai acheté la veste de pluie que je porte. Comme il n'a jamais entendu parler de la boutique de la FFCT, ni de la FFCT tout court, le dialogue est compliqué. Il me propose même d'acheter la mienne, comme ça ! Sur le trottoir. Je décline sa proposition. Pour m'en débarrasser, je lui donne un prix rédhitoire. Cela a le mérite de calmer sa fièvre acheteuse.

Je vais rencontrer le deuxième hic à une cinquantaine de kilomètres de la fin d'étape. A Sempigny, un pont traversant le canal latéral de l'Oise est fermé. J'avais bien évidemment été prévenu quelques kilomètres auparavant d'une route barrée. Mais combien de fois rencontrons-nous ce type de signalisation sur une diagonale, sans que cela nous bloque ? Un peu de tout terrain ou bien encore façon piéton, vélo à la main, on franchit l'obstacle. Par contre, lorsque l'on se retrouve nez à nez avec un pont qui a perdu son tablier et que l'on n'a pas pris l'option « pédalo », il faut rebrousser chemin ou se projeter un pont plus loin.

Douze kilomètres supplémentaires, histoire de compléter une vraie journée de « m... ». Afin de tempérer un peu ma mauvaise humeur, Eole me pousse maintenant franchement dans le dos et me permet de gagner mon hôtel à Péronne, où j'ai droit là encore à un accueil remarquable et à un service impeccable, dîner tardif et petit déjeuner très tôt compris.

Péronne - Dunkerque (153km, 1021m D+)

J'ai choisi de partir une demi-heure plus tôt que prévu. Le vent capricieux de la veille m'incite à la prudence. J'ai aussi changé le début de mon itinéraire suite aux conseils avisés de Brigitte Legrand lors d'un entretien téléphonique la veille. Elle m'a d'ailleurs donné rendez-vous sur le parcours aux alentours du Mont St Eloi. L'ancienne route nationale que j'emprunte, en lieu et place des petites routes prévues, est en effet très calme à cette heure matinale et le parcours en est simplifié.

Je ne suis plus très loin de notre point de rendez-vous quand je reçois un appel de Brigitte qui s'inquiète de ne pas m'avoir intercepté. La petite route que je suis actuellement et qui me mène au mont n'est pas l'accès sur lequel elle m'attend. Elle me rattrape sur la route et gare sa voiture un peu plus loin à une intersection où l'on peut découvrir les ruines du Mont St Eloi. Brigitte s'est levée à l'aube pour venir à ma rencontre, elle m'a préparé une thermos de café, un délicieux cake maison et des petits gâteaux pour ma sacoche. Le nec plus ultra des Services d'Accompagnement Routier mené avec une efficacité optimale dans un timing serré et tout ça avec le sourire ! Quelques photos pour le site de l'Amicale avant de se quitter et de reprendre la route. Merci encore Brigitte pour ce court moment passé en ta compagnie.

La fin de l'aventure va se compliquer un tantinet. Car après la traversée de Béthune particulièrement encombrée, un fort vent d'Ouest s'est levé et de violentes rafales vont gêner ma progression. Je serre les dents et doit me faire violence pour rester dans les délais impartis. Une course contre le vent et contre la montre est engagée. Grâce à Brigitte, j'ai fait le plein de ma sacoche. Je peux donc continuer ma progression laborieuse sans arrêt ravitaillement supplémentaire. Je parviens à Morbecque où je glisse ma carte postale Arrivée. Encore une quarantaine de kilomètres à effectuer où je me fais littéralement bousculer par les bourrasques. Je dois vraiment m'employer et puiser dans mes dernières ressources pour atteindre Dunkerque. A tel point que lorsque je pénètre dans l'hôtel de Police, je ne ressens même pas la petite émotion qui vient habituellement m'embuer les yeux. L'accueil de la policière de faction y est sympathique. Bien qu'occupée par une dame qui lui raconte ses malheurs, elle interrompt l'entretien et s'en va tamponner mon carnet de route en priorité.

Epilogue

Ma première Diagonale en solitaire s'achève. Il est temps maintenant de goûter à la satisfaction de l'avoir bouclée dans les délais et, compte tenu des difficultés rencontrées, le plaisir est à la hauteur des efforts consentis.

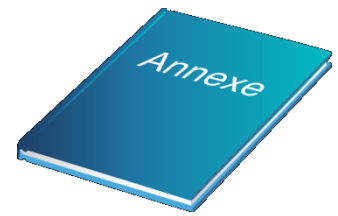
Perpignan-Dunkerque est une Diagonale difficile du fait de son parcours exigeant, auquel se sont ajoutées des conditions météorologiques particulièrement défavorables et des ennuis mécaniques de toute nature. Tous ces éléments qui font prendre conscience que l'échec ou la réussite de ce type de projet ne tient souvent qu'à un fil, souvent très ténu, qui, cette fois, a tenu. ☺

Mes remerciements vont à tous ceux qui m'ont témoigné leur soutien avant et pendant cette aventure. Qu'ils sachent, ici, tout le bien que m'ont procuré leurs messages d'encouragement. Merci à Brigitte, pour sa disponibilité et pour cette rencontre amicale, sympathique et ô combien efficace.

Merci à Michel, pour son travail hivernal quant au choix de l'itinéraire et à son découpage pertinent. Il n'en a certes pas profité (je le soupçonnerai presque de l'avoir fait exprès !!! 😊) mais ce n'est que partie remise.

Merci à Thibaut dont la frimousse que j'ai reçue en photo sur mon téléphone a rechargé en énergie positive le grand-père que je suis devenu et merci à ses parents pour l'avoir laissé utiliser leur téléphone. 😊

Merci à mon ange gardien qui m'accompagne dans tous les instants, qui m'apporte son soutien inconditionnel et qui, par la seule pensée, est capable de me sortir des ornières dans lesquelles je pourrais m'engluer. Nul besoin de son nom, Elle se reconnaîtra.



Menton-Hendaye

En passant par Dunkerque

« Y'en a qu'ont essayé,
Y z'ont eu des problèmes ! ...»

Avant-propos

Enchaîner deux Diagonales, était initialement dans mon programme l'an passé, mais les circonstances de route, mon état physique et aussi celui de ma randonneuse m'avait fait renoncer à l'issue de la première. J'étais déjà bien content d'en terminer avec Perpignan-Dunkerque avec un vélo et un genou en délicatesse que j'avais sagement regagné mes pénates par le train. D'autre part, mon rendez-vous avec Londres-Edimbourg-Londres restait à mes yeux l'objectif de la saison et il était hors de question d'hypothéquer mes chances à cause de la Diagonale de trop et de surcroît en tournant sur un cylindre.

Alors, cette année je compte remettre le couvert, Dunkerque-Hendaye ayant fait l'objet du report de l'an passé, mon voyage aller sera Menton-Dunkerque. Seulement, c'est sans compter sur ma charge de travail qui contrarie quelque peu mes plans. J'ai beaucoup de mal à préparer mon itinéraire et à trouver la bonne période pour Diagonaliser. Mon manque de disponibilités explique que j'ai pondu mon projet un peu à l'arrache et que c'est au tout dernier moment que je l'ai formalisé.

Je voudrais donc, en premier lieu, remercier chaleureusement nos délégués fédéraux Annette et Marc pour avoir accepté mon dossier dans des délais extrêmement courts. Sans leur compréhension et leur diligence, il m'aurait été impossible de prendre le départ de cette nouvelle aventure. Je tiens également à souligner l'excellent travail sur les études de parcours publié sur le site des Diagonalistes qui m'a bien aidé pour la confection expresse de mon itinéraire.

Saison 1 *Menton – Dunkerque*

Prologue

J'ai jeté mon dévolu sur la semaine des 3 jeudis pour partir en Diagonale, profitant des jours de Pentecôte et de l'Ascension. Déjà, d'un point de vue étymologique, ces deux fêtes chrétiennes sont bien dans le ton d'une Diagonale, et d'autre part, elles procurent des jours fériés bien venus pour ceux, qui, comme moi, doivent jongler avec leur emploi du temps.

C'est un tortillard de la SNCF qui m'achemine à Nice, avec une bonne heure de retard. Les liaisons TER Nice-Menton étant relativement fréquentes, je parviens à prendre une correspondance et arrive sur le quai de Menton après une journée entière passée dans le train sur un strapontin, à contempler mon vélo suspendu à un croc de boucher.

J'ai réservé une chambre à l'hôtel Claridge, stratégiquement placé à deux pas de la gare et du commissariat. L'accueil y est sympathique et les cyclos avec leur vélo sont bien acceptés. Une fois ma randonneuse à l'abri, je me mets en quête d'un restaurant pour dîner. A 21h30, les rues sont bien calmes et tranchent singulièrement avec l'image d'une côte d'Azur toujours en ébullition. Une brasserie quasi déserte m'accueille, j'y savoure un excellent plat de pâtes. L'addition s'accompagne d'un « limoncello », liqueur faite à partir des citrons de Menton.

En regagnant mon hôtel, je fais une petite reconnaissance vers le commissariat tout proche. Demain, il sera l'heure d'en découdre, mais ce soir, je profite de la douceur azurée mêlée de quiétude et de ce sentiment indéfinissable propre à chaque veille d'un départ en Diago.

Mon réveil est programmé à 5h45 pour un départ prévu à 7h. Il fait chaud dans la chambre et je peine à trouver le sommeil. Ce sont des jappements de jeune chien qui me réveillent au cœur de la nuit. Je maudis la bestiole et son maître qui a dû l'attacher au pied du lit. Mais peu à peu, en sortant de ma torpeur, force est de constater qu'il ne s'agit pas d'un chien. Je ne sais pas si la dame est attachée au pied du lit, mais les glapissements qu'elle pousse ne donnent lieu à aucune équivoque sur l'activité de mes voisins. J'en rigolerai si je ne devais pas affronter ma Diagonale dans quelques heures. Mais mon sommeil est interrompu, d'autant que Monsieur semble en forme et que les galipettes s'éternisent. Je finis par me rendormir juste avant que le réveil sonne. Je me lève et me prépare en maudissant mes lapins de voisins. Dans un esprit de vengeance totalement vain, Je me souviens n'avoir prêté aucune attention au bruit que je pourrais faire dans mes préparatifs avant de quitter la chambre.

Je descends prendre mon petit déjeuner, accroche mes sacoches sur ma randonneuse, quitte l'hôtel et me rends au commissariat. Maintenant, j'y suis !

Episode 1 Menton – Sisteron

Sitôt le tampon apposé sur mon carnet de route, je m'élançai vers ma nouvelle aventure. La température est particulièrement douce et pourtant les autochtones sont tous équipés de gilet. Je prends l'option manches courtes dès le départ et bien m'en prends, car après à peine deux kilomètres la route s'élève vers la Turbie. Onze kilomètres d'ascension certes, mais bien plus calmes que les autres accès vers Nice à cette heure d'embauche. Petit bonus avec la vue plongeante sur le rocher de Monaco. Magnifique !

Arrivé en haut du village de la Turbie, il ne me reste plus qu'à basculer sur Nice et ses faubourgs. Je vais reprendre une petite route qui monte vers Tourette-Levens et qui m'évite la sortie de Nice par la nationale 202. Cette grimpette d'une douzaine de kilomètres est très agréable en comparaison de la folie urbaine niçoise. Je prends mon temps et une fois hissé en haut de Tourette-Levens, je

poste ma carte postale départ. La descente très pentue me permet de contempler la vallée du Var en contrebas et l'impressionnante zone industrielle de Carros. Je retrouve la 202 et sa circulation au lieu-dit « Les Moulins ». Le trafic y est tout à fait supportable et une bande latérale me permet de rouler en sécurité.

A partir de ce point, la route va s'élever régulièrement et tranquillement pendant une cinquantaine de kilomètres. Les orages des soirs précédents ont essaimé sur le bas-côté de la route une multitude de petits silex que je m'efforce d'éviter. Tous sauf un ! Une déflagration retentit, la roue arrière se dégonfle instantanément. Je pousse mon vélo jusqu'à une petite niche dans les rochers pour m'abriter de la circulation. La chambre à air a littéralement explosé sur le tranchant du caillou. Par contre, fort heureusement l'enveloppe du pneu semble intacte. Je répare et reprend ma route en faisant encore plus attention aux pierres qui couvrent la chaussée. Le vent se lève, je l'ai dans le nez et le ciel se couvre de gros cumulo-nimbus qui ne présagent rien de bon.

Je m'arrête à Puget-Théniers pour une pause casse-croute, le temps est passé très rapidement de beau à lourd et le tonnerre fait entendre ses premiers grondements. A partir d'Entrevaux, la citadelle insoumise a beau montrer ses muscles, l'orage est là menaçant et les premières gouttes tombent sous un vent tourbillonnant. J'enfile ma veste de pluie sans penser un seul instant que je ne l'enlèverai qu'une fois arrivé à l'hôtel, sept heures plus tard.

Moi qui n'aime pas la chaleur en montagne, c'est un véritable déluge avec spectacle son et lumière qui accompagne ma montée jusqu'au col de Toutes Aures. De là, je descends prudemment vers Saint André les-Alpes, toujours sous une pluie battante et sur une chaussée qui ruisselle. Le premier coup de tampon de la journée, je le dois à un sympathique boulanger de St André auquel j'adresse mes plus plates excuses pour avoir inondé sa boulangerie. Les grosses difficultés de la journée sont maintenant derrière moi. Les averses succèdent aux averses mais fort heureusement le vent s'est calmé. Seul le col des Robines et la bosse de la déviation du Chaffaut restent au programme et seront avalés sans grand souci. J'atteins Sisteron, toujours sous la pluie battante, mais satisfait d'en avoir fini de cette première étape. L'accueil à l'hôtel y est très sympathique, la soupe et le plat de pâtes sont revigorants. Il ne me reste plus qu'à me reposer jusqu'à 3h30 où un petit déjeuner m'est promis.

Episode 2 Sisteron – Bourg-en-Bresse

Comme prévu, le veilleur de nuit a préparé un petit déjeuner avec tout ce qu'il faut pour partir le ventre plein. Je prends la route à 4h pétantes. La pluie a cessé pour laisser la place à une fraîcheur humide. La route monte régulièrement et les jambes ne tournent pas si mal. J'arrive à Serres, un petit peu avant 6h. Je m'arrête devant une boulangerie dont l'échoppe est allumée, mais le boulanger sur le pas de ma porte met fin à mes espoirs en me précisant que sa boutique n'ouvre qu'une demie heure plus tard. Je n'ai pas d'autre choix que de me mettre en quête d'une boîte aux lettres pour y glisser une carte postale.

A la sortie de Serres, un patou est vauté sur l'asphalte. Est-ce que je l'ai réveillé en sursaut ou bien est-ce qu'il m'a pris pour un facteur avec mon vélo orné de ses sacoches, toujours est-il que le chien se lève mal luné et viens me signifier franchement son hostilité. Je prends immédiatement la décision de m'arrêter afin d'éviter que le molosse me bouscule et descend. Je me dresse sur mes pattes arrière et commence à l'engueuler avec le même ton aimable. Surpris de tomber sur un ours aussi mal léché, le chien rebrousse chemin en grognant. Un comble de se faire chahuter par un chien de montagne des Pyrénées dans cette ascension alpine. Cette dernière, régulière, va me conduire vers le sommet de ma Diagonale : le col de la Croix-Haute. Je suis plus gêné par la fraîcheur et le vent du nord que par la difficulté du relief. Et lors que je bascule dans la descente, bien plus pentue que sur l'autre versant, le froid me saisit et m'oblige à réduire ma vitesse. Les premiers panoramas sur l'Isère sont prometteurs, d'autant plus que la brume semble peu à peu se dissiper. Le vent n'y est pas étranger et même si la température reste fraîche, la vue du soleil qui commence à pointer le bout de son nez me réchauffe l'esprit à défaut de mon corps.

Le col du Fau (à distinguer du faux-col), deuxième ascension de la journée, est franchi sans trop de difficulté malgré son relief assez irrégulier. Je n'ai plus qu'à me laisser descendre vers Grenoble en

profitant du paysage illuminé par le soleil et sculpté par le vent qui effiloche les petits nuages encore accrochés aux sommets environnants. Superbe !

Les faubourgs de Grenoble atteints, la circulation se densifie sur les coups de midi. Grâce aux indications du site de l'ADF, merci Jean-Philippe, je trouve facilement la passerelle du Rondeau et me laisse mener le long du Drach par cette excellente voie cyclable. C'est sur cette dernière que j'ai le plaisir de retrouver mon fiston, résident grenoblois depuis quelques années. Il est venu m'accueillir et notre rencontre, bien que de courte durée, me fait grand bien. Francky m'a préparé quelques victuailles bienvenues et c'est plein d'énergie tant mentale que physique que je reprends ma route. Merci à toi Francky, pour ce bon moment passé, l'un des meilleurs de cette Diagonale.

La sortie de Grenoble est très animée. Je quitte la ville, plate comme la main, et je me hisse en direction de Voiron. Ensuite, viennent vingt kilomètres difficiles, faits de rampes successives, plus pénibles les unes que les autres. Le soleil brille maintenant franchement et le vent de face a au moins le mérite de me rafraichir dans ces longues montées. La descente vers La Bâtie-Divisin annonce maintenant un relief plus clément. Je quitte la très tourmentée D1075 pour la bien plus calme D19 qui va me faire longer le Rhône jusqu'à Lagnieu. Côté circulation, c'est le retour au calme et sans ce méchant vent dans le nez, le parcours jusqu'à Bourg-en-Bresse aurait été un régal. Mais je perds du temps et il me faudra attendre la tombée de la nuit pour que Eole décide enfin, lui aussi, d'aller se coucher. Pour moi, ce sera un peu plus tard. Je gagne mon hôtel vers 22h. J'ai l'air d'un extra-terrestre aux yeux du réceptionniste très distingué de l'établissement qui me reçoit dans un mélange de déférence et de préciosité. Je le renseigne sur mon parcours. La glace est brisée et je parviens sans peine à négocier un petit déjeuner pour 3h45. La chambre tout confort est très classe mais comme souvent dans mes aventures Diagonalistiques, je n'en profite que très peu.

Episode 3 Bourg-en-Bresse - Troyes

Réveillé à 3h30, je m'affaire à mes préparatifs lorsque l'on frappe à ma porte. Le veilleur de nuit, alias le réceptionniste, toujours tiré à quatre épingles, m'apporte mon plateau où même les couverts sont en argent. C'est bien la première fois que mon petit déjeuner m'est livré en livrée à une heure aussi matinale. Avant de quitter l'hôtel, le dandy cravaté me met en garde contre des groupes avinés de supporters qui ont fêté toute la nuit l'accession de leur équipe de basket en division supérieure. Exceptés quelques cris d'hurluberlus fatigués, je quitte Bourg-en-Bresse dans le calme d'un dimanche matin où dorment encore les braves gens.

La remontée de la Bourgogne est rendue facile par la quasi absence de vent. De ce point de vue, c'est le premier moment de calme depuis Menton. J'en profite pour avancer à bon rythme pendant une centaine de kilomètres. Mais l'accalmie ne dure pas et le vent du nord se rappelle à mon bon souvenir. Ce satané vent ne me quittera plus de la journée. Le contournement de Dijon par l'Est est ainsi amorcé et le terrain va alors s'élever. Tout comme la température car le soleil est lui aussi au rendez-vous. Et peu à peu, la chaleur qui remonte du bitume va engendrer des échauffements plantaires qui vont perturber ma progression. Je suis contraint de détendre les sangles de mes chaussures pour diminuer les douleurs et j'arrose mes pieds très fréquemment. Les paysages traversés sont cependant magnifiques et les grosses bosses jusqu'à Recey-s/Ource permettent de dégager de superbes panoramas.

A l'instar de tous les villages de France qui voient leurs commerces portes closes les dimanches après-midis, Recey s/Ource n'échappe pas à la règle et je me vois contraint de trouver une boîte aux lettres pour authentifier mon passage. Mes bidons sont vides et je me mets en quête de chercher de l'eau. Dix kilomètres plus loin, une boulangerie ouverte me permet de faire le plein en eau et en nourriture. L'accueil du boulanger y est très sympathique et le patron est très curieux au sujet des Diagonales. Bien que le temps soit compté, je prends quelques minutes pour lui expliquer l'exercice. Avant de reprendre la route, je le remercie et le félicite pour sa disponibilité, malgré le repos dominical. La difficulté du relief est maintenant derrière moi, et les seuls obstacles qui persistent sont le vent et mes pieds. Le crépuscule va peu à peu calmer le premier comme la fraîcheur du soir calmer les seconds. J'en termine avec la plus longue des étapes et arrive à Troyes, aux alentours de 22 heures après 310 kilomètres.

Episode 4 Troyes - Arras

Départ à quatre heures, après un petit déjeuner préparé par le veilleur de nuit, certes moins stylé que celui de Bourg-en-Bresse mais tout aussi efficace.

Je roule dans la fraîcheur du petit matin, le vent fait dodo et j'en profite. Mes plantes de pied sont endolories suite aux échauffements de la veille et une nouvelle douleur, au tendon d'Achille cette fois, fait son apparition. La cause vient sûrement du fait que pour soulager mes pieds, j'ai détendu les sangles de mes sandales, le talon étant ainsi moins bien maintenu. J'en prends mon parti. Cela fait partie de la traditionnelle bobologie inhérente à la longue distance. Je suis à moins de 400 kilomètres de Dunkerque et il m'en faudrait plus pour m'inquiéter. Du moins jusqu'à Sézanne, car le relief est plutôt en ma faveur.

A partir de Sézanne, les conditions vont se liguer contre moi et me faire passer une très mauvaise journée, la plus mauvaise de cette Diagonale. Il y a toujours au moins un jour sans, et ce sera celui-là.

La chaleur s'installe, les échauffements reprennent, mon tendon me titille, le revêtement de la chaussée ne rend rien, le vent quand il souffle est au nord. MontMirail, Château-Thierry, Soissons sont desservies par des routes départementales très fréquentées et la route n'est constituée que de toboggans successifs. Les véhiculent qui me doublent sans interruption bourdonnent comme autant de frelons à proximité de leur essaim. Fatigué autant moralement que physiquement, je vais être contraint de mettre à profit la relative faible longueur de cette étape. Les arrêts se multiplient. Dès que la douleur des échauffements devient insoutenable, je m'arrête, j'enlève sandales et socquettes, je me badigeonne les pieds de crème et repars. Ce sont autant de minutes qui sont perdues pour ma prochaine nuit, mais je n'ai pas le choix. Après Soissons, j'ose même un arrêt sieste lorsque je passe devant un petit bosquet ombragé. Quelques minutes de repos qui vont me faire le plus grand bien. Ma reprise sera plus facile aidée en cela par un parcours bien moins accidenté et, quittant cette foutue D1, bien moins fréquenté. Arrivé à Chauny, je suis contraint d'emprunter un escalier et passer une passerelle au-dessus de la voie ferrée, en mode piéton et en portant mon vélo sur l'épaule tel qu'en cyclocross, la vitesse en moins et le poids en plus. Petite erreur lors de la préparation de parcours mais sans incidence du fait l'existence de ce pont.

Les villes traversées commencent à se parer de leur parure couleur briquette. Ce changement de paysage me donne vraiment la sensation que j'attaque la dernière ligne droite. Le moral revient malgré mes arrêts « pieds chauds » dont la fréquence ne varie pas en cette fin d'après-midi. Un arrêt estaminet plus tard, je déguste une Jupiler, belle blonde dans un verre qui transpire. Je remplis mes bidons en même temps que je recharge mes batteries. Je suis prêt à affronter la fin de la journée. J'ai repris ma route lorsque mon téléphone sonne. Mon oreillette me permet de décrocher et converser pendant que je pédale. Mon interlocuteur se présente. Il s'agit de Jérôme Baclet, SARiste de Béthune, qui vient aux informations. Il me précise qu'il est actuellement sur Dunkerque et qu'il fera son possible pour venir à ma rencontre, malgré le nombre de prétendants aux Diagonales au départ ou en direction de Dunkerque dans les mêmes heures que ma feuille de route. Ça sent bon la fin !

Je traverse Péronne, je ne souvenais pas des bosses à la sortie de la ville, direction Bapaume. Pourtant cette route je l'avais emprunté l'an passé lors de Perpignan-Dunkerque. Sans doute étais-je plus en jambes à ce moment-là, puisque ces côtes avaient été avalées dans la fraîcheur de la nuit juste en début de la dernière étape.

J'arrive à Bapaume vers 21h. Je trouve un restaurant ouvert. Juste à temps pour tamponner mon carnet et me restaurer. L'accueil y est chaleureux. Je demande à la dame qui m'accueille s'il est possible d'être servi rapidement. Ce qu'elle s'évertue à faire avec une bonne humeur manifeste. C'est une pizza géante accompagnée d'une mousse qui m'est amenée sur le champ. La patronne s'enquiert de ce qu'un cyclo peut bien faire dans le coin à la tombée de la nuit. Je lui indique que je me rends à Arras pour passer la nuit. Mais quand elle apprend que je suis parti de Troyes ce matin, elle pousse des « Mon Dieu ! ... Mon Dieu ! » qui m'amuse beaucoup. Apprenant ensuite que j'étais à Menton trois jours auparavant, son regard passe de l'étonnement à la stupéfaction. Ne connaissant

rien à notre confrérie, elle se montre très admirative des efforts consentis et les superlatifs employés, bien que très exagérés, flattent mon égo. Sa gentillesse va jusqu'à me préparer un énorme sandwich qui me sera bien utile pour ma prochaine étape. Je reprends la route et me trouve nez à nez avec une route barrée. Vu l'heure tardive, je tente ma chance. Les engins chargés de refaire le revêtement étant parkés en bord de route, rien ne s'oppose à ma progression. Je gagne les faubourgs d'Arras aux alentours de 23 heures. Les lumières mettent en valeur les magnifiques bâtisses du centre-ville. Je tire le rideau sur une journée pénible avec la satisfaction d'être encore dans le challenge. Cent kilomètres restent à couvrir. C'est presque gagné.

Episode 5 Arras – Dunkerque

Je quitte l'hôtel du centre à 4 heures pétantes. Malgré la pluie qui tombe sur Arras, J'ai la gnac de celui qui part pour achever son périple. A bien des égards, cette eau est bienfaisante. Elle me réveille et calme le feu de mes pieds. Ni vent, ni circulation, ni chaud ni froid c'est un moment de plénitude qui me rapproche à chaque coup de pédale de ma destination promise. J'arrive à Béthune. L'an dernier, sa traversée avait été pénible à cause de l'heure de pointe. Aujourd'hui, j'avance en toute quiétude. J'ai même le droit à l'une des plus belles cartes postales de cette aventure. Je pénètre sur la Grand Place, celle du beffroi. Dire que j'avais raté ça en 2013 ! Je profite de l'instant malgré les pavés rendus glissants par la pluie qui tombe à seaux.

Pas d'arrêt prévu, pas de pied qui brule, le sandwich de Bapaume dans ma sacoche, je progresse régulièrement sur un parcours sans difficulté jusqu'à Morbecque. J'y poste avec délice ma carte postale « Arrivée ». J'emprunte ensuite des petites routes tranquilles. La pluie a cessé. Quelques petites bosses plus tard, j'arrive sur la route de Bergues. Un petit peu avant Wormhout, un automobiliste garé sur le bas-côté me fait des grands gestes. Son appareil photo autour du cou, il s'agit d'un SARiste, dont j'ai, qu'il veuille accepter mes excuses, oublié le nom. Je m'arrête pour la photo. Nous échangeons quelques mots et je reprends la route. Entre Wormhout et Bergues, je distingue au loin des cyclos qui m'ont tout l'air d'être des candidats à une Diagonale, en tout cas pour les deux premiers. Le troisième, lui, circule plus léger. Il me fait des grands gestes pour que je m'arrête sur le bord de route. Le groupe traverse la route et me rejoint. Jérôme Baclet, puisque que c'est de lui qu'il s'agit, accompagne deux prétendants pour Menton. Jérôme nous prend en photo, tous les trois, moi si près du but et eux si loin du leur. Après un échange de poignée de mains, nous les laissons continuer leur chemin. Bon vent à eux et surtout bonne route. Jérôme, pour sa part, a décidé de m'accompagner jusqu'à Bergues. J'ai beaucoup apprécié ce bout de route à discuter après tant de kilomètres en solitaire. Service d'Accompagnement Routier d'autant plus agréable que l'homme est prolix. Nous atteignons Bergues, rendue célèbre par le cinéma, sa boîte aux lettres ;-) et plus sérieusement pour ses remparts et son beffroi. Comme je ne suis pas vraiment inquiet par les délais, mon accompagnateur m'en propose une visite guidée. J'accepte avec plaisir. C'est un luxe que je ne me permets pas très souvent sur une Diagonale. Arrivés sur la place du beffroi, je demande à Jérôme à quelle heure sonne le prochain coup de carillon. Il interroge un autochtone. Juste quelques minutes à attendre. Et en effet, retentissent les coups de 9 heures. Une photo pour immortaliser l'instant. Je quitte Bergues et mon accompagnateur qui va se mettre en chasse d'un nouveau groupe attendu peu après. Rendez-vous est pris pour boire une bière dans l'après-midi à Malo-les-Bains, où il a parké son camping-car. Merci Jérôme pour ce bon moment passé.

Les dix kilomètres qui me séparent du commissariat ne sont plus qu'une formalité. Je les avale avec une gourmandise et une délectation sans égales. Je suis accueilli à l'hôtel de police, où le fonctionnaire de faction m'invite à passer devant la file d'attente pour m'apposer le cachet tant convoité.

Prologue - Etape à Dunkerque

Sitôt sorti, je prends place sur le banc juste en face du commissariat. Je passe un coup de téléphone à Sylvie, ma petite brune, qui se met en quête de me trouver un hôtel à proximité. Pendant cette pause, commencent à arriver les messages des copains. Même sur ce type d'exercice en solitaire, finalement, on n'est jamais seul ! Merci à tous pour tous ces messages.

Un sénior qui se promène sur les quais fait un détour pour venir me saluer. Il vient me serrer la main et me dit qu'il est lui aussi Diagonaliste, mais alors, il y a longtemps ! dit-il comme pour s'excuser. Nous discutons quelques minutes. Il n'y a pas d'âge pour partager ces moments qui n'appartiennent qu'à nous.

Sylvie me rappelle pour me communiquer l'adresse d'un hôtel qui n'est pas trop loin. Je rassemble mes affaires pour m'y rendre quand je reçois sur la main une fiente de mouette qui n'a rien trouvé de mieux que de me choisir pour cible. Allez ! Sait-on jamais ! Et si ça portait bonheur ?

Je me rends à l'hôtel tout proche et trouve une chambre dans laquelle j'ai le droit de monter mon vélo. Après une bonne douche et une lessive générale de mes tenues de cyclo, je pars me promener à pied. Je suis fatigué, bien sûr, mais pas de gros pépins physiques. Mon tendon est certes douloureux et ma cheville légèrement enflée mais après un petit repos de 24 heures, cela devrait aller. Après un déjeuner copieux, je vais me reposer dans ma chambre. La télé annonce une fréquentation hors norme en Normandie pour célébrer le soixantième anniversaire du débarquement. Je consulte rapidement la feuille de route pour Dunkerque-Hendaye et prend conscience que ma première étape s'arrête à Evreux. Bien entendu, je n'ai fait aucune réservation et je me dis que ma deuxième Diagonale vient de faire long feu. C'est sans compter sur Jérôme Baclet, qui m'appelle dans l'après-midi pour me dire que la météo non propice au camping l'a fait repartir sur Béthune. Je lui fais part de mes inquiétudes pour trouver un point de chute sur Evreux. Il me rappelle quelques heures plus tard. Il me communique les coordonnées d'un hôtel avec une chambre disponible. L'accompagnement routier dans toutes ses acceptions. Merci Jérôme ! Grâce à lui, me voilà à nouveau prêt à en découdre !

Je le remercie pour ce vrai service rendu. Je vais mettre à profit les heures qui suivent pour me reposer afin de repartir le plus frais possible sur ma seconde Diagonale.

C'est Michel qui a concocté l'itinéraire de cette Diago. Je ne connais quasiment rien du parcours et je mets donc en quête de l'étudier à minima. J'ai 24 heures devant moi, cela doit être suffisant...

Episode 1 Dunkerque - Evreux

Je quitte l'hôtel sous la pluie. J'arrive au commissariat, un peu avant 4 heures. Une ronde venant de s'achever, les policiers sont nombreux au standard. L'accueil est sympa et ils ne manquent pas de me souhaiter une bonne route et me recommandent la prudence. Mon carnet est tamponné. Avant de quitter Dunkerque, j'oins ma chaîne grâce à la burette d'huile que j'embarque systématiquement dans mes affaires.

Je commence ma Diagonale sous la pluie battante et face à un vent contraire. Je me dis que je suis maudit pour que le vent se mette à tourner encore en ma défaveur. Lorsque Francky, à Grenoble, m'avait demandé si je comptais enchaîner le retour, je lui avais dit que les deux choses qui pourraient me faire renoncer étaient soit un pépin physique, soit reprendre du vent de face. Eh bien, je n'ai pas tenu parole, puisque me voici en train de batailler à nouveau contre Eole.

Les quarante premiers kilomètres sont plats comme la main. Je roule au bord d'un canal balayé par les vents et les averses. A St Omer, je cherche une boîte aux lettres pour y glisser ma carte postale « Départ ». Il pleut tellement que l'encre de mon stylo s'est diluée au fur et à mesure de l'écriture. Ne pouvant pas vérifier la date du jour sans risque de tremper mes affaires, j'ai renseigné la carte

rapidement. Trop rapidement car rétrospectivement, je crois même avoir mis la date de la veille. Annette et Marc, ne m'en veuillez pas mais les Diagonales réservent toujours leur petit lot de surprises et d'anecdotes.

Le plat pays est terminé, les bosses sont maintenant légion, me laissant peu de répit. Et lorsque je ne grimpe pas, le vent me bouscule. Il souffle de plus en plus fort, couchant les herbes sur le bas-côté pour mon plus grand malheur mais stoppant les averses en chassant les nuages. Connaissant l'aversion de Michel pour les grands axes, évidemment l'itinéraire n'emprunte que le réseau secondaire, voire tertiaire sur certaines portions. La navigation au GPS ne pose pas de problèmes mais les difficultés qui jalonnent le parcours me cassent les pattes.

J'arrive à la mi-journée à Crécy-en-Ponthieu pour la pause déjeuner. Je me mets à l'abri du vent derrière un édifice en brique qui ne ressemble à rien de connu qui est érigé au centre de la place du bourg. Des vents soufflants en rafale de 50 km par heure me sont confirmés par la météo à la radio. A la vitesse où je progresse, je sais qu'une fois de plus ma journée sera longue. Mon premier pointage est prévu à Senarpont. Je traverse le bourg sans déceler un seul commerce ouvert. A la sortie du village, la mairie, d'architecture moderne, me semble ouverte. Je tente ma chance et frappe à la porte du secrétariat. La dame qui occupe le bureau me reçoit avec une suspicion non contenue. Alors je lui explique le pourquoi et le comment de ce qui m'amène ici. J'ai dû être persuasif car son ton se radoucit et elle me tend mon carnet de route tamponné en me souhaitant une bonne route avec un large sourire.

Le vent en cette fin d'après-midi a la bonne idée de virer à l'ouest, et même s'il reste gênant, il est moins usant pour les jambes et surtout pour la tête. Le parcours est toujours aussi bosselé. Aux Andelys, je traverse la Seine dans une de ses boucles et prends la direction d'Evreux en passant par les garennes et les cultures. J'arrive à Evreux vers 23h, fourbu de cette première étape très exigeante ; 295 km pour 3000m de dénivelé dans des conditions météo difficiles. L'hôtel qui m'accueille a été envahi par une délégation russe présente pour les cérémonies du 6 juin. Je vais me coucher dans cette ambiance slave un tantinet déconcertante.

Episode 2 Evreux - Bressuire

4 heures. Je quitte l'hôtel, désert. J'ai profité d'un plateau petit déjeuner préparé par le patron à mon arrivée. Comme un imbécile, j'ai oublié de faire tamponner mon carnet de route. La chose réglementaire n'est vraiment pas mon fort, et puisque maintenant cette maladie a un nom, moi aussi je l'avoue : je fais partie des « phobiques administratifs ».

En tout cas, ma première mission est de trouver une boîte où poster ma carte postale, histoire de gagner du temps.

Cette deuxième étape est la plus longue de la Diagonale avec quelques bons plats de résistance comme la traversée du Perche, et la fin d'étape toute en montées. Comme prévisible, dès la sortie d'Evreux, je retrouve des petites routes qui pendant une soixante de kilomètres vont faire du yoyo. Je prends mon mal en patience en adoptant un rythme de sénateur. Heureusement le vent me laisse tranquille en ce début de journée. Et lorsque je retrouve les bosses du Perche, bien connues par les *Paris-Breuteurs*, le zéphyr pousse sur mon épaule gauche, ce qui n'est pas pour me déplaire. Les paysages bucoliques traversés me sont bien connus, sinon familiers. Après Longny-au-Perche, au sommet d'une belle côte, je traverse Bizou, le bien nommé. Comme une récompense après l'effort. Je pointe à la Ferté-Bernard, en respectant pile-poil ma feuille de route. Le vent va dès lors tourner fréquemment. Le soleil est largement installé. Il fait beau mais la ventilation permet de ne pas souffrir d'une chaleur excessive. Les arrêts pour remplir les bidons vont cependant ponctuer mon après-midi. Ma route m'amène en Maine-et-Loire où je me rapproche de Saumur pour mon prochain pointage. A la sortie d'un rond-point, je tombe sur une route en travaux qui est interdite aux vélos. Je dois donc jongler avec une petite route parallèle jusqu'au pont sur la Loire. Je le traverse avec une vue imprenable sur le château. Magnifique ! Je jette mon dévolu sur une boulangerie pour tamponner, profitant de l'occasion pour remplir ma sacoche. La fin d'étape est encore loin. Pas de grosses difficultés jusqu'à Montreuil-Bellay. A partir de Bouillé-Loretz, la musique n'est plus la même et les trente derniers kilomètres sont très casse-pattes, avec un point d'orgue d'Argenton-les-

Vallées à Bressuire. La lassitude me gagne et j'ai l'impression de ne pas avancer. Après un temps interminable, j'arrive dans les faubourgs de Bressuire. Je trouve mon hôtel, plein centre, où le patron a promis de m'attendre. Je suis à la réception. Une employée vient m'informer que le patron arrive. Et les minutes passent sans que l'hôtelier ne manifeste sa présence. Il est 23 heures et à cette heure, chaque minute compte pour un Diagonaliste fourbu. Sur le comptoir, j'aperçois une sonnette à l'ancienne. Ma patience ayant dépassé ses limites, je presse à plusieurs reprises sur le timbre. La réaction ne se fait pas attendre. J'entends un bruit de chaise puis un individu se présente à la réception en grommelant. Le patron que j'ai probablement dérangé, je suspecte une partie de cartes, me fait remarquer que normalement à cette heure, il est fermé. Je dois donc en déduire qu'il me fait une faveur et que je suis peu reconnaissant de son effort incommensurable d'avoir laissé la porte de son établissement ouverte. Je lui explique mon point de vue, avec mon tact et ma diplomatie coutumiers ;-). Mes arguments ont eu leurs effets puisque mon interlocuteur a nettement baissé d'un ton, avalé sa couleuvre et endossé son costume de réceptionniste modèle, allant jusqu'à m'accompagner à ma chambre et m'apporter ensuite mon plateau petit-déjeuner. Il m'a ensuite très aimablement passé les consignes et les codes me permettant de quitter l'hôtel le lendemain matin. 313 km parcourus pour un dénivelé de 2200 mètres : Une bonne douche est la bienvenue pour clôturer ma journée.

Episode 3 Bressuire – Biganos

4 heures. Au moment où je vais quitter l'hôtel, une bande de soiffards fait beaucoup de bruit dans la rue. La sortie de l'établissement est camouflée par une grande porte cochère. Prudemment, je reste dans l'ombre de celle-ci et laisse passer la meute. Je m'élance juste après. J'entends des claquements de portières puis des voitures qui démarrent dans le centre-ville. Il me tarde de quitter le patelin et de retrouver le calme de la campagne. A peine dix kilomètres après Bressuire, me voilà sur les petites routes dont Michel a le secret. Vingt kilomètres difficiles m'attendent, d'autant plus que l'orage éclate et que la route se couvre de branches et de feuilles dans les bourrasques. Ça tonne assez fort et les grosses gouttes orageuses commencent à tomber. Malgré mon éclairage performant, j'ai toutes les peines du monde à distinguer la chaussée jonchée de feuilles. La pluie m'accompagne jusqu'à Coulonges-sur-L'Autize. J'ai la tête dans le sac en ce début d'étape. Je m'arrête dans une boulangerie ouverte. La boulangère me prépare un sandwich, qu'il m'est permis de dévorer dans sa boutique malgré ma tenue dégoulinante. Cet arrêt me fait le plus grand bien. Je fais mes emplettes pour remplir ma sacoche, remercie la commerçante pour son accueil chaleureux. J'ai 45 minutes de retard sur mon plan de route, mais il faut savoir lâcher un peu de temps pour pouvoir en regagner par la suite. Je reçois un appel de Michel qui vient aux nouvelles. Il me renseigne sur les conditions d'embarquement à Royan. Moi qui pensais que les navettes se succédaient, me voilà avec un petit problème à régler ; Maintenant, j'ai un impératif : être le plus tôt possible à l'embarcadère de Royan. Chaque départ loupé va se payer très cher en heures de sommeil. Ma feuille de route prévoit un embarquement autour de 13h30 pour un départ à 14h00, le suivant est prévu 1h50 plus tard !

A compter de ce moment, je vais accélérer le rythme, aidé en cela par le profil devenu bien plus clément et par le fait que mon dernier arrêt m'a vraiment requinqué. Le vent très changeant n'est pas toujours à mon avantage, mais ma tête a décidé ! Je dois réussir à décrocher mon bac de 14h00 sans attendre le repêchage ! Un contre la montre s'engage. Les petites routes tranquilles m'amènent jusqu'à Mauzé-sur-le-Mignon. Ensuite, je prends un itinéraire bien plus fréquenté par les prétendants au week-end. La largeur de la chaussée ne me permet pas de rouler en toute sécurité et ces vingt kilomètres parcourus sont assez désagréables. Dans ce contexte, une pause casse-croûte à Surgères est la bienvenue. Dix kilomètres après Surgères, je quitte enfin cette départementale infernale pour une petite route bien plus agréable qui traverse une zone de canaux. Le terrain favorable me permet de progresser correctement, et lorsque je traverse une nouvelle zone humide à l'Eguillé-sur-Seudre je sais que je me rapproche de Royan. J'engage alors la surmultipliée pour atteindre l'embarcadère. Pas d'arrêt pointage, je pense pouvoir pointer une fois les quais atteints. J'arrive à la caisse à 13h30. Je demande au caissier un coup de tampon sur mon carnet, ce qu'il accepte bien volontiers. Je suis le premier à pénétrer dans la zone d'attente avant l'embarquement.

J'observe attentivement le dernier cachet apposé, il n'y figure pas de référence au lieu précis. Je regrette de ne pas m'être arrêté dans le centre-ville de Royan, d'autant plus que je vais maintenant poireauter une demi-heure avant de quitter l'apponnement. Tant pis ! Je prends une photo qui viendra confirmer mon passage. Je vais profiter de cette pause d'une heure, traversée comprise, pour me restaurer et recharger mes batteries avant d'accoster au Verdon. Je fais la connaissance d'un couple de hollandais qui voyage à vélo depuis Nantes, avec remorque et bébé, à raison de 50 km par jour. Il y a tant de manières de pratiquer le vélo que chacun peut y trouver son bonheur.

Le soleil est radieux, des températures caniculaires sont annoncées pour le week-end. Que de changements météorologiques depuis mon départ de Menton ! Pour l'heure et compte tenu de la chaleur estivale, je me badigeonne de crème solaire.

Un estuaire plus loin, je suis en région Aquitaine. Sitôt sur le vélo, quelle impression étrange ! Cinq petits kilomètres traversés et J'ai le réel sentiment de débarquer chez moi. Les paysages et les noms me sont familiers. Je vais m'attaquer au Pinada comme on dit ici. La chaleur est écrasante, le relief plat permet quand même de conserver une certaine vitesse afin de s'éventer. Cet après-midi va être le temps de la chasse à la cannette. D'aucuns diront que la monotonie des Landes de Gascogne a de quoi déprimer n'importe quel cyclo. C'est souvent vrai, et d'ailleurs je peste régulièrement lorsque mes sorties d'entraînement m'y amène. Mais dans ce cas précis, je suis ravi de les retrouver après plus de 2000 kilomètres de creux et de bosses. Vérité d'un jour n'est pas toujours celle du lendemain !

Hormis les arrêts fraîcheurs avec aspersion complète sous les robinets que je débusque dans les communes traversées, je progresse régulièrement sous le cagnard. En début de soirée, l'atmosphère est de plus en plus lourde. Dans mon rétroviseur, j'aperçois le ciel qui se charge d'épais nuages noirs. J'espère avoir le temps d'arriver à l'hôtel avant que le ciel ne me tombe sur la tête. Je pointe rapidement à Marcheprime dans le seul commerce ouvert. Cause week-end de pentecôte et fréquentation importante sur le bassin, je n'avais pas trouvé de chambres disponibles à Mios. J'avais même imaginé passer ma dernière nuit sur le vélo. Mais ma « base arrière » a remué ciel et terre pour me trouver un abri. Michel et Sylvie ont réussi l'exploit de me dégoter une chambre à Biganos. Une rallonge de deux kilomètres à peine. Mais je ne parviens pas à trouver l'établissement facilement. L'orage éclate et c'est trempé comme une soupe que je me présente à l'hôtel. Le couple de patrons m'accueille aux petits oignons. D'abord la dame prend mes affaires mouillées et va les étendre sur le fil au-dessus de la cuisinière. Ensuite, comme je n'ai pas soupé, ils partagent leur repas avec moi en s'excusant de ne pas avoir grand-chose à me proposer. Ce sera soupe, œufs, jambon et fromage. Et pour finir, le patron me prépare un plateau petit déjeuner pour que je ne parte pas le ventre vide. Service extraordinaire de gentillesse et de simplicité pratiqué par des gens ordinaires. Bien sûr, le vélo tel que nous le vivons n'est pas étranger à ce type d'accueil tant cela paraît extrême aux yeux de nos interlocuteurs, mais ces rencontres nous font un bien fou.

Je regagne ma chambre, toute coquette et confortable. Je prends ma douche, et me prépare à ma dernière nuit de Diagonale. Aujourd'hui 300 kilomètres parcourus pour un dénivelé de 1400 mètres. Demain, il ne me reste plus que deux cents kilomètres à couvrir. Une balade, en quelque sorte !

Episode 3 Biganos - Hendaye

Aujourd'hui n'échappe pas à la règle, je quitte l'hôtel à quatre heures. Il tombe encore quelques gouttes qui m'obligent à revêtir la veste de pluie, mais seulement les premiers kilomètres. Je passe à Mios puis bifurque vers Sanguinet. L'avantage d'aborder ces grandes lignes droites à cette heure est justement d'échapper à la monotonie visuelle de ces routes. La piste forestière que j'emprunte ensuite m'est familière. Elle m'amène à Ychoux. Michel m'y attend, le vélo accolé au mur du cimetière. Mon ami et compagnon de route dans bien d'autres aventures cyclos a revêtu aujourd'hui le costume de Sariste. Cette Diagonale-là, on aurait dû la faire ensemble. Il en a tracé l'itinéraire avec toute la méticulosité qui le caractérise dans cet exercice mais le sort en a décidé autrement. Et c'est en Sariste qu'il est venu m'escorter en ce dimanche matin. Le voilà en tout cas rassuré que je ne me sois pas perdu dans un bocage ou un marais quelconque !

Nous prenons la route ensemble. Nous discutons forcément de mon périple et les kilomètres filent jusqu'à Onesse-Laharie, où il a garé son véhicule et prévu un ravitaillement. Les pleins des bidons et de la sacoche sont faits. Prochain arrêt à Castets où le dernier pointage est prévu. Je fais tamponner mon carnet de route. Pour cause de boulangeries multiples, le timbre fait figurer une autre commune que Castets. La boulangère corrige à la main. Mais deux preuves valent mieux qu'une, Michel me photographie à la sortie de Castets. Ouf ! Je l'ai échappé belle ☺ ! Quel « Casse-tête » cela aurait été pour nos précieux délégués fédéraux !

Nous nous quittons un peu plus loin. Je suis à peine à cent kilomètre de mon but. Merci Michel, pour ta présence et ton soutien infailible. Au revoir ou plutôt Adishatz, comme il se dit en terre gasconne!

Je quitte la route parallèle à la 2x2 voies. Quelques bugnes de St Geours à St Laurent de Gosse se rappellent à mon bon souvenir. Puis je traverse l'Adour à Urt, frontière entre les Landes et les Pyrénées Atlantiques. Je vais suivre le fleuve jusqu'à Bayonne. C'est le lieu choisi pour glisser ma carte postale « Arrivée ». J'en profite pour y faire un arrêt casse-croûte. Je suis dans les temps et n'ai donc pas de pression particulière. Je jette mon dévolu sur une boulangerie où l'on peut consommer sur place. Le sandwich : une baguette coupée en deux ! Largement de quoi tenir pour la trentaine de kilomètres restants. Cette fin de Diagonale, je vais la savourer comme j'ai savouré mon sandwich. Goulument et Pleinement ! Il fait une chaleur caniculaire, le parcours jusqu'à Hendaye n'est pas facile, la nationale 10 est très fréquentée, mais je m'en fous. C'est sur un petit nuage que je me rappelle avoir survolé ces dernières difficultés et finir mon aventure par la route de la corniche entre St Jean-de-Luz et Hendaye est inénarrable.

J'arrive à l'hôtel de Police d'Hendaye. Ma petite brune, un livre à la main, à l'ombre des arbres, m'y attend. Nous pénétrons dans le commissariat où une fonctionnaire toute jeune n'a jamais manifestement entendu parler de Diagonale et semble désorientée quand je lui tends le carnet. Elle va chercher conseil auprès de son supérieur. Nous attendons une ou deux minutes. C'est une supérieure hiérarchique qui se présente et qui appose le cachet officiel qui clôture ma 7ème Diagonale.

Il ne nous reste qu'à profiter de la plage et d'une soirée sur la côte basque pour fêter ça !

Epilogue

Voilà, c'est fini. J'ai fait Menton – Hendaye en passant par Dunkerque. Je suis parti dix jours et j'ai l'impression que ce fut une éternité. J'ai vidé ma tête et mon esprit. J'ai galéré plus souvent qu'à mon tour. Les conditions ont été souvent difficiles. Côté climatiques, j'ai vécu les quatre saisons.

Une Diagonale reste un savant mélange entre les moments difficiles et les moments de plénitude. A l'allure cyclotouriste, un kilomètre vous prend environ trois minutes de tranche de vie, les transforme à son gré en trois minutes de souffrance, de délire, de découragement mais aussi pour certains d'entre eux en un bonheur intérieur intense. Moment fugace, égoïste qui donne tout à coup un sens à la galère dans laquelle on s'est engagé volontairement.

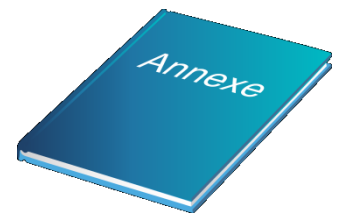
Une Diagonale, c'est forcément difficile. Qui s'en souviendrait autrement ? C'est la confrontation avec la sorcière aux dents vertes qui œuvre à nous saper le moral. Mais c'est aussi la rencontre avec la fée Diago, qui lorsqu'elle a le dernier mot nous transporte dans une douce félicité.

Merci à tous ceux qui m'ont soutenu au travers de leurs messages de sympathie. Ils ne s'imaginent pas comme les lire est réconfortant.

Merci aux SARistes pour ce qu'ils nous apportent lorsque l'on a la chance de les rencontrer. Jérôme et Michel, vous avez été au top.

Merci à mes enfants pour leurs encouragements. Mention particulière à Francky pour avoir partagé ce moment grenoblois.

Merci à mon ange gardien pour son soutien indéfectible et que j'embrasse tendrement.



Menton-Brest

La Royale

*Tracer dans l'hexagone,
Les neuf Diagonales,
Faire de cette donne
La quête du Graal.*

*Prendre la tangente,
Affronter Eole,
Les bosses et les pentes,
Mais aussi les cols,
Le froid et le chaud
La fatigue aussi,
Les nuits à vélo,
Penser au récit.*

*Arriver au bout,
Tampon chez les keufs,
Diagonale du Fou,
C'est la preuve par neuf.*

Avant-propos

Une Diagonale démarre bien avant le premier coup de tampon au commissariat du départ. Cela commence souvent à la période hivernale dans le choix de l'itinéraire, puis dans la préparation physique du bonhomme et technique de la monture. J'ai choisi de prendre le départ de Menton pour me rendre à Brest. Je sais pertinemment que ce choix est atypique dans un premier cycle de Diagonales mais, à ce jour, aucune de mes autres Diagonales ne m'a fait bénéficier de vents favorables. De plus, je préfère choisir l'heure de mon départ de la Côte d'Azur que d'y subir l'heure d'arrivée. Enfin, en terminer sur la terre de mes ancêtres est pour moi la meilleure façon de boucler la boucle. Je crains ce final breton, casse-pattes au possible, et pour me permettre d'en profiter jusqu'à la dernière bosse sans pression de l'heure, j'ai choisi sciemment de charger les premières étapes.

Quatre jours avant le départ pour Menton, je pars pour un 200 kilomètres à quatre heures du matin, histoire de parfaire les réglages d'une préparation qui a certes démarré tardivement mais qui est devenue très concrète surtout les deux derniers mois. J'ai rendez-vous avec Michel à cinq kilomètres de la maison. J'ai pris le départ depuis seulement quelques minutes lorsque mon phare avant s'éteint brutalement dans une descente. Le frottement du moyeu dynamo m'oblige à pédaler comme si j'attaquais une côte. Après vérification, force est de constater que le moyeu a rendu l'âme après dix ans de bons et loyaux services. Voilà qui est embarrassant à quatre jours de mon départ mais qui aurait été bien plus grave si cette panne était intervenue une fois la diagonale commencée. Finalement, une vraie chance que cet avatar ! Dès le lendemain, j'ai réussi à me procurer deux lampes à piles performantes que j'ai reçues dans les délais. Internet a aussi du bon !

C'est donc équipée de cette nouvelle paire d'yeux que ma fidèle monture se retrouve au petit matin sur le quai de la gare de Mont-de-Marsan, point de départ de cette nouvelle aventure. Trois trains et 25 arrêts plus tard, soit environ douze heures de voyage, je débarque à Menton.

En sortant de la gare, il fait chaud et lourd, presque orangeux. Les orangers sur la place de la gare ploient sous les fruits. Je me rends à l'hôtel Claridge, à proximité, et récupère ma chambre. Mon vélo, lui, retrouve la même place qu'il y a trois ans avant le départ pour Menton-Dunkerque. Il est encore tôt, je pars me balader dans le centre-ville de Menton. Je trouve rapidement une pâtisserie encore ouverte, ce qui me permet de m'approvisionner en viennoiseries pour mon petit-déjeuner extrêmement matinal du lendemain. J'en profite pour faire un saut au commissariat pour vérifier qu'il y aura bien une permanence à quatre heures. Le policier de faction me l'assure et prévient ses collègues qu'un départ en Diagonale est prévu la nuit prochaine. Je vais me restaurer au même restaurant qu'il y a trois ans, le même patron me place à la même table et je dîne avec bon appétit. Le traditionnel limoncello avalé, il est temps d'aller se coucher.

Samedi, 4 heures.

J'ai quitté l'hôtel et me retrouve devant le commissariat. J'attends que le policier de faction m'ouvre la porte. Le temps pour lui de retrouver le tampon et il note sur mon carnet de route 4h10. Il me souhaite une bonne route et me recommande la prudence. Voilà, c'est parti et comme à chaque fois, c'est avec une certaine libération que je commence l'aventure. A cette heure, la route est extrêmement calme et hormis quelques scooters, je ne rencontre personne. Il fait déjà 25°C, ça promet ! C'est la première fois que j'emprunte la moyenne corniche. Sur Menton-Dunkerque, j'avais choisi la grimpette de la Turbie pour éviter les tracas de la circulation dus à un départ moins matinal. J'observe les lumières de Monaco ainsi que celles des gros bateaux de croisière qui mouillent dans la baie. J'entends même la musique qui provient de l'un d'entre eux. C'est l'heure où le lève-tôt que je suis croise les couche-tard qu'ils sont. Arrivé à Nice, je ne poste pas la carte postale prévue. Annette et Marc étaient en rupture de stock. En revanche, je prends une photo de mon vélo accolé au panneau d'entrée de la commune en guise de contrôle. Je me hâte de quitter la Promenade des Anglais, la faune qui vient d'y passer la nuit ne me dit rien qui vaille. Des bouteilles jonchent le sol. Quelques odeurs de plantes « exotiques » interdites mêlées à celle de l'urine

m'incitent à accélérer le mouvement. Les ouvriers municipaux sont déjà à pied d'œuvre pour nettoyer la « Prom ». Cette dernière est en travaux et une partie de cache-cache s'engage avec la piste cyclable, cela pratiquement jusqu'à l'aéroport. Je ne peux m'empêcher de penser au triste 14 Juillet d'il y a pratiquement un an et cette ligne de travaux s'inscrit désormais comme une cicatrice qui ne se fermera sans doute jamais malgré ces efforts de chirurgie esthétique.

A partir de l'aéroport, c'est la sempiternelle nationale 202 que je vais devoir emprunter sur les 100 prochains kilomètres. En ce samedi matin, le trafic très fluide me permet de tracer sans stress et je suis tout heureux d'arriver à Plan-du-Var sans aucun problème de circulation, les zones urbaines de la côte d'azur étant désormais derrière moi. Un nouveau défi, autrement plus compliqué, m'attend : l'ascension de la vraie première difficulté, combinée à la chaleur qui s'installe sur l'asphalte. Jusqu'à Entrevaux, la route et la température s'élèvent gentiment pour ce qui est de la dénivelée, mais brusquement pour la température. Je profite des fontaines des villages traversés pour remplacer l'eau des bidons, trop vite chaude, et mouiller ma casquette, trop vite sèche. Pour l'avoir déjà escaladé sur Menton-Dunkerque, je sais que la montée du col de Toutes Aures n'est pourtant pas extrêmement difficile, mais les conditions météo étaient bien différentes. A l'époque, c'est sous un déluge lié à un orage que je l'avais abordé. Aujourd'hui, c'est sous une forte chaleur qui ne plaît qu'aux cigales qui prennent un malin plaisir à me taper sur le système.

A l'approche de Saint-André, je pose mon vélo sur une baraque de location de pédalos, et c'est sous les regards intrigués des « bronzeurs » du week-end qu'un cyclo en tenue part se baigner dans la fraîcheur toute relative du lac. En fait, je suis surpris de sa tiédeur qui contraste avec sa couleur fraîche. Malgré tout, cette baignade improvisée me fait du bien. A Saint-André, je profite du premier point de contrôle de la Diago pour une pause repas qui s'avère être une pause plus liquide que solide. La salade niçoise commandée ne passe pas, et je dois m'employer pour expliquer à la restauratrice que ce n'est pas dû à la qualité de ses produits mais plutôt à mon état « échaudé ».

La reprise sous la chaleur passe par le facile col de la Robine, vite effacé. Je vais ensuite descendre pendant de nombreux kilomètres mais je ne parviens pas à combler mon retard accumulé sous la chaleur accablante. Le vent s'est levé et il m'est franchement défavorable. Une halte salutaire auprès d'une baraque à pizza me permet de me ravitailler en boissons fraîches. J'ai même droit à un sandwich spécialement préparé par les aimables cuisinières qui m'accueillent avec le sourire. Je ne peux rien avaler et le sandwich est glissé dans la sacoche. Ma route jusqu'à Sisteron est plus facile, un orage m'a précédé et même si la chaleur s'est depuis réinstallée, la route encore humide me procure un brin de fraîcheur bienfaisant. Le retard sur ma feuille de route m'impose de raccourcir cette première étape et je sais que ma projection d'aller dormir à Die est devenue illusoire. Cela tombe bien, car aucun hôtel de la région n'est disponible, fête de la transhumance oblige. Ma cible, suite aux conseils avisés de mon camp de base, devient donc le sommet du col de Cabre avec son auberge disponible. Je m'arrête à Serre dans un bar pour le second coup de tampon. Le patron, pêcheur passionné, me raconte qu'il fait tellement chaud que même les truites se cachent au fond des rivières. Alors, faire du vélo par ce temps ! C'est malgré tout avec ses encouragements que je commence l'ascension du col de Cabre. Bien que la bienfaisante fraîcheur du soir soit désormais installée sur la route, la fatigue accumulée et l'absence d'aliment solide se font sentir pour cette fin d'étape. J'arrive enfin au refuge du col de Cabre. Malgré l'heure tardive, la patronne me prépare un repas probablement succulent mais que je grignote du bout des lèvres. Je ne perds pas de temps, je me glisse sous les draps après une douche revigorante.

Dimanche, 3 heures.

L'orage me réveille un peu avant l'heure. Je ne sais si c'est la pluie forte ou la grêle qui tambourine sur l'avant-toit. En tout cas, rien de très engageant pour reprendre la route. Je me lève et grignote rapidement un bout de sandwich sorti de ma sacoche. Je me glisse sans faire de bruit dans le bar du refuge, retrouve mon vélo adossé au comptoir. Dehors, l'orage est toujours présent, il pleut à grosses gouttes et je m'élance dans la descente du col de Cabre dans la nuit humide. La chaussée brille sous la lumière de mes phares et je redouble d'attention pour éviter la glissade, d'autant plus que des

débris de végétaux jonchent la route. La prudence est de mise mais cette portion de route est physiquement facile. C'est ainsi que j'arrive à Die sans effort, accompagné par les roulements de la rivière Drôme. Le jour s'est levé, la pluie a cessé, et je vais suivre la rivière y compris dans ses boucles, jusqu'à Crest. Je m'y arrête pour prendre un petit déjeuner et acheter des piles chez le buraliste local. Cyclotouriste de son état, il se renseigne sur mon périple et, en me tendant les piles, me conseille, ironie de l'histoire, le moyeu dynamo pour l'éclairage. Je n'ai pas le temps de lui raconter mon avatar ante-diagonale et le remercie de son conseil avisé.

A partir de Crest, ma route bifurque vers le Nord-Ouest, puis plein Nord jusqu'à Sarras. La vallée du Rhône, si venteuse, reste à la hauteur de sa réputation. Aujourd'hui, c'est encore une mauvaise pioche pour ce qui me concerne, puisque c'est le mistral qui sévit ce matin-là. Je ne peux donc pas mettre à profit les avantages d'une route plate et je dois m'employer pour lutter contre ce maudit vent.

C'est au sud de Valence que je vais passer le Rhône sur le pont des Lônes, équipé d'une piste cyclable protégée. Le soleil omniprésent est largement tempéré par le vent du Nord. C'est toujours ça de pris. Je remonte le Rhône, pris en sandwich entre les monts d'Ardèche et les monts du Vercors. Après Sarras, je quitte la route principale pour un changement de décor radical. Me voici face à un véritable mur, sur une petite route où je me sens tout d'un coup à court de pignons. Une bosse d'à peine trois kilomètres mais caractérisée par un pourcentage à deux chiffres. J'ai quitté le vent de face en même temps que le Rhône. A partir de maintenant, place à la chaleur sans pour autant atteindre les pics de la veille. Le mur passé, la route monte mollement jusqu'à Bourg-Argentat. Les arrêts « canettes » sont de plus en plus fréquents.

Un panneau indique que le Col de la République est fermé jusqu'à 13h pour cause de course cycliste. Fort heureusement, mon retard a du bon puisqu'il me permet d'affronter l'ascension deux heures plus tard.

La montée est belle, mais une nouvelle fois harassé par la chaleur, je mets un temps interminable à en venir à bout. Douze kilomètres d'ascension d'un vrai beau col et je bascule vers Saint-Etienne, non sans avoir auparavant présenté mes respects « Vélocio-pédiques » à la stèle de Paul de Vivie, notre maître à tous, nous, cyclo-randonneurs.

Je pointe à Saint-Etienne et profite de cet arrêt boulangerie pour me restaurer, remplir mes bidons et ma sacoche. Mais avant de reprendre la route, je m'offre un petit plaisir et déguste une glace qui pour un temps, un temps seulement, m'apporte le petit coup de fraîcheur espéré.

Je traverse pour la première fois la Loire à Saint-Just annonçant un moment de calme d'une trentaine de kilomètres, dans une fraîcheur toute relative. Moment de grâce où l'on a l'impression que plus rien ne peut vous arriver. Mais, face à moi, une ligne de crêtes qui se rapproche imperceptiblement, me rappelle que mon futur immédiat sera plus compliqué. Les monts du Forez, qu'il va falloir passer, sont pour moi de parfaits inconnus. Après Boen, je longe les rivières le Lignon puis l'Anzon, pendant 20 kilomètres de quiétude. Lorsque je les quitte, la montée est brutale pendant quatre kilomètres. Je me hisse ainsi jusqu'à Champoly. La nuit est tombée. Mon parcours se transforme en une succession de creux et de bosses avec l'avantage de ne pas voir la bosse à venir.

Je m'accroche ainsi jusqu'à mon point de chute qui se trouve être un bungalow à Saint-Priest-la-Prugne. J'arrive ainsi au « Paradou ». Il est 23h30. La patronne de l'établissement m'a attendu patiemment. Elle me sert, en guise de dîner, un hachis-parmentier accompagné d'une bière. Lorsque, curieuse, elle m'interroge et que je lui raconte une journée de Diagonaliste, elle me traite gentiment de fou, et va même jusqu'à m'engueuler avec douceur mais fermeté, en disant que tout ceci n'est pas très raisonnable ! Je ne moufte pas, je la remercie et regagne le chalet qui m'est destiné. Mon repos y sera de courte durée mais d'une excellente qualité compte tenu du confort et du volume qui est mis à ma disposition.

Lundi, 3 heures.

Je n'ai même pas besoin de réveil ce matin-là. Mon sommeil, certes très court, a été réparateur. Je me lève et prend mon petit-déjeuner, sorti de ma sacoche. 40 minutes plus tard, je suis prêt à lever le camp. Je récupère mon vélo sur la terrasse du bungalow. Il fait froid à cette heure et à cette

altitude, mais je démarre ma nouvelle journée par une ascension et j'ai tôt fait de me réchauffer. Trois kilomètres de grimpette et je me hisse au col du Beau Louis (824m). La montagne étant désormais derrière moi, je dois respecter au mieux ma feuille de route pour reprendre le terrain perdu des deux premières étapes.

A Cusset, l'heure trop matinale m'interdit tout pointage. Carte postale et photo viendront enrichir le carnet de route.

J'atteins facilement Saint-Pourçain-sur-Sioule puis je m'attaque à la colline du Montet où se dresse une colossale église romane à son sommet. Par respect, d'aucuns diront par faiblesse, je mets pied à terre pour les derniers hectomètres de la montée.

Les kilomètres qui suivent ne sont pas difficiles mais usants par leur relief en forme de tôle ondulée. Ma route me mène aux alentours d'Hérisson mais pour m'y être frotté et piqué sur Hendaye-Strasbourg, je me garde bien d'y passer trop près.

Je m'arrête pointer à Chateaufeillant dans un troquet où patronne et curieux, accoudés au comptoir, engagent la conversation et me posent quantité de questions sur mon périple en cours. L'accueil qui m'est réservé est très sympathique et les « oh » et les « ha » d'étonnement et d'admiration me flattent à un point que je quitte l'établissement, chargé comme une pile toute neuve. Je reprends ma route et aperçois au loin une caravane stationnée sur le bas-côté. A son approche, je distingue un gars qui me fait des grands signes et qui saisit un appareil photo. Je m'arrête et reconnais Jean-Claude Chabirand, SARiste et grand cyclo-randonneur angevin. Jean-Claude et Nicole (grande cyclo-randonneuse également) partent en vacances et à l'occasion du passage d'un rond-point, ont reconnu, de leurs regards affûtés, un cyclo aux allures de Diagonaliste. Ils se sont alors dérouterés, m'ont doublé et attendu dans un endroit plus propice au stationnement.

Cette rencontre fut aussi sympathique qu'impromptue. Jean-Claude me fait part de son impossibilité de m'accueillir dans son fief angevin, le lendemain. Peu importe, le hasard nous a permis de croiser nos routes. Nous avons parlé de nos projets vélo de cette saison, lui de ses longs brevets (dont celui du Sud, je crois) et moi du prochain LEL. Aussi brefs que furent nos échanges, ils ont été pour moi, le voyageur solitaire, un très agréable interlude.

Merci à vous d'eux de vous être arrêtés, vous m'avez permis de sortir de la morosité dans laquelle cette route insipide et ondulée m'avait plongé.

A Bouesse, changement de cap. Je vais rouler au milieu des étangs, et traverser la Brenne, paysage atypique, sauvage et calme, pays des mille étangs. Un peu de vent dans le nez, juste histoire que cela ne soit pas trop facile, tout de même !

J'arrive à Martizay juste avant la fermeture de la boulangerie du village donc juste à l'heure pour prévoir le nécessaire pour mon prochain petit déjeuner et pour pointer. J'explique à la boulangère le principe des Diagonales et du carnet de route afin que ce dernier reçoive son précieux sésame. Elle me questionne sur ma fin d'étape. Je lui précise que je vais jusqu'à Abilly où ma chambre est réservée. Elle me conseille de m'arrêter à l'hôtel de Martizay car, de son point de vue, il n'y a pas d'hôtel à Abilly.

J'écarte gentiment sa proposition en lui expliquant que raccourcir mes étapes n'est pas prévu dans mon plan de route. Une heure et demie plus tard, j'arrive à Abilly, où non seulement j'ai une chambre qui m'attend, mais aussi un repas pantagruélique pour randonneur affamé. Après avoir mis mon vélo à l'abri, je précise à l'hôtesse que mon départ est prévu à quatre heures le lendemain et que j'ai juste besoin de pouvoir sortir de l'hôtel avec mon vélo. « Mais vous n'y pensez-pas ! me dit-elle. Je me lèverai demain matin pour vous préparer un petit déjeuner et vous ouvrir la porte... 3h30 ça vous va ? » Pas mal pour un hôtel qui n'existait pas quelques minutes plus tôt. Cinq étoiles pour le service et la bonne humeur de la patronne. Il existe encore quelques adresses où des gens formidables se plient en quatre, pour que nous, Diagonalistes, puissions couper la France en deux.

Mardi, 3 heures.

Quatrième journée de Diagonale. Par expérience, c'est souvent pour moi la journée sans. Celle où l'ennui prédomine dans ma tête et où la fatigue accumulée se fait davantage ressentir dans mes muscles. Pourtant, ce matin-là, je me réveille et me lève sans difficulté particulière, prépare mes

affaires et descend dans la salle du bar où la patronne de l'établissement, bon pied bon œil, m'a préparé un très copieux petit-déjeuner. Les confitures faites maison sont à volonté et accompagnent délicieusement les briochettes qui remplacent le pain frais qu'elle n'a pas pu se procurer, « vu l'heure » me dit-elle en présentant ses excuses. Je lui dis que le pain de la veille aurait largement fait l'affaire et la voici, illico, qui m'en amène quelques tranches.

Le petit-déjeuner englouti, elle m'accompagne jusqu'à mon vélo, en portant mes bidons qu'elle a remplis d'eau fraîche. Je la quitte sur le pas de la porte et m'enfonce dans la nuit sur ses encouragements. Service cinq étoiles, vous dis-je !

La nuit est douce, le vent ne s'est pas encore manifesté, la route est plate comme la main et la sensation de tracer ma route sans effort est extrêmement grisante. Une légère brise d'ouest va se lever en même temps que le jour mais sans vraiment me gêner. J'avale ainsi une centaine de kilomètres tranquilles, qui vont suivre tantôt la Creuse, puis la Vienne, puis la Loire. Juste un arrêt à Saumur pour pointer et me restaurer, et je continue de longer le fleuve dans une magnifique lumière matinale.

Une petite bosse à Gènes lorsque ma route s'en écarte et je retrouve la Loire que je vais traverser aux Ponts-de-Cé. C'est la deuxième fois dans cette Diagonale que je traverse la Loire. Elle a bien enflé depuis Saint-Just et, cette fois, elle m'ouvre les portes de l'Ouest. Je contourne l'agglomération angevine, traverse la Maine puis Bouchemaine (pensée aux Chabirand), passe les bosses pour rejoindre Saint-Jean-de-Lignéres. Me voilà maintenant sur la Voie de la Liberté si reconnaissable par les bornes qui la ponctuent. Je vais cependant en garder un tout autre souvenir. Le ciel s'est chargé à vitesse grand V, et l'orage qui éclate me laisse à peine le temps d'enfiler ma veste imperméable. Les éléments se déchaînent, j'ai l'impression de prendre des seaux en plein visage. Impression renforcée par les bourrasques de vent de face qui mettent la pluie à l'horizontale. Je courbe l'échine et avance avec une visibilité réduite, tout comme les voitures qui me croisent ou qui me dépassent. Tous redoublent de prudence. Le ciel m'est tombé sur la tête mais, fort heureusement, l'épisode certes violent ne dure pas et c'est sous une pluie fine que je rejoins Candé, lieu de pointage. Je jette mon dévolu sur un bistrot où je m'enquiers auprès du patron s'il est possible d'y manger un sandwich. Me voyant ainsi, tout dégoulinant devant son comptoir, il me propose de prendre une table et de me faire servir une assiette froide dans les meilleurs délais. Cela me permettra de me mettre à l'abri et de me réchauffer avant de reprendre la route. Je le remercie et accepte sa proposition. Le service a, en effet, été très rapide, et la maison m'a même offert le café malgré le fait que j'ai passablement inondé son parquet. Sans rancune, le patron me remplit les bidons et me souhaite bonne route. Je suis encore trempé lorsque je reprends ma randonneuse mais la pluie a cessé. Le relief est bien moins plat qu'en début d'étape mais malgré le vent de face, j'avance très correctement.

Je contourne Chateaubriand, puis quelques kilomètres plus loin, passe en Bretagne. Les premiers toits d'ardoise me font toujours le même effet. Je suis en BRETAGNE... L'Ille-et-Villaine m'accueille, je pointe à Maure-de-Bretagne, mais c'est dans le Morbihan que s'arrête mon étape. A Ploërmel plus exactement, où je parviens à l'hôtel avec la ponctualité d'un coucou suisse. 21 heures pétantes et je suis à la réception de l'hôtel. C'était l'heure limite pour pouvoir profiter du restaurant et je vais en profiter pleinement.

J'en termine ainsi avec ma quatrième étape. Il me reste 190 kilomètres à parcourir et j'ai toute la journée du lendemain pour y parvenir. Mais je redoute cette dernière étape. Je connais la Bretagne, ses routes casse-pattes et ses vents contraires. Je sais que demain mes jambes seront lourdes, d'autant plus que je ne me suis pas ménagé ces dernières heures pour remettre sur les rails une Diagonale qui était assez mal engagée.

Mercredi, 3 heures.

Ce n'est pas parce que l'étape est plus courte que je me permets une grasse matinée. Je ne déroge pas à la règle et me lève une nouvelle fois à trois heures. Pas de petit-déjeuner servi à l'hôtel à cette heure, mais le patron m'a fait monter la veille au soir une bouilloire et des dosettes de café. Cela me fera un petit-déjeuner parfait avec les viennoiseries achetées au dernier pointage de Maure. Un

Diagonaliste se doit d'être prévoyant, et l'expérience aidant, il sait que son rythme quotidien ne ressemble pas à celui des gens « normaux ». Alors, il met en adéquation ses ressources avec ses besoins, en anticipant si nécessaire.

Je quitte l'hôtel sans bruit et m'élance pour la dernière fois dans la nuit. La pluie s'est invitée. Une pluie fine qui mouille. Quelques kilomètres que je suis parti et mon GPS m'indique que les piles sont en fin de vie. Je les change sous cette pluie incessante et mon GPS refuse de redémarrer. Je m'arrête à nouveau, re-démonte la bestiole, enlève et remet les mêmes piles neuves en prenant soin de ne pas faire pénétrer trop d'humidité. Ce reset a été efficace, mon GPS est à nouveau opérationnel. Et il va bien me servir pour les kilomètres qui suivent. En effet, de Ploërmel à Josselin, je vais jouer à cache-cache avec la N24 et la navigation n'est pas simple, à plus forte raison dans la nuit noire. Après Josselin, je prends la direction de Pontivy et la route commence à onduler. Les difficultés ne font que commencer, mais je sais que j'ai suffisamment de temps pour en venir à bout. Je descends sur Pontivy et décide de m'arrêter pour me restaurer. J'ai bien fait de reprendre des forces parce que ce qui m'attend ensuite est autrement difficile. La route qui m'amène à Rostrenen passe par Cléguérec et Silfiac. Mes craintes vont s'avérer fondées et les difficultés font mal à mes muscles mâchés. Je vais prendre mon mal en patience et lorsque je m'arrête sur la place de Rostrenen, ma satisfaction est double. En premier lieu, je sais que je viens de passer un gros morceau et en second lieu, je suis dans les Côtes d'Armor, le troisième département visité et non le moindre en ce qui me concerne.

Un coup de tampon doublé d'un monstrueux sandwich, dégusté sur la place du village - il ne pleut pas en « Costarmorique » -, me permet de récupérer de mes efforts avant de continuer mon chemin vers le Finistère, le bien nommé. J'arrive à Carhaix, puis emprunte une route incontournable aux candidats du Paris-Brest-Paris. La montée vers le Roc Trévézel m'attend mais, pour l'avoir déjà franchi à maintes reprises, ne me fait plus peur. Cette grimpette m'est familière et je prends tout mon temps. Je savoure chaque kilomètre et chaque coup de pédale qui me rapprochent du sommet. Malgré mes jambes lourdes, je ne m'en lasse pas et lorsque j'aperçois l'antenne, le sentiment de toucher au but est le plus fort. Je prends une photo au sommet. La température y est de 12°C, soit trente degrés d'écart entre le premier et le dernier sommet de cette Diagonale. Je bascule ensuite sur Sizun, où je tamponne en lieu et place de la carte postale « Arrivée » non fournie. Je suis en avance, j'en profite pour boire un coup avant d'en terminer. Direction Landerneau et la bosse à sa sortie en direction de Guipavas. Cette dernière difficulté franchie, je m'immisce dans le trafic brestois pour atteindre enfin l'hôtel de police. Voilà, c'est fait ! Ç'en est fini de ma neuvième Diagonale et je n'en éprouve pas plus d'émotion que cela. J'entre dans le commissariat. Toute une équipe y est présente. Je tends mon carnet de route à la fonctionnaire derrière son comptoir. Elle regarde d'où je suis parti, échange à bas mots avec ses voisins. Je crois entendre un « C'est incroyable, je ne sais pas comment ils font ! ». Elle me regarde et me rend mon carnet de route, signé et tamponné. Ce regard, restera mon dernier souvenir de Diagonaliste et j'y ai lu quelque chose de l'ordre de... l'admiration...

Epilogue

Un hexagone possède neuf diagonales. Trois par sommet divisé par deux. Cela ne se discute pas, c'est mathématique.

Il y a douze ans, j'accompagnai Michel et Philippe pour en écrire le premier chapitre, sans trop savoir à l'époque où je mettais les roues. L'exercice, même s'il a été difficile et, peut-être même, parce qu'il a été difficile, m'a plu et plus encore. De brevets en brevets, de longues distances en longues distances, j'y ai énormément appris et aussi vécu un certain nombre d'aventures que beaucoup de mes pairs Diagonalistes ont vécues avant moi.

*Neuf comme les têtes de l'Hydre qu'il aura fallu vaincre,
Neuf comme les muses qui m'ont quelques fois inspiré,
Neuf comme les mois de gestation qui conduisent à l'accomplissement.*

Aujourd'hui, je suis riche de ces belles expériences. J'en suis heureux et fier.

Remerciements

Je remercie tous ceux qui m'ont soutenu et encouragé. Leurs messages m'ont fait chaud au cœur. Mes parents, enfants et petits-enfants. Tous les copains du club qui m'ont accompagné au long de cette année pour parfaire mon entraînement. Alors que leurs emplois du temps respectifs leur permettent aujourd'hui de choisir le moment de leurs sorties, ils ont parfois bravé les conditions météo difficiles du printemps juste pour être là. Qu'ils en soient infiniment remerciés. Je sais que pour certains d'entre eux, les Diagonales semblent inaccessibles et qu'ils vivent ces dernières par procuration, en particulier par l'intermédiaire du site internet que Michel met à jour au fil des nouvelles qu'il reçoit directement du terrain ou indirectement de Sylvie, ma petite brune, mon camp de base, ma bouée toujours disponible en cas de ... Je sais son soutien indéfectible. Elle doit savoir qu'une grande part de cette réussite lui revient. Je suis conscient des difficultés que je lui crée dans cet exercice égoïste et je n'en veux pour preuve que son exemplaire de feuille de route, torturé par des calculs abscons et qui s'est transformé au fil des heures en papyrus rempli d'hiéroglyphes indéchiffrables pour le commun des mortels. Je sais que ses nuits ont été aussi courtes que les miennes et je lui serai éternellement reconnaissant de m'avoir toujours encouragé en faisant fi de son confort personnel.

Merci à Jean-Paul et Lucienne qui m'ont si gentiment accueilli à l'arrivée et qui m'ont requinqué à base de recettes magiques dont les bretons ont le secret : galettes, araignées, langoustines accompagnées d'une mayonnaise maison que je me suis mis en quête de tenter d'imiter. Voici aujourd'hui mon nouveau challenge. Auparavant, la bien mal surnommée « perfide Albion » et son LEL 2017 m'attendent, pour la der des ders.